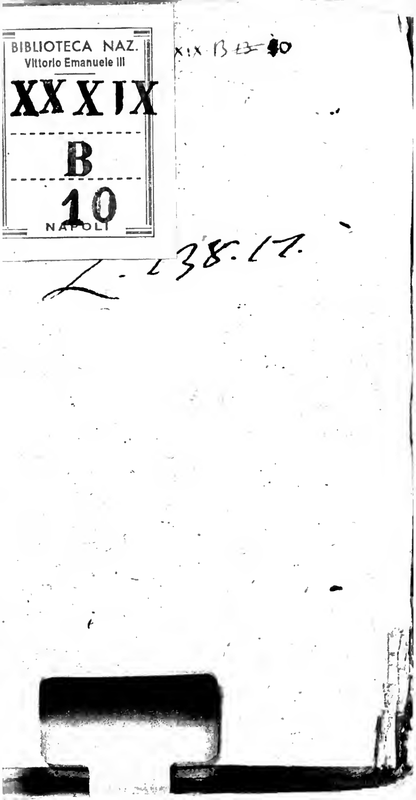




OEUVRES
DE MONSIEUR
DE CAMPISTRON,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée de plusieurs Piéces qui ne se trouvent pas dans la derniere de Paris de 1715.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM.
Chez ETIENNE VALAT.
M. DCC. XXIV.

PIECES,

Contenuës dans le Tome Second.

ADRIEN,

TRAGEDIE

CHRE'TIENNE.

Tirée de l'Histoire de l'Eglise.

ACTEURS.

DIOCLETIEN, Empereur.

VALERIE, Fille de Diocletien.

ADRIEN, Patricien, Favori de l'Empereur, & General de ses Armées.

JULIE, Dame Romaine, Confidente de Valerie.

SEBASTE, Capitaine des Gardes de l'Empereur.

MARCELLIN, Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

SERGESTE, autre Lieutenant des Gardes de l'Empereur.

GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais de l'Empereur.



ADRIEN,

TRAGEDIE.

\CTE PREMIER.

CENE PREMIERE.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

VOUS vous cachez, Madame, & vous fuyez mes soins ;
Mes yeux sont-ils ici de profanes témoins ?
ublent-ils la douceur de vôtre solitude ?
ez ; c'est à Julie un suplice trop rude
'orer Valerie, & de voir chaque jour,
fuyant les plaisirs d'une superbe Cour,
vient en ces lieux ensevelir ses charmes,
r à ses chagrins un tribut de ses larmes :
;rin d'autant plus vifs, que toûjours renfer-
:z. . . .

VALERIE.

Hélas!

JULIE.

Quoi, mes respects tant de fois confirmez.
Quoi, mon attachement & si pur & si tendre,
N'obtiendront point de vous ce que j'ose pretendre?

VALERIE.

Laisse, laisse, Julie, & ne demande plus
L'aveu de ces chagrins dans mon cœur retenus;
Qu'il les devore seul.

JULIE.

Quels malheurs les font naître?
Et pourquoi craignez-vous de les faire paroître?
Plus j'en cherche la cause, & moins je l'entrevoi,
Des Destins vôtre Rang semble braver la Loi.
Fille d'un Empereur que l'Univers revere,
Seul Objet de l'amour de cet auguste Pere;
Digne prix des lauriers que le fier Adrien
Moissonne à pleines mains pour Diocletien,
Sûre que dès long-tems ce Vainqueur vous adore,
Aux douleurs vôtre sein peut-il s'ouvrir encore?

VALERIE.

Eh, quel est le mortel parfaitement heureux?

JULIE.

J'entens. Un tendre Amour tyrannise vos vœux.
L'absence d'Adrien faisoit couler vos larmes;
Mais ce jour vous promet la fin de vos allarmes:
Rome attend dans ses Murs ce Guerrier redouté,

VALERIE.

Par son retour ici cesserai-je de craindre?

JULIE.

Eh, quel est donc le mal qui vous force à vous plaindre?
Madame, au nom des Dieux, confiez à ma foi
Les secretes raisons du trouble où je vous voi.
Vous n'apprehendez pas que mon cœur vous trahisse?

VALERIE.

A ta fidelité je rends plus de justice.
Va, tu m'applaudiras de n'avoir point parlé.
Croi que par mon secret, à tes yeux revelé,
Je pourrois te charger de toute ma disgrace,
Et porter dans ton sein le coup qui me menace.

JULIE.

Et voilà ce qu'attend ma jalouse Amitié.
Ne m'accablez donc plus d'une fausse pitié.
Je voi ces vains égards comme un indigne outrage.
Enfin de vôtre sort souffrez-moi le partage.
Je vous suis dévoüée, & mon sang vous est dû:
Heureuse quand pour vous il sera répandu.

VALERIE.

Tu le veux; c'en est fait, je cede à ta priere.
Puisse le Ciel sur toi répandre sa lumiere!
Puisse-t-il, t'animant d'une sainte fureur,
T'inspirer le dessein de braver l'Empereur!
Puisse enfin, dans ce jour, mon Amitié fidelle,
Pour faire ton bonheur, te rendre criminelle!

JULIE.

De quel saisissement je me sens frissonner!

VALERIE.

Ecoute; il n'est pas tems encor de t'étonner.
Attens à me montrer ce trouble inévitable,
Que ma bouche ait trahi mon secret redoutable.
Apprens donc, que ce Peuple ennemi de vos Dieux,
Que l'Enfer conjuré persecute en tous lieux;
Ce Peuple dont le nom embrase de colere
Le cœur de mon Amant, & le cœur de mon Pere;
Ce Peuple dont je voi par de si chere mains
Renverser la fortune, & trancher les destins;
Les Chrêtiens en un mot, accablez de misere...

JULIE.

Dieux!

VALERIE.

Ces Chrêtiens sont mes Amis & mes Freres.

JULIE.

Se peut-il....

VALERIE.

Je ne sçai, dans le troubre où je suis,
Ni vaincre mes terreurs, ni calmer mes ennemis.
Tout m'afflige. Je crains; & d'importuns présages
Remplissent mon esprit des plus sombres images.

JULIE.

Les Chrêtiens vous sont chers? Le croirai-je?

VALERIE.

Mon cœur
Gémit de leur tristesse, & sent tout leur malheur.
Je connois leur vrai Dieu, je les sers, & j'abhorre
Tous ces frivoles Dieux que l'ignorance adore.

JULIE.

Par quel funeste sort, helas! dans quel momens
Avez-vous des Chrêtiens succé les sentimens?

VALERIE.

Dans la nuit de l'erreur par mon Pere nourrie,
Contre ce Peuple saint j'approuvois la furie.
Tranquille j'entendois les tourmens rigoureux
Destinez par nos Loix à ces cœurs malheureux;
Quand voyant la vertu de ces tristes victimes,
Je voulus penetrer leur culte & leurs maximes.
Sans doute leur Dieu seul, Auteur de ce dessein,
Se plût à le verser dans mon profane sein.
Je cherchai quelque-tems un Ministre fidèle
Dont l'ardeur secondât mon audace nouvelle.
Sur Sebaste à la fin mon choix fut arrêté.

JULIE.

Sebaste!

VALERIE.

Et par ses soins tout fut executé.

JULIE.

Quoi, malgré les faveurs dont son Maître l'accable,
At-t-il si peu d'égard aux Loix de l'Empereur?

VALERIE.

Ah ! son cœur tout Chrêtien les voit avec horreur.
Je sçavois ces projets, sa Foi m'étoit connuë ;
Cependant contre moi son ame prévenuë,
Craignant pour ses Amis de nouveaux déplaisirs,
Reculoit chaque jour l'effet de mes desirs.
Enfin il se rendit à ma perseverance,
Et confessant tout haut sa secrette croyance :
Venez, dit-il, venez contenter vos souhaits,
Venez voir des Chrêtiens l'innocence & la paix.
Suivez-moi : mais tremblez à l'approche terrible
Des Mysteres profonds de l'Eglise visible,
Que son Chef, prêt pour nous à se sacrifier,
Sur la Pierre immuable eut soin d'édifier.
Et me guidant alors dans la nuit la plus sombre,
En des lieux inconnus, où fier de son appui,
Tout ce peuple proscrit s'assembloit avec lui.
J'entrai. Ciel ! quels objets s'offrirent à ma vûë !
Tout mon sang s'alluma d'une ardeur imprévûë.
Je les vis ces Chrêtiens, remplissant tour à tour
Les devoirs inspirez par le celeste Amour.
Aucun ne se plaignoit de sa propre misere,
Et ne s'interessoit qu'aux malheurs de son Frere.
L'un par de saints discours, préparoit à la mort
Un Ami dont les maux alloient finir le sort ;
Un autre, pour couvrir un Vieillard venerable,
S'exposoit aux rigueurs de l'air impitoyable.
Les Peres au Martyre encourageoient leurs Fils,
Prêts à voir leurs trépas sans en être attendris.
Des Corps déja mourans, & couverts de blessures,
Se sentoient soulagez par les mains les plus pures.
Des Vierges à l'envi, par ces Actes pieux,
Prudentes, s'assûroient l'Heritage des Cieux ;
Et repetant des Chants inventez par les Anges ;
De l'Eternel sans cesse entonnoient les Loüanges.
Enfin dans ce Séjour, obscur, mais fortuné,
Ce Peuple devant Dieu fut long-temps prosterné ;
Et tâchant par ses pleurs d'arrêter son tonnerre,

Le prioit d'oublier les crimes de la terre,
D'assûrer de mon Pere & les jours & le rang,
Et de lui pardonner en faveur de leur sang.

JULIE.

Ah! que m'apprenez-vous?

VALERIE.

Le jour venoit à peine,
Quand, pour se dérober à sa clarté prochaine,
Par l'ordre de leur Chef l'un de l'autre écartez,
Je les vis à l'instant partir de tous côtez;
Satisfaits, & remplis de la tranquille joye
Que la Grace du Ciel sur les ames déploye.
Pleine de ces objets, j'arrivai dans ces lieux.
Je n'eus plus ni respect, ni foi pour tous vos Dieux.
Je brûlai de la soif de cette Eau salutaire
Qui repare la mort de nôtre premier Pere.
A Sebaste aussi-tôt j'osai la demander;
Son zèle fraternel me la fit accorder.
La Grace triomphante éclaira la Nature;
La sainte Verité dévoila l'Imposture:
Je pleurai mon Erreur, je detestai l'Encens
Que j'avois fait brûler pour les Dieux impuissans.
Aux Loix du Dieu vivant pour jamais asservie,
Je lui donnai mon cœur, mes desirs & ma vie.

JULIE.

Je ne puis le celer, un si grand changement
Fait ceder mes esprits à mon étonnement.
C'est peu d'abandonner nos Dieux & vôtre Pere:
Je le voi, vôtre Amant commence à vous déplaire;
Vous ne ressentez plus ces tendres mouvemens
Qui venoient à vos yeux l'offrir à tous momens,
Qui vous faisoient pour lui souhaiter la Victoire,
Et gémir des perils que lui coûte sa Gloire.
De contraires pensers vôtre cœur prévenu
N'aspire....

VALERIE.

Que ce cœur, hélas! c'est peu connu!

De ce Culte nouveau la constance & le zèle
N'étouffent point en moi la Tendresse fidèle
Qu'à ce jeune Vainqueur je promis tant de fois:
Il se rend chaque jour plus digne de mon choix;
Il m'est toûjours plus cher; & toute mon envie
Se borne à lui donner la Foi que j'ai suivie,
A le faire joüir des plus solides Biens,
A l'attacher à moi par de si forts liens,
Que du sort ennemi les disgraces communes
Ne puissent un instant séparer nos Fortunes,
Et que même la mort nous assûrant la paix,
D'un Amour tout divin nous unisse à jamais.

JULIE.

Comment....

VALERIE.

L'Empereur vient. Que cette confidence
Se perde dans la nuit d'un éternel silence.

SCENE II.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

MA Fille, Marcellin arrivé dans ces lieux,
Vient de me confirmer les succès glorieux
Qu'avoit jusqu'en ces Murs porté la Renommée:
Les Persans fugitifs, sans secours, sans Armée,
Aux pieds de leur Vainqueur oubliant leur fierté,
Ont trouvé leur Salut dans sa seule bonté.
Après avoir pour moi reçu leur humble hommage,
Il vient chercher ici le Prix de son courage.
C'est vous, c'est vôtre Hymen qui doit de ce Héros
Remplir l'Ambition, & payer les Travaux.
Avant que le Soleil précipité dans l'Onde,
Fasse briller ses feux aux yeux d'un autre Monde,

Cet illustre Guerrier paroîtra devant vous,
Brûlant d'être honoré du nom de vôtre Epoux.
Ces Lauriers immortels qui couronnent sa Tête,
Sont steriles pour lui sans une autre Conquête ;
Il l'espere, ma Fille ; & croit voir en ce jour,
Après tant de soupirs, triompher son Amour.

VALERIE.

Je cede sans contrainte à cet Amour sincere.
Mon choix suivit de près les Ordres de mon Pere :
Rien ne peut desormais arrêter ce Vainqueur,
S'il ne lui reste plus à vaincre que mon cœur.

DIOCLETIEN.

Puisque de son retour l'heureux moment s'avance,
Signalons à la fois mon zèle & ma puissance ;
Et réglant les apprêts d'un Hymen glorieux,
Hâtons-nous d'accomplir un vœu fait à nos Dieux.
Lors qu'Adrien partit, je m'en souviens sans cesse,
Il exigea de moi cette sainte promesse :
Nous jurâmes tous deux, aux pieds des Immortels,
D'offrir, au lieu d'Encens, du Sang sur leurs Autels,
De livrer aux Chrêtiens une éternelle Guerre,
D'en abolir la Race, & d'en purger la Terre.
Tel fut ce grand Serment ; & d'un commun accord,
Le jour de vôtre Hymen fut marqué pour leur mort.
Il nous luit ; & les Dieux vont recevoir l'Offrande
Que de nos cœurs soumis leur Justice demande.

VALERIE.

Eh, pourrez-vous compter parmi vos jours heureux,
Ce jour, le dernier jour d'un Peuple si nombreux ;
Où Rome confondant la joye & la tristesse,
Mêlant des cris d'horreur à des chants d'allegresse,
Voyant de mon Hymen consacrer les liens,
Verra sous le couteau tomber ses Citoyens ?

h, Seigneur! reculez ce tragique Spectacle.

DIOCLETIEN.

rinceſſe, à ce deſſein n'oppoſez plus d'obſtacle.
reſſez, preſſez plûtôt & mon bras & mon cœur.
edoublez les tranſports d'une ſainte rigueur.
ritez, s'il ſe peut, mes fureurs légitimes.
'eſt aſſez immolé de muettes Victimes.
our attirer ſur nous l'œil propice des Dieux,
: ſang des Animaux eſt trop peu précieux.
llons, ſacrifions une Race inſenſée;
ue de tout l'Univers elle ſoit effacée.
ourons; & qu'il ne reſte aux ſiecles à venir,
e ce Culte odieux qu'un honteux ſouvenir.
ue je le hai ce Peuple; & que je porte envie
la tranquilité qui règne dans leur vie!
:ur conſtance ſut tout à remplir leur devoir,
:it rougir mon orgueil de mon peu de pouvoir.
:rdons tout, ſans égard ni de Sexe, ni d'Age.
'eſt à vous, Marcellin, de commencer l'ouvrage.
herchez tout ce que Rome enferme de Chrétiens.
u'ils gémiſſent courbez ſous le poids des liens.
ue leur trépas s'apprête, & qu'enfin leur ſuplice
our l'Hymen d'Adrien ſerve de Sacrifice.
e perdez point de tems. Vos ſoins, & vôtre foi
:ceyront leur ſalaire & des Dieux, & de moi.

SCENE III.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

AH, Soleil! hâte toi d'achever ta carriere;
A mon funeſte Hymen refuſe ta lumiere,
le moment, choiſi pour en former les Nœuds,
oit terminer le ſort de tant de malheureux.
ecrable journée, en vain trop attenduë!

Hélas ! de mon bonheur l'esperance est perduë.
Je ne m'en flatte plus ; & loin d'en murmurer,
C'est un crime à mon cœur, d'oser le desirer.
Dure necessité ! Douloureuse contrainte !
Grand Dieu ! pardonne-moi cette legere plainte.
Réduite à surmonter mes plus chers sentimens,
Puis-je à mon choix regler mes premiers mouvemens ?
Et quelle est la vertu si parfaite & si pure,
Qui sans émotion étouffe la Nature ?
Et toi cruel Sujet de tous mes déplaisirs ;
Tyran de ma pensée, Objet de mes soupirs ;
Toi vers qui ma tendresse, à toute heure portée,
Sans un effort mortel ne peut être arrêtée ;
Vainqueur charmant, faut-il, pour troubler mon repos,
Qu'une aveugle fureur ternisse tes travaux ?
Que tandis que ta Gloire en tous lieux confirmée,
Occupe dignement toute la Renommée ;
Ton bras rougi du sang d'insolens Ennemis,
Verse celui d'un Peuple innocent & soumis ?

JULIE.

Mais Madame....

SCENE IV.

VALERIE, SEBASTE, JULIE.

VALERIE.

Ah, Sebaste ! un sacrilege zèle
Inspire à l'Empereur une fureur mortelle.
Les Chrêtiens, c'en est fait, vont tomber sous ses coups.

SEBASTE.

Madame, je le sçai ; j'en fremis comme vous.

De

Je cet Ordre inhumain la nouvelle ſemée,
ar ſes Executeurs vient d'être confirmée ;
t j'ai couru d'abord vous chercher en ces lieux.

VALERIE.

h ! fuyez l'Empereur ; cachez-vous à ſes yeux.
lais'quoi, ne ſçaurions-nous deſarmer ſa colere ?
ous, que le Ciel cherit, & que ſa Grace éclaire,
ous, qui dans vôtre Foi dès long-tems confirmé,
es feux de l'Eſprit Saint devez être animé ;
arlez, ne craignez rien ; ma Julie eſt fidèle.
lle a ſçû nos ſecrets, & je vous répond d'elle.

SEBASTE.

h, Madame ! eſt-il tems de prendre tous ces ſoins ?
ebaſte ne craint plus de perfides témoins ;
t qui court à Ceſar declarer ſa Croyance,
eut à tout l'Univers en faire confidence.

VALERIE.

iel ! vous allez vous-même....

SEBASTE.

Oüi, je vai lui parler ;
ne m'eſt plus permis de rien diſſimuler.
ſez & trop long-tems le beſoin de ma vie
'a forcé de contraindre une ſi juſte envie :
es Amis à la Foi chaque jour appellez,
e voyant auprès d'eux, ſe trouvoient conſolez,
es Soldats tout nouveaux dans la Sainte Milice,
pouvoient de moi ſeul apprendre l'exercice.
leur devois mes ſoins, mes leçons, mes ſecours,
pour leur interêt je prolongeois mes jours.
on Pouvoir en ces Lieux leur ménageoit un Temple ;
ais, Madame, aujourd'hui je leur dois mon exemple.
les cherche ; & déja la plûpart découverts
attendant la mort languiſſent dans les fers.
oiroient-ils ou mon zèle, ou ma Foi legitime
je n'en devenoit la premiere Victime ?

Que pourroient-ils penser de ces divines Loix,
Que le Ciel si souvent leur dicta par ma voix?
Voudroient-ils s'immoler pour leur Maître suprême,
J'y cours; & je ne puis sans infidelité
Me dérober au coup qui leur est presenté.

VALERIE.

Allez donc; à vos pas constamment attachée,
Je parlerai; ma Foi ne sera plus cachée.
Quel bonheur! Vos raisons sont les mêmes pour moi.
Marchons.

SEBASTE.

Non, non; le Ciel vous fait une autre Loi.
Ce n'est point vers la mort qu'il faut suivre ma trace,
C'est auprès des Chrêtiens qu'il faut remplir ma place.
Ils ne mourront pas tous; & le Maître des Cieux
Cachera sous son aîle aux Bourreaux furieux
Ceux qu'il voudra sauver de leur rage perfide;
Et ceux qui tomberont sous le fer homicide,
Renaîtront de leur sang; vivront; & leur Tombeau
D'un nombre encor plus grand deviendra le Berceau.
Ces Enfans par ma mort auront perdu leur Pere;
Madame, c'est à vous de leur servir de Mere.
Ici vôtre Pouvoir est au dessus du mien.
Soyez le seul appui de tout le Nom Chrêtien.
Conservez au Seigneur un Peuple qui s'empresse
A le glorifier, à le prier sans cesse,
Et qui seul, au milieu de cent Peuples divers,
Adore & craint le Bras qui soutient l'Univers.

VALERIE.

Non, je ne puis; mon cœur renonce à tant de Gloire.

.e trépas seul m'assûre une entiere Victoire.
:'en est fait ; mes desirs y sont tous attachez.
'ourquoi m'enviez-vous le Sort que vous cherchez ?
'ensez-vous qu'à l'aspect du plus cruel supplice,
:e cœur ferme & brûlant ou tremble ou s'attendrisse ?
ugez-en mieux.

SEBASTE.

Je sçai qu'un généreux transport
'ous excite à braver la plus affreuse mort :
lais cette noble ardeur doit être retenuë.
'ôtre heure, croyez-moi, n'est pas encor venuë ;
)béïssez. Le Ciel s'explique par ma voix.
'est à lui de régler vôtre sort à son choix.
lonoré d'un Emploi dont je me sens indigne,
: le laisse ; & ma mort en vos mains le résigne.
ivez. Du Tout-puissant défendez le Troupeau.
our moi, que desormais tout appelle au Tombeau,
y vole, & répondant au Ciel qui m'y convie,
pleure les instans que j'ajoute à ma vie.
lieu. Puisse mon sang fortifier la Foi
es Chrétiens destinez à mourir avec moi !
uisse le reste en vous rencontrer un Asyle !
adame ; & je mourrai satisfait & tranquile.

VALERIE.

uoi, Sebaste...



SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

IL me quitte, il court se rendre heureux.
O tourmens ! ô trépas, digne objet de ses vœux !
Il vous cherche, grand Dieu ! que ne puis-je le
suivre !
Vivons ; puisque c'est vous qui m'ordonnez de
vivre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

IARCELLIN, SERGESTE.

SERGESTE.

ST-ce vous, Marcellin ? Sebaste est arrêté.
De Cesar par mes soins l'ordre est executé.
viens sçavoir encor sa volonté suprême,
›ur courir à l'instant... Mais le voici lui-même.
haine & sa colere éclatent dans ses yeux.

SCENE II.

DIOCLETIEN, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

HE bien, est il puni, cet Ennemi des Dieux?

SERGESTE.

›n, Seigneur ; mais sa mort est déja préparée.

DIOCLETIEN.

pourquoi d'un moment l'avez-vous differée?

SERGESTE.

Les Romains prévenus d'une longue amitié ;
Déplorent son malheur avec tant de pitié ;
Vos Gardes pour leur Chef ont montré tant d'estime,
Que la douleur pourroit les porter jusqu'au crime.
J'ai craint quelque desordre, & voulu prévenir
Ces mouvemens soudains qu'on ne peut retenir,
Quand le Peuple agité d'un furieux caprice,
Suit pour uniques loix l'audace & l'injustice.

DIOCLTIEN.

Dûssai-je voir mon Trône aujourd'hui renversé ;
Dût être par leurs mains mon propre sein percé :
S'il est Chrêtien ; la mort, mais une mort cruelle;
Délivrera ma Cour d'un Sujet infidèle.
Non que ses nobles soins, & set travaux passez,
De mon esprit jamais puissent être effacez,
Je n'ai pas oublié, que toutes ses années
Des mains de la Victoire ont été couronnées ;
Qu'en mille occasions il s'étoit signalé ;
Qu'il n'est point de Climats où son nom n'ait volé ;
Mais je ne puis aux Dieux refuser son suplice.
Puis qu'il les méconnoît, je consens qu'il perisse.
Que dit-il ?

SERGESTE.

Insensible à tous ces changemens,
Il voit d'un œil serein les apprêts des tourmens ;
Et plus fier que jamais.....

DIOCLETIEN.

Allez donc, qu'il expire,
Et trouve incessamment cette mort qu'il desire.
Courrez-y, Marcellin, & ne le quittez pas,
Qu'après avoir été témoin de son trépas.

SCENE III.

DIOCLETIEN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

MOi, je pardonnerois à cette Loi funeste,
Qui seule s'applaudit, & condamne le reste?
Qui contraignant les cœurs, réprimant les desirs,
Renverse la nature, & proscrit les plaisirs?
Qui rend ses Sectateurs heureux dans l'infortune;
Et changeant des humains la conduite commune,
De la faveur d'un Dieu leur promettant le prix,
Leur ordonne de voir la mienne avec mépris?
Non, non; que la pitié n'entre point dans mon ame
Pour le reste odieux de cette Race infâme.
Laissons, laissons contre elle agir tout mon courroux.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, SERGESTE.

VALERIE.

SEigneur, je viens tremblante embrasser vos genoux.

DIOCLETIEN.

Ma Fille...

VALERIE.

Je vous parle au nom de tout l'Empire.

DIOCLETIEN.

Que me demande-t-il? Qu'avez-vous à me dire?

Vôtre trouble m'afflige ; est-il quelque interêt
Assez puissant sur vous. . . .

VALERIE.

Revoquez vôtre Arrêt.
Sauvez un malheureux ; garantissez sa tête ?
Il en est tems encor, écartez la tempête.
Sebaste est cher au Peuple, à la Cour, aux Soldats.

DIOCLETIEN.

Que dis-tu ?

VALERIE.

Je le plains, je ne m'en cache pas.
Si vous sçaviez, Seigneur. . .

DIOCLETIEN.

Quoi ! quel est ce mystere ?

VALERIE.

Je voudrois vous l'apprendre, & je dois vous le taire.

DIOCLETIEN.

Dieux ! que dois-je penser ?

VALERIE.

Seigneur, n'augmentez pas
D'un cœur infortuné la crainte & l'embarras.
Ne vous suffit-il pas que ma douleur paroisse ?
Ah ! c'est assez pour moi qu'un Pere la connoisse.
Conservez un Sujet si fidéle autrefois ;
Changez en ma faveur la rigueur de vos Loix.

DIOCLETIEN.

Qu'on l'immole, le Traître, à ces Loix légitimes.
Quelle sanglante mort peut expier ses crimes ?
Je lui pardonnerois de m'avoir outragé :
Mais le Culte des Dieux sera-t-il négligé ?

VALERIE.

Ah ! pour vous arracher cette funeste envie,
Apprenez que je suis. . . Laissez durer sa vie.
Seigneur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
Une seconde fois j'embrasse vos genoux.
Souffrez. . .

DIOCLETIEN.

A quel excès tu portes ton audace?
ɪ veux que d'un Chrêtien je t'accorde la grace?
›prens qu'il n'en est point dont j'épargne le sang,
amitié, le devoir, la naissance, le rang
: me rendront jamais à moi-même infidelle.
:n ai fait le serment, & je le renouvelle:
›us les Chrêtiens mourront.

VALERIE.

Ciel!

DIOCLETIEN.

Tour l'Empire en vain
ıiroit ses efforts pour rompre mon dessein.
pour vous; à jamais j'impose à vôtre bouche
ɴ silence éternel sur tout ce qui les touche.
ɪ haine se redouble, & vous la connoissez.
aignez-en les transports; j'ordonne, obéïssez.

VALERIE.

:las! quelle disgrace à la mienne est égale?

DIOCLETIEN *revenant de son emportement.*

ɪ Fille, rougissez d'une pitié fatale,
ɪn rebelle Sujet laissez trancher les jours.
›n sang m'est précieux; je vous aime toûjours:
ɪis ce Nom de Chrêtiens, je ne sçaurois le taire,
'ques à la fureur a porté ma colere.
n bannis la mémoire; & par des soins plus doux
vai faire éclater ma tendresse pour vous.
:spoir de vôtre Hymen fait mon bonheur suprême:
n'en veux confier les apprêts qu'à moi-même.
ns une heure au plus tard nous verrons vôtre Amant;
prétens vous unir dès ce même moment.
mes ordres ici l'on viendra vous instruire,
vous n'aurez alors qu'à vous laisser conduire.

SCENE V.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

A Quelle épreuve, hélas, se trouve ma vertu ?
Et que mon cœur, Julie, est triste, & combattu !
Sebaste va mourir, tandis qu'il me condamne
A traîner de longs jours dans une Cour profane.
Que ma grandeur me pése ! & que mon sort pompeux
Me paroît desormais peu digne de mes vœux !
Que je hai les honneurs où je suis attachée !
Aux regards de la Cour que ne suis-je cachée !

JULIE.

Et pourquoi, peu sensible aux soins de l'Empereur,
Cherissez-vous, Madame, une funeste erreur ?
Etrange impression, que je ne puis comprendre !
Quel poison sur vos sens a dont pû se répandre ?
Tout ce qui fut l'objet de vos plus chers desirs,
Pere, Amant, Alliez, Amis, gloire, plaisirs,
A vos yeux éblouïs n'étalent plus de charmes,
Vôtre cœur se nourrit de soupir & de larmes ;
Et pleine de transports que vous n'eûtes jamais,
Vous négligez les dons que les Dieux vous ont faits.

VALERIE.

De pareils sentimens ne te surprendront guere,
Si le Ciel t'envoyoit la Grace qui m'éclaire.
Un seul de ses rayons dissipe en un moment
La plus obscure nuit d'un long aveuglement ;
Et détruit à son gré, dans l'ame la moins pure,
Toutes les passions qu'inspire la nature.

De ſon pouvoir divin les effets glorieux
Attachent à toute heure, & mon cœur, & mes yeux.
Je vois d'un de ſes traits une Femme frapée,
Renoncer aux plaiſirs qui l'avoient occupée;
Par des ſoins aſſidus effacer les beautez
Dont les cœurs les plus durs demeuroient enchantez;
S'arracher aux attraits de l'Amour le plus tendre;
Se vêtir d'un cilice, & ſe couvrir de cendre;
Se nourrir, au hazard, des plus ſauvages fruits;
Refuſer le ſommeil dans les plus longues nuits;
Et donnant à ſon Sexe un exemple terrible,
Choiſir pour ſon ſéjour un Roc inacceſſible.
Une autre, dont le cœur profane, inceſtueux
Se plaiſoit à brûler des plus horribles feux;
Qui bravant du devoir la contrainte ſevere,
Ne craignoit point les noms d'infâme, & d'adultere,
A l'aſpect du Sauveur à ſes yeux preſenté,
Sent ce cœur hors de lui par la grace emporté;
Qui pleurant de ſes vœux l'indigne idolâtrie,
Gemir, & de ſes cris va remplir Samarie.
De ces Exemples ſaints ne puis-je profiter?
Ils ne me ſont offerts que pour les imiter.
Qu'à côté de Sebaſte, intrepide, on me voye
Partager ſes perils, ſa conſtance, & ſa joye.
Rien ne me retient plus.... Mais je voi Marcellin.

SCENE VI.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

PArlez ; que fait Sebaſte ? Et quel eſt ſon deſtin.

MARCELLIN.

Je cherchois l'Empereur, Madame, pour lui dire
Que nos Dieux ſont vangez, & que le Traître
expire.

VALERIE.

Il eſt mort !

MARCELLIN.

C'en eſt fait ; & par ſon ſang verſé,
De ſon Impieté le crime eſt effacé.
Non, Madame, jamais une audace ſemblable
N'alluma de Céſar le courroux redoutable.
De ſes plus chers bienfaits cet ingrat accablé,
Par ſon Auguſte Nom n'a point paru troublé.
Les ſoins de ſes Amis l'ont rendu plus farouche.
D'execrables diſcours ſont ſortis de ſa bouche.
Il affectoit encor d'être plus criminel.
Il eût voulu ſouffrir un trépas plus cruel ;
Et pour mieux ſatisfaire à ſa brûlante envie,
Il auroit ſouhaité d'avoir plus d'une vie.

VALERIE.

O Ciel !

MRRCELLIN.

Quoi donc, ſa mort vous cauſe quelque ennui ?
La pitié vous fait-elle intereſſer pour lui !
Non, Madame, étouffez un ſentiment trop tendre,
Et retenez les pleurs que vous allez répandre.
Apprenez que l'Enfer, par ſes Enchantemens,
Du trépas de ce Monſtre a marqué les momens.

VALERIE.

VALERIE.

Quel prodige !

MARCELLIN.

L'Enfer honteux de son supplice,
Vient d'armer à la fois la force, & l'artifice.
Dans l'instant que Sebaste expirant, déchiré,
N'offroit plus à nos yeux qu'un corps défiguré ;
Par un charme soudain, dont je frémis encore,
On l'a vû plus brilliant que l'Astre qu'on adore.
La Terre a retenti de chants, & de concerts,
Dont le bruit éclatant a volé dans les airs :
Le Ciel s'est entr'ouvert ; & sa Voute azurée
Par des rayons de flâme a paru separée.
Ce Prodige étonnant a glacé nos esprits :
Mais dissipant l'erreur qui nous avoit surpris,
Nous avons des Enfers reconnu par la puissance,
Qui d'une Secte impie embrasse la défense.
Alors l'étonnement a fait place à l'horreur ;
Et contre les Chrêtiens une juste fureur,
Dans nos cœurs indignez a redoublé l'envie
D'attaquer à jamais leur repos, & leur vie.
Je vai trouver César ; & fidelle témoin
De ce qu'ont vû mes yeux, l'informer avec soin.
Madame, pardonnez au zèle qui m'entraîne.

SCENE VII.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

Eclatez, sentimens que ja n'ai tûs qu'à peine,
Tant qu'a duré le cours de ce triste Récit.
Qu'a donc vû Marcellin, ô Ciel ! & qu'a-t-il dit ?
Tu viens, Dieu des Chrêtiens, de marquer ta Puissance.
Je sçai de tes Martyrs quelle est la recompense ;

Je sçai quelles faveurs leur prodigue ta main ;
Ils vont après leur mort revivre dans ton sein :
Mais j'ignorois encor, qu'avant leur trépas même,
Ils connussent l'éclat de ta Gloire suprême ;
Qu'en leur faveur ta Face illuminât les airs ;
Et que leurs yeux mourans vissent les Cieux ouverts.
Quel cœur, après ces traits, peut encor méconnoître
Ton pouvoir infini, seul Auteur de son Etre ?
Je veux m'unir à toi ; rien ne peut desormais
Retarder d'un moment le vœu que je t'en fais.
Mon sang versé rendra cette union parfaite.
Allons donc.

JULIE.

Juste Ciel ! quelle ardeur indiscrette
Vient encore porter vos desirs vers la mort ?
Sebaste a condamné cet injuste transport.
Oubliez-vous les soins dont il vous a chargée ?

VALERIE.

Puissai-je dans ce jour en être dégagée !
Eh, qu'importe ma vie au Salut des Chrêtiens ?
Leur Dieu pour les sauver manquent-t-il de moyens ?
Ce Dieu qui fait gronder, & partir le Tonnerre,
Ce Dieu qui peut d'un souffle anéantir la Terre,
Ne confondra-t-il pas, par cent coups differens,
La rage des Enfers, & l'orgueil des Tyrans ?
Cesse de t'opposer au zèle qui m'enflâme.

JULIE.

Quoi, ce grand interêt ne peut rien sur vôtre ame ?
Souvenez-vous du moins qu'un Amant glorieux
Attend vôtre Hymenée, & vole vers ces lieux ;
Enfin si vous suivez cette barbare envie,
Le coup dont vous mourrez terminera sa vie.
Vous n'en sçauriez douter.

VALERIE.

Cruelle, que fais-tu ?
Hélas ! que ta menace étonne ma vertu !
Que d'un Amant si cher mon cœur craint la presence !
Mes secrets mouvemens ont trop de violence.
Que dis-je ? Chaque instant ajoûte à mon Amour.
Ah ! puisse ce Vainqueur reculer son retour !
Comment contre ses soins pourrois-je me défendre ?
Quel seroient mes remparts contre un penchant si tendre ?
Soutiendrois-je un moment ses regards, & ses pleurs,
Si je frémis déja de ses moindres douleurs ?
Non, qu'il n'arrive point ; je sens croître ma crainte.

JULIE.

Eh, Madame, suivez ce penchant sans contrainte.
Croyez-moi ; quel Démon tyran de vos desirs,
Fait taire vôtre Amour, & mourir vos plaisirs ?
Profitez d'un bonheur dont le sort est avare.
N'osez-vous en joüir quand il vous le prépare ?
Pourquoi vous arracher à ce que vous aimez,
Et séparer deux cœurs l'un pour l'autre formez ?
Deux cœurs, dont l'union fait l'espoir de l'Empire.

VALERIE.

Hélas !

JULIE.

Vous soûpirez ?

VALERIE.

Il est vrai, je soupire.
La perte du bonheur dont je viens de parler,
Ne suffit-elle pas pour me faire trembler ?
J'y renonce. Le Ciel excusera sans doute
Les soupirs que je pousse, & les pleurs qu'il m'en coûte.
Hâtons-nous ; que la mort termine mes combats.

Si tu m'étois moins cher, je ne te craindrois pas,
Adrien ; de mon sort la funeste nouvelle
Portera dans ton ame une douleur mortelle ;
Je le sçais : cependant s'il ne m'est plus permis
De te garder ce cœur que je t'avois promis,
De me lier a toi d'une éternelle chaîne,
Je t'épargne en mourant une plus dure peine ;
Et tu souffriras moins encor par mon trépas,
Que tu ne souffrirois, si je ne mourois pas.

JULIE.

Dieux puissans, détruisez un projet si funeste !

VALERIE.

N'implore plus pour moi des Dieux que je deteste.
Mais c'est mal ménager des momens précieux.
Quel charme plus long tems me retient en ces lieux ?
Que feroit d'un Amant la presence imprévûë ?
Cherchai-je à m'exposer au peril de sa vûë ?
Perdrai-je cet instant de constance, d'ardeur,
Où la Grace du Ciel triomphe dans mon cœur ?
Elle ne revient point au gré de nos caprices,
Et nous laisse souvent au bord des précipices ;
Elle fuit, je le sçai, ceux qui l'osent trahir :
Elle parle, elle agit ; hâtons-nous d'obéir.
Allons de l'Empereur éprouver la colere ;
Il ne gardera rien des sentimens d'un Pere ;
Le plus cruel trépas me sera reservé,
Et j'y cours.

SCENE VIII.

VALERIE, JULIE, SERGESTE.

SERGESTE.

ADrien ; Madame, est arrivé.

VALERIE.

Adrien !

SERGESTE.

Rome entiere ; au brüit de sa venuë ,
Au devant de ses pas en foule est accouruë.
Tout le Peuple est charmé de ses moindres Exploits ,
Et de ce Peuple immense il ne sort qu'une voix ,
Qui, par des cris de joye,& des chants de victoire,
Etale à ce Vainqueur tout l'éclat de sa gloire.
Il voloit vers ces lieux. César n'a pas voulu ;
Sur son empressement ses Loix ont prévalu :
Venez , Guerrier , venez prendre vôtre Conquête;
Suivez-moi dans le Temple où vôtre Hymen s'apprete ,
A-t-il dit.

VALERIE.

Quelle joye a saisi tous mes sens !
Ressentit-on jamais des transports si puissans ?
Qu'il s'éleve en mon ame une funeste guerre !
Ah ! malgré mes efforts , que je tiens à la terre !
Que je crains le succès de mes nouveaux combats !
Malheureuse ! Le Ciel a retiré son bras.

JULIE.

Venez, partez ; César attend qu'on vous emmene.

VALERIE.

Ma timide raison ne démêle qu'à peine
Le desordre honteux que je veux me cacher.

SCENE IX.

VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

MRRCELLIN.

L'Empereur est au Temple, & je viens vous
chercher.
Aux yeux de vôtre Amant hâtez-vous de paroître,
Madame; tout est prêt, la Victime, le Prêtre;
Aux pieds des Immortels le Peuple est à genoux,
Et pour les implorer on n'attend plus que vous.

JULIE.

Allez prendre un Epoux presenté par un Pere,
Un Epoux triomphant, & digne de vous plaire.

VALERIE.

Foible cœur! de quels soins es-tu donc occupé!
Qu'un Objet enchanteur t'a vivement frapé!

JULIE.

Pour vous seule on prepare une pompeuse Fête.
Les momens vous sont chers.

MARCELLIN.

Courez. Qui vous arrête?

JULIE.

N'osez-vous plus fixer vos timides regards?
Ils semblent incertains errer de toutes parts.

MARCELLIN.

Que dirai-je à César, de qui l'Ordre suprême
Veut....

VALERIE.

Je vai lui porter ma réponse moi-même.

SCENE X.

JULIE *seule.*

L'Amour regne à son tour ; il triomphe à la fin,
Et selon nos desirs va régler son destin.
Cette soif de la mort fera place en son ame
A l'espoir d'être unie à l'Objet de sa flâme.
En vain elle resiste, & contre son Amant
Ce zèle impetueux ne tiendra qu'un moment.
Chrêtien, ouvrez les yeux, que vôtre fureur cesse;
Du Dieu que vous servez connoissez la foiblesse,
Elle doit hautement éclater en ce jour ;
Son pouvoir va ceder à celui de l'Amour.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, GARDES.

DIOCLETIEN.

ENfin de vôtre Hymen la Fête est terminée ;
Ma Fille : Benissons cette heureuse Journée,
Et qu'elle soit marquée entre les jours fameux
Dont le nom consacré passe chez nos Neveux.
J'atteste Jupiter, & le Dieu qui m'éclaire,
Que mon cœur desormais n'a plus de vœux à faire.
La Victoire elle-même assûre mes Etats ;
D'un guerrier invincible elle emprunte le bras,
Qui jaloux de ma Gloire, & brûlant pour ma Fille,
Par des Liens sacrez s'unir à ma Famille.
Vivez tous deux ; qu'Amour prenne soin de vos jours ;
Que la noire Discorde en respecte le cours ;
Et qu'Hymen animent vôtre ardeur mutuelle,
Redonne à vos desirs une force nouvelle.
Je vous laisse, ma Fille ; attendez vôtre Epoux.

Mes Ordres un moment l'arrêtent loin de vous.
Il consomme le sort d'une Race proscrite,
Et remplit dignement la Loi qu'il s'est prescrite.
Libre de son serment, & quitte envers les Dieux,
Il viendra plein d'Amour vous trouver en ces lieux.
Puissai-je à mon retour voir son cœur & le vôtre
Encor plus satisfaits, plus charmez l'un de l'autre!
Regnons tous trois ensemble; & jusques à la fin
Unissons nos esprits, nos soins, nôtre destin.
Adieu. Dans les transports où mon ame est en proye,
Ce tendre embrassement doit vous marquer ma joye.

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

JULIE.

MAdame, permettez que je montre à mon toür
L'interêt que j'ai pris au sort de vôtre Amour:
Heureuse, si je puis vous le faire paroître!

VALERIE.

Où suis-je? Commençai-je encore à me connoître?

JULIE.

C'en est fait; vos chagrins doivent s'évanoüir
A l'aspect des plaisirs dont vous allez joüir.
O Ciel! dans quel bonheur va couler vôtre vie
Le destin desormais préviendra vôtre envie.

VALERIE.

Quel nuage confus semble voiler mes yeux?
D'où sortons-nous? Comment me trouvai-je en ces lieux?
Dans cet Appartement César m'a-t-il conduite?

Quel étoit l'appareil de sa pompeuse Suite?

JULIE

Rome s'est attachée à célebrer ce jour;
Le Peuple avec éclat a secondé la Cour.
Dieux! avec quel respect l'Empire vous honore!

VALERIE.

Mon trouble malgré moi durera-t-il encore?
Non; il s'évanoüit.

JULIE.

Goûtez donc à loisir,
Du sort qui vous attend, la gloire & le plaisir.
Ouvre toute vôtre ame....

VALERIE.

Enfin je voi mon crime,
D'une coupable ardeur déplorable Victime.
J'ai marché vers le Temple, où ma foible raison,
De mes sens éperdus souffrant la trahison.
N'a pû rien opposer à l'Empire supême
Qu'exercent sur un cœur les yeux de ce qu'il aime.
Le mien empoisonné de ces tendres plaisirs,
S'est livré tout entier à ses premiers desirs.
J'ai demeure sans voix; ma force ma quittée;
Et dans les mouvemens dont j'étois agitée.
Devant quel Dieux,ô Ciel! j'ai fléchi les genoux?
Au pied de quels Autels ai-je pris un Epoux?
Quel Ministre a reçu la foi que j'ai donnée?
Ah, sermens odieux! sacrilege Hymenée!
Que tu vas me coûter de remords rigoureux!
Je romps dès ce moment tes détestables nœuds.
Perisse ta mémoire, & la fatale flâme
Qui troubloit mes esprits, & devoroit mon ame;
Quoi? Le premier regard d'un profane Mortel,
A ravi tous mes vœux à l'Epoux Eternel?
J'ai méprisé sa voix qui m'avoit inspirée?
J'ai trahi son esprit qui m'avoit éclairée?
Brûlante, j'ai cherché l'ennemi de sa Loi?
Quelle horreur! si sa main s'appesantit sur moi.

JULIE.

Vôtre Erreur vous aveugle, & revient vous surprendre?

VALERIE.

Laisse-moi; je ne puis ni te voir, ni t'entendre.
De crainte & de douleur je me sens tressaillir.
En moi-même un moment je veux me recueillir,
Et meriter du Ciel, par de sinceres larmes,
Que contre ma foiblesse il me prête des armes.
Grace de l'Esprit Saint, Souveraine des cœurs,
Descends; frappe le mien avec tes traits vainqueurs.
Etouffe avec tes feux l'ardeur qui t'a bannie,
Et fais agir en moi ta Puissance infinie.
Mes vœux sont exaucez; & ton secours revient.
Contre mes Ennemis ta force me soutient.
D'un frivole bonheur esperances trompeuses,
Objets charmans & vains, illusions flateuses,
Vous n'éblouïrez plus ni mon cœur ni mes yeux.

JULIE.

Vous croyez....

VALERIE.

Ah! c'est trop t'arrêter en ces lieux.

JULIE.

Eh, puis-je quitter?

VALERIE.

Eloigne-toi; te dis-je;
Ton zèle me déplaît, ton amitié m'afflige.
Epargne-moi l'ennui d'un discours surperflus;
Si mon repos t'est cher, ne me resiste plus.

SCENE III.

VALERIE *seule.*

ENfin dans un instant le Guerrier va paroître,
Que de mes vœux l'Amour fit si long-tems le maître.
Charmé de sa conquête, il viendra la cherrher.
Ah! fuyons. Mais que dis-je? Et pourquoi me cacher?
Attendons-le plûtôt, ce Vainqueur redoutable;
Combattons par mes soins sa fureur implacable.
Je ne le connois plus, s'il poursuit un Dessein
Qui d'un Sang que je pleure a fait rougir sa main.
Que mes pleurs, en pitié fassent changer sa rage!
C'est à toi, Dieu Puissant, qu'appartient cet ouvrage.
Toi qui brises les cœurs, & portes à ton gré,
Dans un sein criminel ton feu le plus sacré,
Dieu benin, verses-en quelque heureuse étincelle
Sur les yeux aveuglez de cette Ame infidelle.
Ton Ennemi s'approche, & je vai lui parler.
Mais, si ton bras n'agit, pourrai-je l'ébranler?
Prête à ma foible voix cet éclat du tonnerre,
Par qui le fier Saulus fut renversé par terre,
Quand poursuivant le Peuple agreable à tes yeux,
Un seul mot desarma ce Guerrier furieux,
Et lui donnant la Foi dont ton Esprit m'anime,
De ton Persecuteur le rendit ta Victime.
Accorde cette grace à mes brûlans soûpirs.
Adrien vient. Grand Dieu! seconde mes desirs.

SCENE

SCENE IV.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

QUe les momens ſont longs loin de vôtre preſence !
Madame, que mon cœur ſentoit d'impatience !
Mais, grace aux Immortels, rappellé près de vous,
Je puis flatter mes vœux du deſtin le plus doux ;
Je puis en liberté vous exprimer....

VALERIE.

Arrête.
A quel titre veux-tu que je ſois ta Conquête ?
Sur quels droits fondes-tu cet eſpoir ſi charmant ?

ADRIEN.

Juſtes Dieux !

VALERIE.

Tes ſoûpirs pouſſez en ce moment,
En vain s'efforceroient de reveillez ma flâme :
Contre tous leurs efforts j'ai préparé mon ame ;
Tu ferois ſans ſuccès entendre tes douleurs.

ADRIEN.

Hélas !

VALERIE.

Indifferens, mes yeux verroient tes pleurs.
Tu viens, t'applaudiſſant de l'Amour qui t'anime,
Atteſter un Hymen que tu crois légitime ;
Et fier de ces Liens, auguſtes parmi nous,
Tu portes dans tes yeux tout l'orgueil d'un Epoux !
Va ; ceſſe de penſer que l'Hymen nous uniſſe.
Ecoute ; & deſormais rends-toi plus de juſtice.
Je ne vois plus en toi cet Amant généreux,
Ardent à ſoulager les Peuples malheureux,
Implacable Ennemi de l'horreur & du crime,

Et trop digne en effet de ma plus rendre estime.
Après tes noirs forfaits, tu n'offres à mes yeux
Qu'un lâche Adulateur, qu'un Tyran furieux,
Dont les mains jusqu'ici noblement triomphantes,
Du Meurtre des Chrêtiens sont aujourd'hui sanglantes.
Tu n'es que le Bourreau de ce Peuple innocent
Que le Maître des Cieux voit d'un œil caressant,
De ce Peuple cheri que je plains & que j'aime,
Et dont l'esprit m'éclaire & m'inspire moi-même.

ADRIEN.

Qu'avez-vous prononcé?

VALERIE.

Ce n'est pas tout encor.
De la Grace du Ciel j'ai reçu le trésor.
Aux Mysteres sacrez Sebaste m'a guidée,
Et par ses soins heureux je suis persuadée.
Si tantôt dans le Temple, interdite à tes yeux,
J'ai laissé célébrer le Prêtre de vos Dieux,
Je ne le puis celer, ta presence trop chere,
En troublant ma Raison, m'a forcée à me taire:
Mais revenuë ici de ce trouble soudain,
Une Grace plus forte a coulé dans mon sein.
L'Amitié, ni l'Amour n'ont rien qui me retienne;
J'immole tout à Dieu, puisque je suis Chrêtienne.

ADRIEN.

Je tremble.

VALERIE.

Tu connois maintenant qui je suis,
Conçois, si tu le peux, l'excès de mes ennuis,
Au moment que je voi tes fureurs sanguinaires
Conduire le poignard dans le cœur de mes Freres.
Rome entiere rougir, & nage dans le sang,
Que le fer par ton Ordre a tiré de leur flanc.
Il ne reste que moi, de cette Race sainte.
Immole-moi, Barbare; acheve sans contrainte.
Frappe, perce ce cœur digne de ton courroux.
Qui te retient?

ADRIEN.

Ah Ciel! que me proposez-vous?

VALERIE.

Tu frémis? Ne crains pas de te charger d'un crime.
Sacrifie à tes Dieux leur derniere Victime.
La fureur qui te porte à de tels attentats,
Contre un reste d'Amour enhardira ton bras.
Moi-même, s'il le faut, satisfaire, intrepide,
Je guiderai ta main chancelante & timide.
Je voi couler tes pleurs? Est-il tems de pleurer?
Hâte-toi de choisir, c'est trop déliberer.
Garde jusqu'à la fin ta fatale promesse;
Etouffe dans mon sang la Foi que je professe;
Ou plûtôt, renonçant à ton aveugle Erreur,
Des celestes clartez laisse frapper ton cœur.
Ou partage, ou punis le zèle qui m'anime,
Et fai-moi ton Epouse enfin, ou ta Victime.
Réponds.

ADRIEN.

Laissez du moins revenir mes esprits.
Du long étonnement qui les avoit surpris.
Croyez-vous que la voix ne me soit pas coupée
Par le coup imprévû dont mon ame est frapée?
Quel mêlange confus de divers mouvemens!
Mais qui peut tout d'un coup forcer mes sentimens?
Quelle secrete voix m'épouvante, & m'entraîne?
Quelle contraire ardeur a dissipé ma haine?
Peuple saint, desormais ne crains plus mon courroux.
Je suis Chrêtien, Madame, & Chrêtien comme vous.

VALERIE.

Quel retour! Ce Miracle, ô Ciel! est-il possible?
Tes Traits ont pénétré dans ce cœur insensible?

ADRIEN.

Oüi; dans vos sentimens ce cœur est affermi.

Ne me regardez plus comme vôtre Ennemi.
Rendez-moi cette Foi que vous m'avez jurée.

VALERIE.

Ah ! je vous la promets d'éternelle durée.
J'en atteste ce Dieu vengeur des faux sermens,
Qui se découvre à vous dans ces heureux momens.
Puisque vous l'adorez d'un cœur ferme & sincere,
Vous êtes mon Amant, mon Epoux, & mon Frere.
C'est peu pour ma Tendresse ; & tant de Noms si doux
N'expriment point encor ce que je sens pour vous.
Recevez donc ma main, & donnez-moi la vôtre ;
Redoublons, s'il se peut, nôtre Amour l'un & l'autre.
Le Devoir le soutient, la Pieté, l'Honneur :
C'est là, cher Adrien, le suprême bonheur.
Des profanes Amans ignorant la contrainte,
Nous brûlons sans remords, sans soupçons, & sans crainte.

ADRIEN.

Quel transport, de vous voir répondre à mes soupirs !
Que cet aveu charmant calme de déplaisirs !
Vôtre front est tranquille, & vos yeux sans colere ;
Vous m'aimez ; je suis sûr du bonheur que j'espere.
Mais tandis qu'enchanté du Nom de vôtre Epoux,
Je passe de mes jours les momens les plus doux ;
De barbares Soldats une Troupe cruelle
Porte sur les Chrêtiens une main criminelle.
Que dis-je ? Par mon Ordre on les cherche avec soin.
Allons que leur malheur ne passe pas plus loin.
Desarmons les Bourreaux armez pour leur suplice,
Ou faisons de leur sang un juste sacrifice.
Je ne balance plus ; & par de grands effets,
Je vai, si je le puis, reparer les forfaits.

VALERIE.

Je ne vous quitte point.

ADRIEN.

Non, arrêtez, Madame.

VALERIE.

Puisque ma Pieté s'accorde avec ma flâme ;
Au nom de tous deux, ne me refusez pas
La gloire & le plaisir d'accompagner vos pas.
Ne nous separons plus enfin, s'il est possible.

ADRIEN.

Venez donc signaler ce courage invincible.
Je ne condamne plus l'impétueuse ardeur
Dont le Dieu tout-puissant embrase vôtre cœur.
Faisons-le triompher d'un Ennemi funeste,
Et laissons-lui le soin de régler tout le reste.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

JULIE *seule.*

QUel Massacre inhumain se trouve à chaque-pas,
Des malheureux en proye aux fureurs des Soldats !
La mort regne en tous lieux, & ses tristes images
Font sentir la terreur aux plus fermes Courages.
Voici ton dernier jour, Peuple ennemi des Dieux,
Peuple, à qui l'imposture a fasciné les yeux ;
Tu meurs, & pour jamais ta Secte est abolie.
César paroît, sortons.

SCENE II.

DIOCLETIEN, JULIE, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

NOn, demeure, Julie.
Ma Fille est-elle encor dans ton Appartement ?

JULIE.

Je l'ignore, Seigneur ; j'arrive en ce moment.
Par son Ordre tantôt je me suis retirée.
Je ne sçai de quels soins elle étoit devorée :
Mais j'ai vû de son cœur le desordre secret,
Et connu que ses yeux me voyent à regret.

DIOCLETIEN.

Non, non ; dans vos soupçons vous vous êtes trompée.
De sa Tendresse seule elle étoit occupée ;
Et son cœur libre alors de tous les autres soins,
Craignoit dans ses transports les regards des témoins.
Croyez-moi. Cependant ne sçauriez-vous m'apprendre
D'où partent tous les cris que nous venons d'entendre ?
Des soupirs redoublez, de lugubres clameurs,
Un bruit triste & confus de plaintes & de pleurs.
De mon Cabinet même ont percé la retraite,
Et porté dans mon ame une crainte secrete.

JULIE.

De ces plaintes, Seigneur, cessez d'être étonné ;
C'est la mourante voix d'un Peuple infortuné.
Qui pour fuïr le supplice a deserté la Ville,
Et crû dans ce Palais rencontrer un Azyle.

DIOCLETIEN.

Il n'en trouvera point ici contre les Dieux.
Allons plûtôt le voir expirer à mes yeux.
Mais parmi tous ces cris que pousse la tristesse ;
J'ai démêlé des Noms si chers à ma Tendresse,
Que j'ai senti long-tems mes esprits agitez
Par ces Noms précieux trop souvent repetez.
C'est celui d'Adrien, c'est celui de ma Fille.
Quel droit ont les Chrêtiens de nommer ma Famille ?
C'est joindre un nouveau crime à d'autres attentats.

JULIE.

Ils se flatent, Seigneur, d'éviter le trépas.
Par ces Noms si sacrez ils demandent leur grace.

DIOCLETIEN.

Non; perisse à jamais cette funeste Race.
Je touche, grace aux Dieux, à l'instant fortuné
Où par le fer le reste en sera moissonné.
Mais c'en est déja fait. Marcellin plein de zèle
De leur destruction m'apporte la nouvelle.

SCENE III.

DIOCLETIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE.

DIOCLETIEN.

M'Annoncez-vous la fin de tout le Nom Chrêtien?
De ce Peuple odieux ne reste-t-il plus rien?

MARCELLIN.

Il en reste encor deux, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Qu'osez-vous dire?
N'ai-je pas commandé que le dernier expire?

MRRCELLIN.

Oüi, Seigneur.

DIOCLETIEN.

Pourquoi donc trompiez-vous mon espoir?

MARCELLIN.

Seigneur, jusqu'à la fin j'aurois fait mon devoir.
Mais quand j'allois finir ce double sacrifice,
J'ai pensé qu'il falloit que je vous avertisse.
Si vous voulez leur mort vous n'avez qu'à parler.
J'y vole; je suis prêt à vous les immoler.

DIOCLETIEN.

Si je le veux? Comment, en doutez-vous encore?

Ah ! je l'ai trop promis à ces Dieux que j'adore.
Courez.

MARCELLIN.

Auparavant je dois vous les nommer,
Seigneur, de leur destin je dois vous informer.

DIOCLETIEN.

Parlez, qu'attendez-vous ? Je brûle de l'apprendre.
Qui sont-ils ?

MARCELLIN.

Vôtre Fille...

DIOCLETIEN.

O Dieux !

MARCELLIN.

Et vôtre Gendre.
J'ai frémi, comme vous, au bruit de ce malheur.
J'ai prévû vos chagrins, & plaint vôtre douleur.
Mais s'il faut la dompter, s'il faut...

DIOCLETIEN.

Que dois-je faire ?
Quels seront mes projets, si le Ciel ne méclaire ?

MARCELLIN.

Sur-tout, ne croyez pas que la crainte ou l'espoir,
Sur ces cœurs prévenus garde quelque pouvoir.
Jamais Chrêtien, poussé d'une ardeur criminelle,
N'osa porter si loin la fureur de son zèle.
C'est peu, Seigneur, c'est peu d'avoir à haute voix
Fait éclater par-tout le mépris de vos Loix :
Ils ont autorisé, par leurs propres exemples,
Leurs timides Amis à profaner les Temples ;
Ils les ont secourus, ils les ont animez ;
Dans leur Foi chancelante ils les ont confirmez ;
Ils ont mis en usage & la force & l'adresse.
La Princesse pleurant leur marquoit sa tendresse.
Elle leur enseignoit à braver le trépas,
Tandis que son Epoux massacroit vos Soldats.

DIOCLETIEN.

Et vous l'avez permis sans lancer vôtre Foudre,
Dieux, qu'ils ont offensez !

MARCELLIN.

Il eſt tems de réſoudre.
Si vous voulez punir, Seigneur, ou pardonner.

DIOCLETIEN.

Allez, & devant moi faites-les amener.

MARCELLIN.

Qu'eſt-il beſoin, Seigneur, de tant de violence?
Vous les verrez bien-tôt chercher vôtre preſence,
Venir ſubir l'arrêt juſtement prononcé;
Et déja dans ces lieux ils m'auroint devancé,
Si retenus ailleurs par les ſoins neceſſaires
D'élever des Tombeaux à leurs malheureux Freres,
Ils n'avoient raſſemblé leurs membres ſeparez,
Et recueilli leur ſang dans des Vaſes ſacrez.

DIOCLETIEN.

Ah! je ne puis trop tôt aſsûrer ma vengeance.
Je les entens; vers moi l'un & l'autre s'avance.
Sortez. Quelque fureur qui puiſſe m'agiter,
Empêchons quelque-tems ſes transports d'éclater.

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN.

ADRIEN.

JE viens, Seigneur, je viens vous apporter ma tête.
Vous voulez qu'elle tombe; ordonnez, elle eſt prête.
Vous connoiſſez mon crime; & loin de le nier,
Loin de vous émouvoir pour me juſtifier,
Grace au Dieu que je ſers, je fais toute ma gloire
D'être plus criminel que vous n'oſez le croire.

DIOCLETIEN.

Quelle audace !

ADRIEN *jettant son Epée aux pieds de l'Empereur.*

Seigneur, je remets dans vos mains
Ce fer toûjours heureux à servir vos desseins.
Dans l'état où je suis, il ne m'est plus utile ;
Et mon bras desarmé rend ma perte facile.

DIOCLETIEN.

Ah! je frémis.

ADRIEN.

Je viens d'immoler vos Soldats.
Peut-être encor de moi ne répondrai-je pas,
Si je les retrouvois accablant l'innocence.
Ce secours est un crime, & le Ciel s'en offense,
Je le sçai ; mais, hélas ! je n'ai pu retenir
Les mouvemens d'un cœur trop prompt à les punir.

DIOCLETIEN.

Criminel à mes yeux, il s'applaudit encore !
Il me brave !

VALERIE.

Tellle est l'ardeur qui nous dévore.
Oüi, Seigneur, nous venons tenter vôtre courroux.
Brisez tous les liens qui m'attachent à vous ;
Ne vous souvenez plus combien je vous suis chere ;
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes mon Pere,
Oubliez que Vainqueur de tous vos Ennemis,
Mon Epoux est enfin devenu vôtre Fils ;
Terminez un Hymen qui mettoit nôtre vie
En état de braver la fortune & l'envie,
Finissez nos plaisirs à peine commencez.
Accablez de tourmens, de toutes parts pressez,
Vous trouverez en nous la même confiance,
Les mêmes sentimens & la même constance.

DIOCLETIEN.

O Ciel ! quelle fureur a saisi vos esprits !
A ma tendre Amitié reserviez vous ce prix ?
Et toi, ne t'ai-je fait entrer dans ma Famille,

Ingrat, que pour venir y séduire ma Fille ?
N'es-tu donc son Epoux que pour m'assassiner ?

VALERIE.

Cessez de vous en plaindre, & de le soupçonner.
Apprenez tout, Seigneur. C'est moi qui la premiere
De la Foi qui nous guide ai reçu la lumiere.
C'est moi qui l'ai tiré de son aveuglement.

DIOCLETIEN.

Penses-tu me tromper pour sauver ton Amant ?
Tu veux en t'accusant le rendre moins coupable.

ADRIEN.

Non, non ; elle vous fait un aveu veritable.
J'ose le confirmer. Croyez-en nos discours ;
La pure verité les inspire toûjours.
Du Dieu que nous servons les sages Ordonnances
Défendent d'en changer les moindres circonstances ;
Ce Dieu, de la Princesse a fait parler la voix ;
D'un plus foible pouvoir il se sert quelquefois
Pour ramener à soi les cœurs qu'il illumine
Des rayons triomphans de sa Grace divine.
Si mon Epouse enfin ne m'eût rendu Chrêtien,
Je le serois, Seigneur, par quelqu'autre moyen.
Puis qu'ainsi le vouloit ce Maître que j'adore,
Je le suis, je veux l'être ; & s'il me reste encore
Quelque trouble pressant, quelque chagrin secret,
Croyez qu'il est causé par l'éternel regret
D'avoir sacrifié tant de saintes Victimes,
Et puni leurs vertus comme on punit les crimes.
Je frémis quand je voi qu'à mes tristes regards
S'offrent ces flots de sang versez de toutes parts,
Et que, pour expier l'effet de tant de haines,
Je n'en ai que le peu qui coule dans mes veines.

VALERIE.

Que je sens mes transports se redoubler pour vous !
A de tels sentimens je connois mon Epoux.

Mais

Mais quelques mouvemens que ma flâme m'imprime,
Je ne demande point grace pour vôtre crime.
Nous nous aimons, Seigneur ; & peut-être jamais
L'Amour ne pénétra deux cœurs de tant de traits.
Mais, hélas ! qu'éloignez des Amans ordinaires,
Nous formons des desirs à leurs desirs contraires !
Nous sommes animez d'un espoir different.
Nous sçavons qu'un Chrêtien n'est heureux qu'en mourant.
Je demande la mort pour moi, pour ce que j'aime,
Et mon Epoux, Seigneur, la demande de même.
J'embrasse vos genoux ; ne la refusez pas :
Commandez qu'on nous livre aux mains de vos Soldats ;
Et nous vous en devrons plus de reconnoissance,
Que si vous nous faisiez part de vôtre puissance.

DIOCLETIEN.

Effroyables malheurs, où je n'ose penser !
Qui suspend ma vengeance, & me fait balancer ?
Objets infortunez de ma fureur mortelle !
Ah ! ma pitié pour vous devient trop criminelle.
Elle combat pourtant : mais près de triompher,
L'interêt de mes Dieux suffit pour l'étouffer.
Ils exigent ta mort, Parjure, & je leur cede.

ADRIEN.

Hâtez-vous ; contentez l'ardeur qui me possede ;
Mais, Seigneur, permettez que vous ouvrant mon cœur,
Je vous montre du moins jusqu'où va vôtre Erreur.
A ma Religion vous préferez la vôtre.
Une fois seulement comparez l'une à l'autre,
Seigneur, si vous voulez en faire un juste choix.
La vôtre n'eût jamais que de barbares Loix ;
Elle ne se soutient que par la violence :
La mienne par la Paix, & par l'Obéïssance.
La vôtre vous prescrit l'ordre de me punir,

Moi, que des nœuds sacrez à vous doivent unir;
Moi, qui dès le berceau Sujet toûjours fidelle,
Par des soins assidus vous ai prouvé mon zèle:
La mienne, quand je suis accablé de vos coups,
Me défend de penser à me vanger de vous.
Que dis-je? Elle m'impose une loi souveraine,
De m'offrir avec joye aux traits de vôtre haine:
De ne vous point haïr, quand dès le premier jour,
Vous m'ôtez pour jamais l'Objet de mon Amour;
De conserver pour vous la foi la plus sincere;
De vous rendre les soins que je dois à mon Pere;
De dissiper la nuit de vos yeux aveuglez;
Enfin, de vous aimer, lorsque vous m'immolez.

DIOCLETIEN.

Ah! c'est trop écouter son insolence extrême.
Chaque mot qu'il prononce est un nouveau blasphême.
Ne déliberons plus; le moment est venu.
Forçons les sentimens qui m'avoient retenu;
Et faisons éclater, aux yeux de tout l'Empire,
Les effets du courroux que leur crime m'inspire.
Oüi, vous serez punis, Traîtres; je le promets.
On ne sçauroit haïr autant que je vous hais;
Et je vai m'appliquer à choisir une peine
Digne de vos forfaits, & digne de ma haine.
A ne vous plus revoir accoutumez vos yeux,
Et ménagez l'instant de vos derniers adieux.

SCENE V.

ADRIEN, VALERIE.

ADRIEN.

Madame, c'en est fait; je connois vôtre Pere;
J'ai lû dans ses regards jusqu'où va sa colere;

Sur ma tête bien-tôt les effets vont tomber :
Ma constance étonnée est près de succomber ;
Et mes yeux, toûjours secs dans mes autres allarmes,
En cet affreux moment se remplissent de larmes,
Je l'avoüe.

VALERIE.

Eh ! pourquoi me faites-vous trembler,
Quand vôtre exemple seul pourroit me consoler ?
Quelles sont vos terreurs ? Manque-vous de courage ?

ADRIEN.

Oüi, j'en manque, à l'aspect du sort que j'envisage.
Si j'avois moins d'Amour, je serois plus constant ;
Ou si je l'étois plus, je n'aimerois pas tant.
Mon genereux dessein accable la nature.
Des pertes que je fais mon triste cœur murmure.
Cent mouvemens divers, comme autant d'ennemis,
Naissent tous à la fois du coup dont je frémis.
Puis-je aller à la mort, sans montrer de foiblesse ;
A peine vôtre Epoux, il faut que je vous laisse.
Au prix de tout mon sang, j'ai tâché d'obtenir
Que César avec vous voulût un jour m'unir.
D'aujourd'hui seulement, après six ans d'allarmes,
Je me voi, par l'Hymen, Maître de tant de charmes.
Tranquille, je pourrois en joüir desormais...
Ah ! peut-être avant moi Mortel ne vit jamais
D'un bonheur si parfait sa tendresse suivie,
Et n'eut tant de raisons de souhaiter la vie.

VALERIE.

Pour vous encourager, songez, en me quittant,
Au peu que vous perdez, au prix qui vous attend.
Si vous souffrez la mort, quel bonheur va la suivre !

ADRIEN.

Eh, si je n'y pensois, cesserois-je de vivre ?
Croyez, que pour ceder l'espoir d'un bien si doux,
Pour rompre nos liens, pour m'arracher à vous,
J'ai besoin d'une Foi plus pure & plus ardente,
Que ne l'eut des Martyrs la Troupe triomphante.
Car enfin ma Raison ne sçauroit concevoir
Que je puisse un moment renoncer à vous voir.
Mais que fais-je ? Eloignons cette idée agreable,
Qui peut-être à la fin seroit trop redoutable ;
Qui pourroit renverser mes projets malgré moi.
Dieu que je sers, je meurs, & ne meurs que pour
 toi.
Voi donc avec bonté, Divinité suprême,
La douleur d'un Epoux qui perd tout ce qu'il
 aime.
Comment pourrois-je mieux expier mes forfaits
Que par la violence, hélas ! que je me fais ?
Ah ! si j'ose esperer d'appaiser ta justice
C'est moins par mon trépas que par ce sacrifice.

VALERIE.

Mourons donc sans foiblesse ; & ne regrettons pas
D'un Hymen fortuné les sensibles appas.
Renonçons avec joye à des biens perissables,
Puis qu'il nous est permis d'en trouver de dura-
 bles.
Que nous sommes heureux d'être privez du jour,
Dans les premiers transports d'un legitime
 Amour !
D'emporter sous la tombe une flâme si pure,
Qu'elle n'a jamais fait ni plainte, ni murmure !
Nous sommes seuls peut-être, entre tous les
 Epoux,
Jusqu'ici distinguez par un destin si doux.
Que pouvoient desirer & mon cœur, & le vôtre,
Que de mourir, charmez & contents l'un de
 l'autre ?

ADRIEN.

Non, je ne me plains plus. Satisfait de mon sort
D'un œil indifferent j'aborderai la mort.
Vôtre exemple rappelle & soutient mon envie.
Vous devrai-je toûjours tout l'honneur de ma vie?
Vous le sçavez ; l'espoir de plaire à vos beaux
yeux,
Me fit seul achever tant d'exploits glorieux.
Mes Victoires ne sont que les fruits de ma flâme.
J'aï sucé près de vous les vertus de vôtre ame.
Je vous parlois. Sortant d'un entretient si doux,
Je me trouvois plus juste, & plus digne de vous.
Et je vous perds ! Pensée à mon cœur trop cruelle,
Que d'instant en instant mon Amour renouvelle !
Effroyable combat ! douloureux souvenir !
Laisse-moi : voici l'heure où je te dois bannir.
Adieu, trop digne Objet de ma grande tendresse,
Vers qui mon ame vole, & se porte sans cesse.
Devant les assassins qui vont nous déchirer,
Tranquilles, nous devons mourir sans murmurer.

SCENE VI.

VALERIE, ADRIEN, SERGESTE.

SERGESTE.

CEsar vous veut parler dans la chambre prochaine,
Madame, il vous attend.

VALERIE.

Que cet ordre me gêne !
Qu'espere-t-il ?

ADRIEN.

Et moi, quel sera mon destin?

SERGESTE.

L'Empereur l'a commis au ſoins de Marcellin.
Vous l'apprendrez bien-tôt. Madame, le tems preſſe;
Venez.

VALERIE.

Allons. Adieu; ſouvenez-vous ſans ceſſe
De mon ardent Amour, & de tous vos ſermens.

ADRIEN.

Adieu. Ma Foi s'aſſûre & croît à tous momens.

SCENE VII.

ADRIEN *ſeul.*

NOn, je ne ſens plus rien qui s'oppoſe à l'envie
Que m'inſpire le Ciel de lui donner ma vie.
L'Amour ſeul ſuſpendoit mes vœux irreſolus.
Princeſſe, c'en eſt fait; je ne vous verrai plus.
Je vivois pour vous ſeule; & tout le reſte enſemble,
Tous les biens, les honneurs que la fortune aſſemble,
Ne pouvoient occuper un cœur tel que le mien.
Hors vous, de l'Univers je ne regrette rien.
Souverain Créateur de tout ce qui reſpire,
Dont la Terre & les Cieux reconnoiſſent l'Empire!
Digne objet juſqu'ici de ton inimitié,
Je le ſuis maintenant de toute ta pitié.
Tremblant au ſouvenir de tes Loix legitimes,
Devant ta Majeſté je confeſſe mes crimes.
Pour ceux que je connois je t'offre mon trépas:
Mais lave-moi de ceux que je ne connois pas.
Je ne merite point d'obtenir cette grace,
Et deſeſpererois de voir jamais ta face,

Si tu n'établissois aux cœurs vraîment contrits
De cette vision l'inestimable prix.
Le mien brisé des traits d'une douleur mortelle;
Gémit d'avoir vêcu si long-tems infidelle.
Fonde sur ta Parole, il se flate aujourd'hui,
Que tes faveurs pourront se répandre sur lui.
Tu l'as dit. Tu promets de voir d'un œil propice
Ceux qui persecutez souffrent pour la Justice.
Que tarde donc César à me faire perir?
Qu'attendent les Bourreaux par qui je dois mourir?
Que ne sont dans mon sang leurs mains déja trempées!
Que ne sont contre moi leurs fureurs occupées!
Qu'ils viennent m'accabler: je ne puis trop souffrir.
A leurs indignitez je suis prêt de m'offrir.
Etrange changement, miracle de la Grace!
Ma fierré se confond; le remords prend sa place.
Loin de moi, vanitez, orgueil, fortune honneurs.
Je ne demande plus qu'oprobre, & que douleurs.
Des terrestres liens mon ame dégagée,
Et pleine pour jamais du Dieu qui l'a changée,
Dédaigne de joüir du plus illustre sort,
Et cherche avec plaisir une honteuse mort,
On vient me l'annoncer.



SCENE VIII.

ADRIEN, MARCELLIN, GARDES.

MARCELLIN.

SEigueur, il faut me suivre.

ADRIEN.

Enfin, Grand Dieu; pour toi je vai cesser de vivre.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

VALERIE *seule.*

QUE de tristes objets occupent mon esprit!
Quel rigoureux devoir l'Empereur me prescrit!
Il épargne ma vie, & flatant ma tendresse,
Il cherche à m'inspirer quelque indigne foiblesse.
Que sa pitié m'afflige en prolongeant mon sort!
Qui l'a fait revenir de son premier transport?
Quelle raison funeste a calmé sa colere,
En lui rendant pour moi les sentimens d'un Pere?
Tandis que je suis libre en cet appartement,
Peut-être mon Epoux expire en ce moment.
Quel malheur, si sa Foi pouvoit être affoiblie!
J'apprendrai son destin par les soins de Julie.
Qu'elle est lente à venir! Mais enfin je la voi
Et je sens mes terreurs s'augmenter malgré moi.

SCENE II.

VALERIE, JULIE.

VALERIE.

As-tu vû mon Epoux ? A-t-il perdu la vie ?

JULIE.

D'un ſupplice cruel ſon audace eſt ſuivie,
Madame.

VALERIE.

Dieu puiſſant, pardonne à mes douleurs,
Et ne t'offenſe pas de voir couler mes pleurs.
Mais quelle eſt donc ſa mort ? Tu crains de m'en
inſtruire.
Parle.

JULIE.

Par ſes Soldats Céſar l'a fait conduire
Dans cet Antre fatal, vrai ſéjour de l'horreur,
Où l'ombre de la nuit irritant leur fureur,
Des Tigres dévorans, des Lions redoutables
Sont gardez avec ſoin pour punir les coupables.
C'eſt vous en dire aſſez.

VALERIE.

Barbare châtiment ?
Affreuſe ignominie ! effroyable tourment !
Mais je ne m'en plains pas. Plus ſa mort eſt hon-
teuſe,
Plus ſa ſeconde vie en ſera glorieuſe ;
Plus l'Eternel ſur lui répandra de ſplendeur ;
Plus il lui fera voir ſon immenſe grandeur.
Mais qu'attendrai-je encore ? Ah ! je rougis de
vivre.
Par quelque heureux effort meritons de le ſuivre.
D'un credule Empereur renverſons les Autels ;

Faisons à tous ses Dieux des affronts solemnels.
Par l'imprévû secours d'une éclatante injure,
Dans son cœur tendre encor détruisons la nature ;
Forçons-le malgré lui d'armer tout son courroux,
Et par un même sort réjoignons mon Epoux.
Que voi-je ? Je frémis. Ne suis-je point trompée ?
Ou d'un fantôme vain ne sui-je point frappée ?

SCENE III.

ADRIEN, VALERIE, JULIE.

ADRIEN.

NE craignez rien, Madame, & croyez-en vos yeux.
C'est vôtre Epoux, c'est moi qui revient en ces lieux,
Echappé d'une mort que j'avois crû certaine.

VALERIE.

Quel favorable sort jusqu'ici vous ramene ?
Malgré tant d'Ennemis conjurez contre nous,
Je puis joüir encor d'un entretien si doux.
Mais qu'as-tu fait ? O Ciel ! que faut-il que je croye ?
Je tremble, & ma raison n'approuve point ma joye.
Malheureux, aurois-tu, par un lâche retour,
Abandonné ton Dieu pour te sauver le jour ?
S'il est ainsi ; va, cours joüir de la fortune,
Et porte loin de moi ta presence infortune.

ADRIEN.

Que ce transport me plaît ! que j'aime ce courroux !
Mais quittez vôtre erreur, Madame. Pensez-vous
Que je manque à la Foi que l'Esprit saint m'inspire,

Et cherche à détourner le coup qu'elle m'attire ?
Pensez-vous que frappé d'une indigne terreur,
Et prévenu du soin de plaire à l'Empereur,
Je vienne à ses genoux, pour obtenir ma grace,
Meriter ses faveurs, & reprendre ma place?
Des Tigres, des Lions vous me voyez sauvé;
A de plus grands tourmens les Ciel m'a reservé.
Je viens m'y presenter; & vous verrez, Madame,
Qu'il n'en est point qui puisse intimider mon ame.

VALERIE.

O constance! ô vertu! Pardonnez, cher Epoux.
Vous sçavez quels malheurs mon cœur craignoit pour vous.
Je vous ai crû rentré dans vôtre Erreur premiere.
Par quel heureux secours voyez-vous la lumiere?
Quel bras vous a tiré de cet Antre profond?

ADRIEN.

Madame, en y pensant mon esprit se confond.
Ecoutez. Vous allez reconnoître vous-même
Du Maître des Humains l'assistance suprême.
Au bord de l'Antre affreux Marcellin m'a conduit,
D'où venoit jusqu'à nous le formidable bruit
Qu'excitoit dans les airs les hurlemens terribles
Qu'arrachoit la colere à ces monstres horribles:
On ouvre; & dans ce gouffre aussi-tôt enfermé,
J'attendois le trépas sans en être allarmé.
Que dis-je? Je sentois une parfaite joye
De mourir de leurs coups, de leur servir de proye.
Inutile desirs! dès l'instant ils ont tous
Interrompu leurs cris, & perdu leur courroux;
Vainement je m'offrois à leur rage cruelle;
Ils n'ont plus retrouvé leur fureur naturelle;
Et lors qu'en les cherchant j'ai crû les irriter,
A l'envi l'un de l'autre ils sembloient me flater.
Enfin, pour m'obliger à differer ma perte,
De l'Antre tout à coup la porte s'est ouverte.
Une invinsible main, par de secrets efforts,
De mille fers unis a brisé les ressorts.

Quelques

Quelques rayons de jour ont frappé ma paupiere :
A travers les rochers j'ai suivi leur lumiere ;
Et sans perdre un moment, j'ai volé vers ces lieux.
Pour vous chercher, Madame, & mourir à vos yeux :
Car je ne doute point que d'un nouveau supplice,
Plus ardent que jamais, César ne me punisse.

VALERIE.

Et contre vous encore armera-t-il son bras ?
A des signes certains ne se rendra-t-il pas ?
Suivra-t-il les conseils de son zèle farouche ?

SCENE IV.

DIOCLETIEN, VALERIE, ADRIEN, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

VOtre Epoux ne vit plus. Vôtre douleur me touche,
Ma Fille ; je n'ai pû le sauver.... Mais, grands Dieux !
Quand je croi puni, je le trouve en ces lieux.
Marcellin m'a trompé. Que diras-tu perfide ?

MARCELLIN.

Seigneur, à cet Objet je demeure stupide.
Ma surprise est égale à vôtre étonnement.
Mais puissai-je éprouver le plus cruel tourment,
Si j'ai manqué pour vous ni de soin, ni de zèle.

ADRIEN.

Ah, Seigneur ! gardez-vous de le croire infidelle.
Non, jamais Souverain ne fut mieux obéï.

DIOCLETIEN.

Seduit par tes bienfaits, quelqu'autre m'a trahi.

Quel est-il ? Dieux puissans, faites-le moi connoître.
Qu'il reçoive à mes yeux le salaire d'un Traître.
Quel plaisir de le voir percé de mille coups !

ADRIEN.

Celui qui m'a sauvé ne craint pas ton courroux,
César ; est le vrai Dieu, qui forçant les obstacles,
Au gré de ses desirs prodigue les Miracles.
Des Monstres furieux reprimant la fierté,
Il vient de me tirer de cet Antre écarté,
Où je devois trouver la mort la plus cruelle.
Ainsi dans les Deserts, pour son Peuple fidelle,
D'un sterile rocher, par d'inconnus canaux,
Sous la main d'un Prophéte il fit couler les eaux,
Et tomber en des lieux haïs de la nature
La celeste liqueur qui fut sa nourriture.
Ainsi pour ses Tribus il dessecha les Mers,
Et fit réjoindre après leurs gouffres entr'ouverts,
Pour englourir un Roi qui bravoit sa puissance.
Ainsi d'un soin divin protegeant l'innocence,
D'un Tyran sanguinaire il sauva trois Enfans,
Dans l'ardente fournaise on les vit triomphans,
Consacrer à jamais sa grace & leur victoire,
En chantant dans les feux des Hymnes à sa Gloire.
Ainsi... Mais quelle bouche a jamais pû conter
Les Prodiges nombreux qu'il a fait éclater ?
Le plus grand n'est-il pas d'avoir changé mon ame,
Jusqu'à la détacher de l'Objet de sa flâme ?
Jusques à m'inspirer des desirs pour la mort,
Quand l'Hymen vient d'unir la Princesse à mon sort ?

VALERIE.

Contre tant de raisons qui pourra vous défendre,
Seigneur ?

DIOCLETIEN.

Ah ! sans horreur je ne puis les entendre.

La force des Enfers a conſervé tes jours ;
C'eſt-là de tes pareils l'ordinaire ſecours.
Mais tu vas éprouver que ſes coupables charmes
N'ont point contre le fer d'aſſez puiſſantes armes.
Prenez-le, Marcellin ; que de toutes parts
Sur ſon ſein mes ſoldats faſſent pleuvoir leurs dards.

VALERIE.

Qu'oſez-vous ordonner, Seigneur ?

ADRIEN.

En quoi, Princeſſe ?
Vôtre intrepide cœur ſent-il quelque foibleſſe ?
Après m'avoir vous-même inſpiré de mourir,
M'enviez-vous le prix que je vais conquerir ?
Ne mêlez point de plainte à l'éclat de ma Gloire ;
Voulez-vous par des pleurs profaner ma Victoire,
Et donner en ſpectacle à nos Perſecuteurs
Le trouble que leur haine a jetté dans nos cœurs ?
Adieu ; ne penſez plus au coup qui nous ſepare.
Céſar, je vais chercher la mort qu'on me prepare.

DIOCLETIEN.

Va donc.

ADRIEN.

Ecoute au moins pour la derniere fois
Les Arrêts que le Ciel te dicte par ma voix.
Je ſerai le dernier de ce Peuple fidelle
Qu'oſera condamner ta bouche criminelle.
Que dis-je ? Tu perdras le fruit de tes fureurs.
Eh, que pourront les ſoins des plus fiers Empereurs ?
Contre le Nom Chrêtien leur rage en vain conſpire ;
Ce Nom ſaint durera plus que leur vaſte Empire.
Allons.

SCENE V.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN.

VALERIE.

Je le ſuivrai. Vos barbares Soldats
Commenceront par moi....

DIOCLETIEN.

Non, retenez ſes pas.

VALERIE.

Avec lui par pitié commandez que je meure,
Seigneur, au nom du Ciel....

DIOCLETIEN.

Fille ingrate, demeure.

VALERIE.

Ah ! ſubira-t-il ſeul une funeſte Loi ?
Et n'eſt-il pas cent fois moins coupable que moi ?

DIOCLETIEN.

N'importe, je te vois avec même tendreſſe,
Et je veux pardonner ton crime à ta foibleſſe.
Cruelle, par mes pleurs ne puis je t'attendrir,
Et te faire quitter ce deſſein de mourir ?
Rappelle tous les ſoins donnez à ton Enfance :
Ménage les honneurs qui ſuivent ta naiſſance :
D'un Pere infortuné prévient le deſeſpoir.
Tout mon bonheur ſe borne à t'aimer, à te voir ;
Ceſſe d'empoiſonner ce bonheur où j'aſpire ;
Je le préfere au droit de gouverner l'Empire.

VALERIE.

De toutes ces bontez je ne puis profiter.

DIOCLETIEN.

Non, ton peu d'Amitié ne ſçauroit m'irriter ;
Et toute ma fureur tombe ſur un Perfide.

Il voit couler son sang par le fer homicide.

VALERIE.

Hélas!

DIOCLETIEN.

Sergeste vient.

SCENE DERNIERE.

DIOCLETIEN, VALERIE, JULIE, MARCELLIN, SERGESTE, Gardes.

DIOCLETIEN.

Est-il mort?

SERGESTE.

Oüi, Seigneur,
Regardant le trépas comme un parfait bonheur.

VALERIE.

Cruauté sans exemple! injustice inoüie!

SERGESTE.

Frappé de tous côtez, il a perdu la vie.
A l'envi vos Soldats ont ajusté leurs coups,
Et merité le prix qu'ils attendent de vous.

DIOCLETIEN.

Ils vont le recevoir. Désormais je respire.

VALERIE.

Pour moi, quelles douleurs!

SERGESTE.

Il me reste à vous dire
Quels effets, quels transports son supplice a produits;
Si vous aimez sa mort, vous pleurerez ses fruits.
A peine de son sang la terre étoit couverte,
Que les mêmes Soldats ministres de sa perte,
Detestant vôtre Arrêt, & quittant leur fureur,

De leur Victime même ont embrassé l'Erreur.
Ils ont tous souhaité la mort pour recompense.

DIOCLETIEN.

Ah ! se peut-il....

VALERIE.

Grand Dieu, j'admire ta puissance.

SERGESTE.

Oüi, vos Soldats, Seigneur, dans un instant changez,
Du crime d'Adrien sont maintenant chargez.
Leur exemple a séduit les Premiers de la Ville.
Ils courent à la mort avec un air tranquille.
Les Vieillards languissans s'efforcent d'y marcher.
La Jeunesse à l'envi vole pour la chercher.
Le Pere offre son Fils, espoir de sa Famille ;
Et la Mere avec joye y presente sa Fille.

VALERIE.

Vous le voyez, Seigneur, vos ordres rigoureux
Rendent ce Peuple encor plus saint & plus nombreux ;
Il s'arme chaque jour d'une vertu nouvelle.

DIOCLETIEN.

Digne sujet pour moi de ma rage mortelle !
Verrai-je malgré moi triompher les Chrêtiens ?
Leur Dieu seul sera-t-il plus puissans que les miens ?
C'en est fait, je renonce à la Grandeur suprême.
J'aurois trop à rougir portant le Diadême,
Puis qu'un Peuple odieux, en vain persecuté,
Renverse mes projets, & confond ma fierté.
Vis, malheureuse, vis dans une Erreur profonde ;
Dont j'avois entrepris de purger de tout le Monde.
A cette noble fin je n'ai pû parvenir ;
Je laisse à Maximin le soin de te punir ;
Plus fortuné que moi, plus jeune & plus sévere,
Ses mains soûtiendront mieux l'Empire & ma colere.
Va servir dans sa Cour ; va porter sur ton front

Au lieu de la Couronne un éternel affront ;
Et de ce Rang auguste où le Ciel te fit naître,
Cours tomber à jamais aux pieds d'un nouveau Maître.
Puisse cet Empereur, commençant à regner,
Dans ton perfide sang à loisir se baigner !
Puisse-t-il dignement dégager ma promesse !
Accablé de ma honte, & pleurant ma foiblesse,
Je vai loin de ces Murs consacrez aux Césars,
Des Peuples curieux éviter les regards ;
Et du moins pour un Dieu dont la Gloire me gêne,
Nourrir, dans la retraite, une immortelle haine.

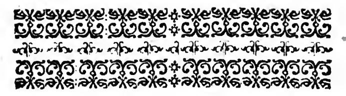
VALERIE.

Que j'ai peu de regret à ce Rang que je perds !
Fasse un jour l'Eternel que vos yeux soient ouverts!
Puisse-t-il accorder cette grace à mes larmes !
Mais, allons des Chrêtiens suspendre les allarmes,
Et joignant mes devoirs avec leurs soins pieux,
Honorer d'un Epoux les restes précieux.

FIN.

TIRIDATE,

TRAGEDIE.



ACTEURS.

ARSACE, Fondateur de l'Empire des Parthes.

TIRIDATE, Fils d'Arſace.

ARTABAN, ſecond Fils d'Arſace.

ERINICE, Fille d'Arſace.

TALESTRIS, Reine de Cilicie.

ABRADATE, Prince du Sang d'Arſace.

MITRANE, Seigneur Parthe, Ami de Tiridate.

BARSINE, Confidente de Taleſtris.

ORASIE, Confidente d'Erinice.

TIMAGENE, Officier des Gardes d'Arſace.

GARDES, & Suite.

La Scene eſt à Dara, Capitale de l'Empire des Parthes, dans le Palais d'Arſace.



TIRIDATE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ABRADATE, ARTABAN.

ARTABAN.

L'Aurois-je pû prévoir ? Le Ciel ne me renvoye
En des lieux où j'ai crû partager vôtre joye,
Que pour vous y trouver plongé dans les chagrins,
Et vous entretenir des malheurs que je crains.
Mais mon cher Abradate, avant que je m'en plaigne,
Et qu'à nous separer peut-être on nous contraigne,
Parlez ; qui vous offense ? Et qui dois-je haïr ?
Par quelles mains le sort a-t-il pû vous trahir ?
Contre qui faudra-t-il que ma vengeance éclate ?

ABRADATE.

Ah ! Seigneur, oserai-je accuser Tiridate ?
Pourrai-je sans trembler, exposant mon malheur,
Conter son injustice, & montrer ma douleur ?
Peut-être tous mes maux causéz par sa colere,
Vous toucheront-ils moins que l'interêt d'un Frere.

ARTABAN.

Vous ne le craindrez plus, quand vous aurez appris
Qu'à mon retour ici sa froideur m'a surpris.
Dans ses discours glacez j'ai méconnu mon Frere;
Je n'ai plus retrouvé ce cœur libre & sincere,
Qui jadis peu jaloux des honneurs de son Rang,
Faisoit ceder leurs droits aux tendresses du Sang.
Artaban, comme vous, a sujet de s'en plaindre,
Et peut-être sa haine, ou ses soupçons à craindre.

ABRADATE.

Non, Seigneur, ses chagrins ne tombent point sur vous,
Et c'est contre moi seul que s'arme son courroux.
Mais de quels traits ! Grands Dieux ! qu'il est impitoyable !
Cependant, croiriez-vous qu'au moment qu'il m'accable,
Je ne puis à son sort refuser quelques pleurs ?
Je le vois pénétré de secretes douleurs.
Au milieu de la Cour cherchant la solitude,
Nourrissant son esprit de son inquietude,
Insensible aux Objets qui flatoient ses desirs,
Il respire à regret, il languit sans plaisirs ;
Et son cœur dévoré du mal qui l'empoisonne,
Confond dans ses dégoûts tout ce qui l'environne.
En vain l'Art des humains cherche à guerir ce mal,
Dont on ne connoît point le principe fatal.
En vain sur mille Autels le Feu sacré s'allume ;
Il n'en souffre pas moins ; sa force se consume ;

Il

Il meurt : & toutefois dans son barbare sort,
Il semble s'applaudit de me donner la mort.

ARTABAN.

Lui, qui montrant pour vous l'Amitié la plus tendre,
Jadis avec ardeur eût voulu vous défendre ?

ABRADATE.

Il venoit triomphant du jeune Seleucus.
Tous ses Soldats brilloient des trésors des Vaincus ;
Et des Murs de Dara, jusqu'aux bords de l'Euphrate,
On entendoit voler le nom de Tiridate.
Nous arrivons, flatant nos innocens desirs
De faire à nos travaux succeder nos plaisirs.
Vôtre charmante Sœur, l'adorable Erinice,
Avoit de mon Amour reçu le sacrifice.
Flatté par nos succès, je viens offrir ma Foi ;
Je parle enfin, j'obtiens le suffrage du Roi ;
La Princesse obéït, & consent que j'espere :
Quand le sort contre moi soûleve vôtre Frere,
Qui, de tous mes plaisirs barbare ravisseur,
Refuse de souscrire à l'Hymen de sa Sœur.
J'en ignore la cause, injuste, ou légitime :
Dans le fond de mon cœur je vai chercher mon crime,
Et n'y découvre rien, jusques à cet instant ;
Qu'un respect pour ce Prince, & sincere, & constant.
Toûjours aux plus grands biens préferant sa tendresse,
J'ai borné mon devoir à le suivre sans cesse.
Dans les Jeux de la Cour, dans l'horreur des Combats,
J'ai depuis mon Enfance accompagné ses pas ;
Et quand dans les perils il s'est couvert de gloire,
Mes yeux ont de si près éclairé sa Victoire,
Qu'aux plus fiers Ennemis allant porter l'effroi,

Sa Valeur n'eut souvent d'autre témoin que moi.

ARTABAN.

Ne cherchons point ailleurs le sujet de sa haine.
Vos faits ont éclaté, vôtre vertu le gêne;
Les Parthes entre vous ont partagé leur voix,
Et confondu vos Noms, en contant ses Exploits.

ABRADATE.

Non, Seigneur; je le dois avoüer à sa Gloire,
Il répandoit sur moi l'éclat de sa Victoire,
Il rabaissoit le prix de ses travaux guerriers,
Pour couronner mon front de ses propres lauriers;
Et sa voix, des Soldats entraînant le suffrage,
Me faisoit recueillir les fruits de son Courage.
Mais il n'est plus lui-même.

ARTABAN.

En vain il vous poursuit;
Je puis vous secourir quand ce Prince vous nuit.

ABRADATE.

Pourrez-vous le resoudre à voir mon Hymenée,
Quand sa langueur, du sien recule la journée?
Talestris, sans se plaindre, en attend le moment;
Sans cesse elle offre au Ciel des vœux pour son Amant,
Sans que les tendres soins où sa flâme l'engage,
Suffisent à calmer des maux qu'elle partage.

ARTABAN.

C'est au Roi de donner le prix à vôtre Amour;
Mes soins l'y porteront avant la fin du jour.
Dès long tems il vous traite en Epoux de sa Fille,
Et lui seul a le droit de régler sa Famille.
Je vais agir pour vous. Arsace en ma faveur
Rendra, n'en doute point, le calme à vôtre cœur.
Adieu, je sors, je vois Talestris qui s'avance.

SCENE II.

ABRADATE, TALESTRIS, BARSINE.

ABRADATE.

QUels seront les effets de ma reconnoissance,
Madame ? Chaque jour j'apprens de tous côtez
Jusqu'où s'étend pour moi l'excès de vos bontez.
Vous n'avez point sucé cette haine implacable,
Ces cruels sentimens dont vôtre Amant m'accable.
Soûmise aveuglément à tous ses autres vœux,
Vous osez contre lui défendre un malheureux ;
Et s'il vouloit par vous regler ma Destinée,
Elle ne seroit pas long-tems infortunée.

TALESTRIS.

Oüi, Prince ; je voudrois finir vos déplaisirs ;
Et peut-être le Ciel sensible à mes soûpirs,
Des portes du Tombeau retirant Tiridate,
Le rendra moins contraire à l'espoir qui vous flate.
Il va bien-tôt rentrer, & passer par ces lieux.
Ne vous exposez pas à paroître à ses yeux.
Il est chagrin, mourant, & Frere d'Erinice ;
Il doit regner : Il faut respecter son capice.
Prince, de mes conseils vous devez profiter.

ABRADATE.

Me preserve le Ciel d'y jamais resister !
Je vous laisse.



SCENE III.

TALESTRIS, BARSINE.

TALESTRIS.

Tu vois quelle est sa Destinée.
Je ne suis pas ici la seule infortunée ;
L'Amour y fait encor d'illustres malheureux,
Barsine : Mais, hélas ! que mes maux sont affreux !
Qu'ils passent de bien loin ceux que sent Abradate !

BARSINE.

Qu'attendez-vous encor dans cette Terre ingratte?
Madame, revoyez les Bords Ciliciens.

TALESTRIS.

Le Ciel m'attache ici par de trop fort Liens.
Ne te souvient-il plus, que sur mon Hymenée
L'Orient tout entier fonde sa destinée ?
Que ce Nœud seul acheve, & confirme une Paix
Que ses Rois ont juré de ne rompre jamais ?
Mon Frere, dont la foi garantit leur promesse,
Par ses Ambassadeurs le demande sans cesse.
Cependant vainement ils en pressent le jour ;
Le sort cruel confond leurs soins, & mon Amour.
Ce Prince, dont le nom répandu dans l'Asie,
Des Rois les plus puissans arma la jalousie ;
Ce Prince, dont le bras, par des faits infinis,
Renversa les projets de ses Rivaux unis ;
Ce Prince, dont je dois suivre la destinée,
Voit peut-être aujourd'hui sa derniere journée.

BARSINE.

Quel est ce mal pressant qui le mene au tombeau ?
Quel malheur inconnu trouble un destin si beau ?
Vainqueur, comblé d'honneurs, sûr de vôtre tendresse,

Son cœur peut-il encor sentir quelque tristesse ?
N'en démêlez-vous point les secretes raisons ?

TALESTRIS.

Non ; & je n'ai conçu que d'injustes soupçons.
Enfin depuis six mois que les Dieux en colere
Menacent du trépas une tête si chere,
C'est en vain chaque jour que je veux démêler
Le trait que leur pouvoir lance pour l'accabler ;
Il échape à mes yeux, quelque soin que je prenne.
La cause est inconnuë, & la douleur certaine.
De tous nos entretiens l'ordinaire succès
Se borne à la porter dans le dernier excès ;
Et l'Amour dont le trouble augmente nos allarmes,
Finit tous nos discours par un torrent de larmes.

BARSINE.

Vos maux se font sentir à mon cœur affligé ;
Je pleure les malheurs où ce Prince est plongé.

TALESTRIS.

Je le vois. Ses douleurs semblent croître à ma vûë.

SCENE IV.

TIRIDATE, TALESTRIS, BARSINE, MITRANE.

TIRIDATE.

TAlestris en ces lieux ! O rencontre imprévûë !

TALESTRIS.

D'où venez-vous, Seigneur ? Quels importans sujets
Vous ont fait aujourd'hui sortir de ce Palais ?
Cherchez-vous, peu soigneux de vôtre illustre vie,
A redoubler les maux dont elle est poursuivie ?

TIRIDATE.

Madame, un juste soin trop long-tems differé
M'a conduit vers le Dieu dans ces lieux adoré.

Mais, hélas ! Jupiter refuse mes offrandes ;
Il rend mon sort plus triste, & mes douleurs plus
grandes.
De sa justice seule il écoute la Loi,
Et sa bonté sans borne, en a trouvé pour moi.

TALESTRIS.

Ah ! j'espere....

TIRIDATE.

Laissez préparer pour ma tête
Des vengeances des Dieux la prochaine tempête ;
Je sens depuis long-tems leur bras appesanti,
Et toutefois mon cœur ne s'est point démenti.
Et avançant ma mort, peut-être ils me font
grace.
Mais, vous dérobez-vous au coup qui me menace.
Allez, abandonnez un Prince infortuné ;
A souffrir, à mourir, je suis seul condamné.
Car, ne nous flatons point, le Ciel veut que je
meure,
Ma vie incessamment touche à sa derniere heure ;
Je le sçais, je le sens : Mais j'atteste les Dieux,
Que vous seule coûtez des larmes à mes yeux.
Insensible à mon sort, je déplore le vôtre,
Ils ne sont point marquez pour s'unir l'un à l'au-
tre,
Le mien vole à sa fin, le vôtre peut encor
Des plus vastes projets remplir l'heureux essor :
Revoyez vos Etats ; & vos soins pour la gloire,
Vous poutront de ma perte arracher la mémoire.

TALESTRIS.

Dieux ! de quels sentimens m'osez-vous soupçon-
ner ?
Quel indigne conseil venez-vous me donner ?

TIRIDATE.

Hélas !

TALESTRIS.

Vous soûpirez, & vos sens s'affoiblissent ;
Vos yeux sont offusquez des pleurs qui les rem-
plissent ;

Ce discours trouble encor vôtre cœur languissant,
Il aigrit vos douleurs, en vous attendrissant ;
Il faut le terminer. Seigneur, je me retire.
Fidelle aux mouvemens que mon devoir m'inspire,
Je leur obéïrai : Vous cependant vivez,
Prenez pour vous les soins que vous me prescrivez.
Que le Ciel s'adoucisse, & calme vos allarmes !
Qu'il reçoive mon sang, si c'est peu de mes larmes !
Heureuse, si je puis, victime de ses coups,
Sentir seule les maux qui s'assemblent sur vous,
Les souffrir sans me plaindre, expirer sans foiblesse,
Et voir vôtre bonheur égal à ma tendresse.

SCENE V.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

ENfin nous sommes seuls, & je puis, grace aux Dieux....
Mais quel dessein conduit mon Pere dans ces lieux ?

SCENE VI.

ARSACE, TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

DEmeurez, mes Enfans : Et vous, qu'on se retire.
(Ils s'asseyent.)
Prince, je vois en vous l'Héritier de l'Empire,

J'y trouve un Fils prudent, intrepide, fameux,
Et tel qu'aux Immortels l'ont demandé mes vœux.
Quand je vois vos vertus, jugez quelle est ma joye ;
Mais aussi, dans quels pleurs vôtre Pere se noye,
Lors qu'un mal, dont nos soins n'arrêtent point le cours,
Et prêt de vous ravir au plus beaux de vos jours !
Quelle est cette douleur à nos yeux inconnuë ?
D'ambitieux desirs vôtre ame prévenuë,
Voit-elle avec chagrin vôtre Pere en un Rang
Où vous feront monter mon choix, & vôtre Sang ?
Parlez ; si vous brûlez de porter ma Couronne,
Si c'est peu des Etats que Talestris vous donne,
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Je descendrai du Trône où je blesse vos yeux.

TIRIDATE.

Seigneur, que dites-vous ?

ARSACE.

Ce n'est point ma foiblesse
Qui dicte ce dessein, mon Fils ; c'est ma tendresse.
Si j'ai vêcu toûjours glorieux & puissant,
L'Etat retrouve en vous un courage naissant.
Eh ! que perdrai je enfin, en vous cedant l'Empire ?
Quelques jours de grandeur que la mort va détruire,
Qui tous ne valent pas, l'un à l'autre ajoûtez,
Mon Fils, un seul des jours que vous nous promettez.

TIRIDATE.

Quels attentats, Seigneur, quels crimes dans ma vie
Ont marqué pour le Trône une coupable envie ?
Quel remede à mes maux vôtre amour vient offrir !

Que vous les redoublez en voulant les guerir !
Moi, je pourrois regner en dépoüillant mon Pere ?
Tombe plûtôt sur moi toute vôtre colere !
Que le Ciel m'abandonne à de nouveaux tourmens !
Ils m'accableront moins que de tels sentimens.
Vivez, regnez, portez vos jours & vôtre Empire
Aussi loin que mon cœur l'espere & le desire ;
Et croyez, si le Ciel répond à mes souhaits,
Que leur cours fortuné ne finira jamais.

ARSACE.

Je ne suis point surpris de ces vœux que vous faites ;
Je n'attendois pas moins d'un Fils tel que vous êtes,
Et c'est ce qui m'excite à ne rien negliger,
Pour terminer vos maux, ou pour les soulager.
Un autre soin, mes Fils, en ces lieux nous assemble.
Vous n'êtes point unis, je le sçais, & j'en tremble ;
Vos chagrins mutuels ne sont plus inconnus.
Hélas ! de quels soupçons êtes-vous prévenus ?
Suivez-vous les transports d'une jalouse rage ?
Et voulez-vous enfin détruire mon ouvrage ?
Je regne : mais songez, Princes, par quels chemins
Le Sceptre de l'Asie a passé dans mes mains.
Né libre sur les bords que le Tenaïs lave,
L'insolence des Grecs me traitoit en Esclave.
A peine ma raison m'apprit mon triste état,
Que je formai contr'eux un illustre attentat.
Mais Alexandre encore au comble de sa Gloire,
Tranquile reposoit au sein de la Victoire ;
Et son divin Genie, Arbitre des Mortels,
Sur les Trônes détruits s'élevoit des Autels.
Il mourut, ce Héros ; la trahison, l'envie,
Au milieu de sa Cour terminerent sa vie :

Ce que dans les Combats Mars craignoit de tenter,
Une main parricide osa l'executer.
D'abord qu'il ne fut plus, on vit ses Capitaines
Découvrir leurs projets, leur orgueil & leurs haines;
Et chacun demandant le prix de ses travaux,
S'attribuer l'Empire, & braver ses Rivaux.
C'est alors qu'avec soin ramassant dans nos Terres
Les Soldats échapez de tant de longues Guerres,
Je vengeai les Persans des outrages reçus
Aux Combats du Granique, & d'Arbelle, & d'Issus.
L'Orient avec joye en perdit la mémoire,
Et reprit sa fierté des fruits de ma Victoire.
Les Parthes, par moi seul, libres & triomphans,
Promirent d'assûrer mon Rang à mes Enfans:
Mon pouvoir par leurs Loix devint héréditaire:
Ainsi mon Sang sorti d'un Source vulgaire,
Conduit par ma vertu, guidé par mes exploits,
Mérita le destin du Sang des plus grands Rois.
Vous joüirez, mes Fils, de cet Honneur suprême;
Vos fronts seront un jour ornez du Diadême:
Mais pour le maintenir dans toute sa splendeur,
Qu'une étroite Amitié fonde vôtre Grandeur.
Les Grecs seroient encore absolus dans l'Asie,
S'ils avoient de leurs cœurs banni la jalousie.
Donnez à l'Univers un exemple éternel
Des merveilleux effets de l'Amour fraternel:
Exemple entre les Grands d'autant plus admirable,
Qu'à peine la mémoire en conserve un semblable.
L'âge & mes longs travaux affoiblissent mes sens,
Déja ma vigueur cede à l'injure des ans,
Ma course va finir, & de toute ma Gloire
La Mort ne laissera qu'une éclatante Histoire:
Mais lorsque de mes jours s'éteindra le flambeau,
Faites que sans regret je descende au tombeau,
Sûr de vôtre Union, & beaucoup moins illustre

D'avoir à l'Orient rendu son premier lustre,
Et détruit ses Tyrans par mes efforts heureux,
Que d'avoir mis au jour deux Fils si généreux.

ARTABAN.

Seigneur, bien que suivant l'ordre de la Naissance,
Tiridate avant moi dût rompre le silence;
Je croi, sans l'offenser, pouvoir en liberté
L'assûrer le premier de ma sincerité.
S'il a pris de ma foi quelque secret ombrage,
Ce doute injurieux le seduit & m'outrage.
Je sçai qu'il a pour lui l'avantage du Sang,
Et qu'une juste Loi l'appelle à vôtre Rang.
Pour l'y faire monter, je combattrai moi-même:
Trop heureux, si ma main soûtient son Diadême:
Satisfait des Etats qu'il m'aura destinez,
Dans leur possession mes vœux seront bornez:
Ou, si l'Ambition me fait prendre les Armes,
J'irai loin de son Trône en porter les allarmes.
Seigneur, de mes desirs l'impétueuse ardeur
A pour objet la Gloire, & non pas la Grandeur;
Et je ne cherche enfin, quoique je puisse faire,
Que d'être dignement vôtre Fils & son Frere.

TIRIDATE.

Sur de tels sentimens vous êtes-vous flatté,
Prince, que je vous céde en générosité?
Connoissez Tiridate, & rendez-lui justice.
La fortune des Rois n'a rien qui m'éblouïsse;
J'en regarde l'éclat sans en être aveuglé.
Si je vous ai paru soupçonneux & troublé,
Gardez-vous d'imputer au poison de l'envie,
Les funestes chagrins qui devorent ma vie.
Je vous l'ai déja dit; de plus justes douleurs
Exercent mon courage & font couler mes pleurs.
De vôtre Ambition, j'aime la violence:
Prince, n'en bornez point la superbe esperance.
Sur de nombreux Etats on peut vous couronner.
Qui sçait les conquerir doit sçavoir les donner.

Oüi, Seigneur ; si la Parque à mes jours moins
cruelle,
Eloigne de mon cœur son atteinte mortelle,
Je ne monterai point au Trône qui m'attend,
Qu'Artaban avec moi m'en puisse faire autant.
Vos Enfans animez du feu qui vous inspire,
Iront, à vôtre exemple, élever un Empire
Dans les Climats brûlans, ou sous les Cieux
glacez;
Enfin vous regnerez, mon Frere; en est-ce assez?
Je réponds du succès que nous devons attendre,
Puis qu'il reste des Rois successeurs d'Alexandre.

ARSACE.

Dieux! que je sens de joye en ces heureux momens!
J'admire avec transport leurs nobles sentimens.
Je ne crains plus la mort que le Destin m'aprête,
Puisque leur Amitié soûtiendra ma Conquête,
Et que par ma Valeur cet Empire élevé,
Doit être par la leur encor mieux conservé.
Il ne me reste plus, après cette asfûrance,
Qu'à remplir d'un Amant les vœux & l'esperance.
Abradate soûpire, accablé de douleur;
Il est de vôtre Sang; vous sçavez sa Valeur:
Fondé sur ma parole, il adore Erinice.
(*à Tiridate.*) Prince, n'écoutez plus un injuste
caprice;
Souffrez que vôtre Sœur l'accepte pour Epoux;
Que leur Hymen....

TIRIDATE.

Ah, Dieux! que me proposez-vous?
Abradate, enflâmé d'un orgueil téméraire!
Abradate, l'objet de toute ma colere!
Que j'expire plûtôt, que....

ARSACE.

Mon Fils....

TIRIDATE.

Non, Seigneur;

Un

Un Sujet ne doit point prétendre à tant d'honneur.
Il faut l'humilier quand on voit qui s'oublie.
Vous-même par les Nœuds dont la force nous lie....
Considerez, Seigneur, dans quel auguste Rang
Vos vertus, vos exploits ont porté vôtre Sang:
Songez qu'en ce Degré de Gloire & de Puissance,
Vous voyez tous les Rois briguer vôtre Alliance:
Pouvez-vous vous resoudre à les offenser tous,
En donnant à ma Sœur un Sujet pour Epoux?
Non, qu'il n'ait des vertus que j'admire moi-même;
Mais à tant de vertus il manque un Diadême.
Il est d'autres Honneurs pour le recompenser,
Accablez-l'en; je crois devoir vous en presser;
Je serai le premier à lui rendre justice:
Mais pour un Rang plus haut reservez Erinice.
Enfin si mes respects, si mes mortels ennuis
Vous ont rendu sensible à l'état où je suis,
N'augmentez pas, Seigneur, l'excès de ma misere,
En forçant vôtre Fils à se plaindre d'un Pere.
(Il sort.)

ARTABAN.

Seigneur, de quels chagrins son cœur est agité?

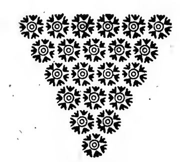
ARSACE.

Je ne sçai que resoudre en cette extrémité.
Il m'offense, il m'aigrit par cet orgueil farouche:
Cependant je le plains, sa disgrace me touche.
Dans l'abîme de maux où le Ciel l'a jetté,
Puis-je user contre lui de mon Autorité?
J'accorde quelques jours encore à son caprice:
Mais, Prince, après ce tems je lui rendrai justice.
Allez voir Abradate, & flater son tourment;
Jurez-lui de ma part, que ce retardement
Ne lui ravira pas le prix de sa tendresse:
J'en atteste les Dieux, mon Fils, & je vous laisse.

ARTABAN *seul.*

Ah ! pour le consoler, quels seront mes discours ?
Mais ne nous lassons point de servir ses Amours.
Faisons ceder mon Frere ; & malgré son caprice,
Assûrons par l'Hymen le destin d'Erinice.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

ARSACE, TIMAGENE.

ARSACE.

Tiridate vient-il?

TIMAGENE.

Oüi, Seigneur; le voici.

SCENE II.

ARSACE, TIRIDATE, MITRANE, TIMAGENE.

ARSACE.

Pour des soins importans je vous appelle ici,
Prince. Puisque vos yeux regardent sans envie,
Dans le Rang où je suis, les restes de ma vie;
Je dois jusqu'à la fin, en digne Potentat,
Dispenser la Justice, & régler mon Etat.
Jamais, depuis le jour que le sort favorable
A fondé par mes mains cet Etat redoutable,
De si grands interêts ne se sont présentez.

TIRIDATE.

Qu'avez-vous donc appris ? Quels perils....

ARSACE.

Ecoutez.

Je ne veux point parler de l'Hymen d'Erinice :
Je croi que la raison domptant vôtre caprice,
Vous viendrez dès ce jour en presser le moment,
Et rougir à mes pieds de vôtre emportement.
Songez-y ; dès long-tems Talestris amenée,
Voit de vôtre Union reculer la journée.
Des maux que vous souffrez le dangereux poison,
Auprès d'elle vous prête une juste raison ;
Mais on voit d'un autre œil dans les Cours Etrangeres,
Ce long retardement, & nos craintes sinceres.
Son Frere, tous ces Rois sur qui vous l'emportez,
Se plaignent qu'on renonce à la Foi des Traitéz.
Pendant nôtre entretien, assemblez, pour m'attendre ?
Tous leurs Ambassadeurs viennent de me l'apprendre :
Dans leurs yeux, pat l'orgueil qui les animoit tous,
J'ai connu quel orage on forme contre nous.
Ces Rois, n'en doutez point, vont réprendre les Armes.

TIRIDATE.

Leur vain courroux peut-il vous causer des allarmes ?
Qu'obtiendront-ils, Seigneur, en violant la Paix ?
La Honte d'être encor supplians, ou défaits...

ARSACE.

Prince, on est pas toûjours survi de la Victoire.
Un Roi ne doit jamais, s'enyvrant de sa gloire,
Negliger l'équité, parce qu'il est heureux :
La Fortune souvent à aes retours fâcheux ;
Et tel a vû long-tems sa Grandeur infinie,
Que le Sort à la fin couvre d'ignominie.

Ce n'eſt pas que, frappé d'une indigne terreur,
Je craigne de ces Rois l'envie & la fureur:
Mais s'il faut avec eux recommencer la Guerre,
Juſtifions nos Droits au reſte de la Terre.
Otons un vain pretexte à leur inimitié;
Et des Parthes laſſez prenons quelque pitié.
Je ſçai qu'en triomphant les Etats s'affoibliſſent;
Le Monarque eſt vainqueur, & les Peuples gémiſſent:
Dans le rapide cours de ſes vaſtes projets,
La Gloire dont il brille accable ſes Sujets.
Ainſi, pour détourner une Guerre odieuſe,
Peut-être également funeſte, & glorieuſe,
Aux pieds de nos Autels, je prétens dès demain,
Prince, que Taleſtris reçoive vôtre main.

TIRIDATE.

Quoi, dès demain, Seigneur?

ARSACE.

Oüi, mon Fils; cette Fête
Par mes Ordres déja ſe publie, & s'apprête.
Le délai le plus court en ſeroit dangereux.
Enfin je l'ai promis, il le faut, je le veux.
Adieu, preparez-vous.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

Ciel, quelle eſt ma ſurpriſe!

MITRANE.

Achevez un Hymen que l'Amour favoriſe,
Seigneur, de Taleſtris vous connoiſſez le cœur:
A peine vôtre Flâme égale ſon Ardeur.
Quel plaiſirs vous promets une Reine ſi belle!

TIRIDATE.

Hélas ! que n'est son cœur moins tendre & moins
fidelle !
Que ne vois-je finir ses amoureux transports !
Qu'elle m'épargneroit de trouble, & de remords !

MITRANE.

Est-ce vous qui parlez ? Que venez-vous de dire ?

TIRIDATE.

Oüi, Mitrane, il est vrai, j'en rougis, j'en soupire ;
Tu me vois malheureux, languissant, abbattu ;
Je meurs, mon infortune a lassé ma vertu :
Mais de tous les malheurs dont le Destin m'accable,
L'Hymen de Talestris est le plus redoutable.

MITRANE.

Plus vous vous expliquez, & plus je suis surpris.
Quel crime ou quel caprice a proscrit Talestris ?
Vôtre ame d'autres feux seroit-elle embrasée ?
Negligez-vous, Seigneur, une Conquête aisée ?
Seroit-elle coupable, êtes-vous inconstant ?

TIRIDATE.

Je vois toûjours en elle un merite éclatant.
Son austere vertu, loin d'être condamnée,
Ne peut être un instant justement soupçonnée :
Mais sans vouloir porter tes regards curieux
Jusques dans un secret que je cache à tes yeux,
Songe à me délivrer d'un Amour qui me gêne ;
Tourne ailleurs les desirs & le cœur de la Reine.
Elle connoît ton zèle, & se confie à toi,
Tu peux seul la resoudre à s'éloigner de moi.
Sauve-moi de l'horreur de lui montrer moi-même
Qu'après tant de sermens c'est en vain qu'elle
m'aime.
Dis-lui que, quand la mort va terminer mes
jours,
Je ne dois plus nourrir d'inutiles Amours.
Fai que de ses douleurs j'ignore les atteintes,

Et que je meure au moins sans entendre ses plaintes.

MITRANE.

Moi, Seigneur ? Pensez-vous de quoi vous me chargez ?
Dispose-t-on des cœurs par l'Amour engagez ?
Que peuvent les raisons, où regne sa puissance ?
J'agirai : Mais, Seigneur, je répons par avance,
Que je n'obtiendrai rien. Dieux ! ne voyez-vous pas
Quels desordres nouveaux vont troubler vos Etats ?
Quels feux vont s'allumer, quel courroux, quelle haine,
Si vous osez montrer moins d'ardeur pour la Reine ?
Si vous l'abandonnez.....

TIRIDATE.

Tes soins sont superflus.
Que servent des raisons qui ne me touchent plus ?
Qu'un autre s'interesse au repos de l'Empire :
Songe qu'en ce moment à peine je respire ;
Qu'accablé de mes maux je ne puis....

MITRANE.

Achevez.
Declarez un secret que vous me reservez.

TIRIDATE.

Ah ! que plûtôt des Dieux le pouvoir redoutable,
Pour dérober à tous ce secret effroyable,
Obscurcisse à jamais ce Soleil qui nous luit,
Et couvre l'Univers d'une éternelle nuit !
Je ne sçai quel forfait irrite leur Justice ;
Je crains, en te parlant, de t'en rendre complice :
Mais de tout leur pouvoir leur courroux soûtenu,
Punit sans doute en moi quelque crime inconnu,
En laissant concevoir à mon ame parjure
Mille injustes projets dont frémit la Nature ;
Mille indignes transports, mille horribles desirs ;

Qui font en même-tems, mes maux, & mes plaisirs,
Que ma vertu combat, & jamais ne surmonte;
Et dont ma mort ne peut assez cacher la honte.

MITRANE.

Quels terribles discoûrs! Mais vous versez des pleurs;
Je vous voi succomber à vos vives douleurs.
Parlez, Seigneur; le Ciel approuve ma priere,
Achevez de m'ouvrir vôtre ame toute entiere.
Ne me répondrez-vous que par de longs soûpirs?
Qui peut vous empêcher de remplir mes desirs?
Ne m'honorez-vous plus de vôtre confiance?
Vous semblez aujourd'hui soupçonner ma prudence?
Elle vous peut servir, vous l'ignorez pas.

TIRIDATE.

Laisse au moins de mon cœur cesser les durs combats.
Toute ma force cede à leur effort barbare.
Apprens tout, puis qu'il faut que je te le declare:
Je vai, par cet aveu, perdre ton Amitié;
Tu me refuseras jusques à ta pitié:
Indigné, tu fuiras ma vûë abominable,
Tu frémiras d'avoir un Ami si coupable;
Et toutefois, Grands Dieux! devrois-je être accusé
D'un joug que ma raison a toûjours refusé?
Car enfin de mon crime elle n'est point complice;
C'est malgré son pouvoir que j'adore Erinice.

MITRANE.

Vôtre Sœur?

TIRIDATE.

Je prévoi par quels sages discours
Tu voudras de mes feux interrompre le cours.
Epargne-toi ce soin; c'est un mal sans remede.
Si j'avois pû dompter l'Amour qui me possede,
Avec le tems mon cœur en auroit triomphé,

Et ſans te rien devoir, je l'aurois étouffé.
Reſpecte mon malheur, plains-moi, je le merite.
Devoré d'une ardeur que chaque inſtant irrite,
Je m'affoiblis, je ſouffre un tourment infini.
Juſte Ciel! tu le ſçais, je ſuis aſſez puni.
Ta vengeance épuiſée a comblé ma miſere,
Et je puis deſormais défier ta colere.

MITRANE.

Non, je ne prétens point accroître vos douleurs;
Au lieu de mes conſeils, je vous donne mes pleurs.
Quel eſt vôtre deſſein? Que pouvez-vous attendre?

TIRIDATE.

Le ſeul trépas. Hors lui, je n'ai rien à prétendre.
Aux Dieux avec ardeur j'oſe le demander.
Ils me haïſſent trop. Loin de me l'accorder,
Ils ſemblent ajoûter des forces à ma vie,
Puis qu'encor mes tourmens ne me l'ont point ravie.
Du fer, ou du poiſon l'infaillible ſecours,
Au gré de mes deſirs, pourroit trancher mes jours;
Il eſt vrai: mais il faut t'avoüer ma foibleſſe:
D'invincibles liens me retiennent ſans ceſſe.
Non, que quand je m'aprête à me percer le ſein,
La Nature s'étonne, ou change mon deſſein,
En me peignant la vie avec trop d'avantage:
Mais mon Amour lui ſeul ſurmonte mon courage.
Je cheris mon tourment, tout violent qu'il eſt;
Ma paſſion m'occupe, & ma douleur me plaît.
Je viens de te montrer juſqu'au fond de mon ame;
Juge de mes malheurs par l'excès de ma flâme.
Renferme dans ton ſein l'aveu que je t'en fais,
Que tout autre que toi les ignore à jamais;
Et que j'expire avant que la Princeſſe apprenne
La ſource de mes maux, & l'objet de ma peine.
A lui cacher mes feux j'applique tous mes ſoins.
Quelle horreur, ſi ſes yeux en étoient les témoins!

Je l'aime ſans eſpoir ; mais ma fureur jalouſe
Ne ſçauroit conſentir qu'Abradate l'épouſe.
Je ne le verrai point recompenſer ſes feux ;
Et tant que je reſpire, il ne peut être heureux.
De tout ce que je dis, de tout ce que je penſe,
Je ſens avec effroi que ma vertu s'offenſe :
Mais telle eſt de mon Sort l'inſurmontable loi,
Que tous mes ſentimens ſe forment malgré moi.
Mon cœur n'en conçoit plus, que ma raiſon avoüe ;
Et de tous ces conſeils, ma paſſions ſe joüe.

MITRANE.

Artaban vient.

SCENE IV.

TIRIDATE, ARTABAN, MITRANE.

ARTABAN.

Seigneur, je vois vos yeux troublé.

TIRIDATE.

Hélas, Prince ! mes maux ſont encor redoublez.
Adieu, je vai chercher un repos neceſſaire,
Si les Dieux ennemis n'ordonnent le contraire.



SCENE V.

ARTABAN, ABRADATE.

ARTABAN.

Que son malheur me touche ! hélas !

ABRADATE.

Eh bien, Seigneur,
Puis-je encor faire entrer quelque espoir dans mon cœur ?
Mais je lis dans vos yeux le sort que je dois craindre.

ARTABAN.

Oüi, Prince, il est trop vrai, je ne puis que vous plaindre :
Non que vôtre bonheur ne vous soit assuré ;
Le Roi vous en répond ; mais il l'a differé.
Il n'a pû refuser cette grace à mon Frere.
Moi-même, malgré moi, touché de sa priere,
Oubliant les égards dûs à nôtre Amitié,
J'ai senti que ses maux m'arrachoient ma pitié.

ABRADATE.

Ah ! vous m'abandonne ! Qu'ai-je encore à prétendre ?

ARTABAN.

Non, je tenterai tout pour un Amour si tendre.
Mais gagnons Tiridate, au lieu de l'irriter.
J'admire les vertus qu'il a fait éclater.
Je n'ai pû contre lui garder le moindre ombrage ;
Et ne suis plus jaloux que de son grand courage.
Ma Sœur vient ; je pourrois troubler vôtre entretien,
Je vous laisse....

SCENE VI.

ERINICE, ABRADATE, ORASIE.

ABRADATE *à Artaban qui s'en va.*

SEigneur, je n'espere plus rien.
Madame, c'en est fait, tout me devient contraire;
Tiridate, Artaban, les Dieux & vôtre Pere :
Trahi de tous côtez, il ne me reste plus
Qu'à terminer des jours déformais superflus.
On me hait, on m'accable, & je me hais moi-même.

ERINICE.

Comptez-vous donc pour rien, Prince, que je vous aime ?
Et vôtre vie est-elle un fardeau si pesant,
Que vous ne la voyiez que d'un œil méprisant !
Quel heureux desespoir à la mort vous entraîne ?
Vôtre malheur est grand, j'en juge par ma peine.
Mais quoi ? Les sentimens que j'ai conçus pour vous,
Sont-ils pas à vos maux un remede assez doux ?
Vous voyez chaque jour mes plus tendres allarmes;
Je n'instruis point mes yeux à retenir leurs larmes.
Je les verse sans art dans tous nos entretiens;
Tels que sont vos chagrins, je vous montre les miens;
Je soûpire avec vous, quand vos soûpirs s'échapent;
Mon cœur se sent briser, quand vos plaintes le frappent;
Je ne vis que pour vous; je n'aime, je ne hais,

Je ne forme de vœux que selon vos souhaits ;
Je n'ai point de transport dont vous ne soyez cause :
Ciel ! quel est mon malheur, si tout ce que j'oppose
Aux traits dont le Destin cherche à vous accabler,
N'est pas assez puissant pour vous en consoler ?

ABRADATE.

Excusez les erreurs d'un Amant déplorable.
Madame, vôtre cœur n'est que trop pitoyable ;
Vous faites plus pour moi que je n'ose esperer :
Mais enfin ma raison cesse de m'éclairer,
Quand je vois renverser la prochaine esperance
D'un Hymen tant promis à ma perseverance.

ERINICE.

Et bien, Prince, faut-il, par un dernier effort,
Et vous prouver ma flâme, & changer vôtre sort ?
Tiridate lui seul cause vôtre infortune ;
Je vai lui declarer qu'elle nous est commune.
Il m'a toûjours fait voir une tendre Amitié ;
Mes soûpirs le rendront sensible à la pitié.
Jugez de mon Amour par ce qu'il me fait faire ;
Je consens d'en montrer tout l'excès à mon Frere.
On pourra m'en blâmer : mais mon cœur amoureux
N'aura jamais trop fait si vous êtes heureux.

ABRADATE.

Ah ! Madame, comment eussai-je osé prétendre...?

ERINICE.

Un veritable Amour ne peut trop entreprendre.
Allez, Prince, attendez le sort d'un entretien
D'où dépend desormais vôtre sort & le mien.
Adieu. Si par mes pleurs je fléchis Tiridate,
Ce jour éclatera le bonheur qui vous flâte ;
Ou si je n'obtiens rien, je vous donne ma foi
Que vous serez encor moins à plaindre que moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

TALESTRIS, MITRANE, BARSINE.

TALESTRIS.

Je vois Mitrane. Allons, satisfaisons mon ame,
Aquittons-nous des soins que je dois à ma flâme.
Ecoutez-moi, grands Dieux; dissipez mon effroi,
Et recevez des vœux qui ne sont pas pour moi.
Accablez Talestris, conservez Tiridate;
Faites qu'en sa faveur vôtre puissance éclate:
Mais il est tems de voir ce Prince infortuné.

MITRANE.

Aux maux les plus cruels il est abandonné:
Madame, épargnez-lui la contrainte nouvelle
De cacher à vos yeux leur atteinte mortelle.

TALESTRIS.

Quoi, donc? Prétendez-vous, loin de le soulager,
Que ma vûë & mes soins servent à l'affliger?
Avez-vous remarqué qu'il craigne ma presence?

MITRANE.

Quand il vous voit, Madame, il se fait violence:

Il retient les soûpirs, il devore les pleurs,
Que libre, & sans témoins, il donne à ses douleurs;
M'en croirez-vous? Laissez à son inquietude
La flateuse douceur d'un peu de solitude;
Laissez-le en liberté, se plaindre & soûpirer.

TALESTRIS.

Dieux! quel nouveau malheur m'osez-vous declarer?
Lorsque le Roi m'apprend que mon Hymen s'apprête,
Quand il vient à mes yeux d'en ordonner la Fête,
Quand les vœux de l'Asie, & les miens sont remplis,
Je vois tous mes projets renversez par son Fils.

MITRANE.

Madame....

TALESTRIS.

Ce n'est point une illusion vaine.
D'un noir pressentiment la puissance m'entraîne;
Il rappelle à mon cœur tout ce qui s'est passé,
Il lui fait voir le coup dont il est menacé.
Oüi, le Ciel met enfin le comble à ma disgrace.
De mes plus tendres soins Tiridate se lasse,
Il évite ma vûë, il fuit mon entretien;
Quel Demon de nos cœurs a brisé le lien?
Dans quel abîme, hélas! ma tendresse me guide,
S'il est vrai que mes pleurs coulent pour un Perfide!

MITRANE.

Le soupçonneriez-vous d'une infidelité?

TALESTRIS.

Que puis-je donc penser dans cette extrêmité?
Vous-même diriez-vous ce que vous m'osez dire,
Si vous pouviez douter qu'il voulût y souscrire?
C'est lui qui vous engage à me parler ainsi,
Et par son ordre exprès vous m'arrêtez ici.

Eh, pourquoi, s'il m'aimoit, craindroit-il ma
presence?
Dans ces vaines terreurs je voi son inconstance;
Tout me l'apprend; son trouble, & ses regards
confus,
Sa fuite, vos discours, ses plaintes, vos refus.
Mon ame, malgré moi, de soupçons occupée,
Est trop tendre en effet pour n'être pas trompée.

MITRANE.

Madame, songez-vous....

TALESTRIS.

Qu'on ne m'en parle plus;
Je n'entens qu'à regret des discours superflus.
Laisse-moi, de mes maux Interprete sinistre,
D'un infidelle Amant trop fidelle Ministre.
Va lui conter mon trouble, & ton barbare soin;
Ma douleur se trouble à t'avoir pour témoin.
Mon dépit, mes transports contre un Ingrat que
j'aime,
Ne me permettent pas.... Mais le voici lui-même.

SCENE II.

TALESTRIS, TIRIDATE,
BARSINE, MITRANE.

TALESTRIS.

SEigneur, ne feignez plus; mes yeux se sont
ouverts:
Je voi que vôtre cœur s'est lassé de mes fers,
Et que l'indifference, ou quelque ardeur nouvelle,
Ont détruit un Amour que je croyois fidelle.

TIRIDATE.

Que dites-vous, Madame? En l'état où je suis,
Faut-il que vôtre plainte irrite mes ennuis?

TALESTRIS.

Au prix de tout mon ſang, j'aimerois à vous rendre
Le calme, & le bonheur que vous deviez attendre.
Mais, Seigneur, vôtre ſort ne dépend plus de moi.
Avoüez-le. Saiſi de remords, & d'effroi,
Vôtre ſincerité ne ſe trahit qu'à peine,
Et montre malgré vous, que la feinte vous gêne.
J'ai toûjours démêlé vos ſecrets ſentimens;
Mes yeux ſur vôtre front liſſent vos mouvemens.
Je vous ai trop aimé, pour ne pas vous connoître.

TIRIDATE.

Qu'oſez-vous ſoupçonner?

TALESTRIS.

Vous attendez peut-être,
Que déſormais livrée à des tranſports jaloux,
En reproches ſanglans j'éclate contre vous;
Que pour vous ramener par de juſtes allarmes,
Je preſente à vos yeux toute l'Aſie en armes;
Tous ſes Rois déja prêts à vanger mes appas;
Tous ſes Peuples unis; vous ne le craignez pas.
Vous ne joüirez point, Ingrat de ma foibleſſe.
Tranquille en apparence, & de mes ſens maîtreſſe,
Je dévore des pleurs cruels à retenir,
Et remets à l'Amour le ſoin de vous punir;
Bien que vous m'expoſiez, ſans égard, ſans juſtice,
A toutes les horreurs d'un éternel ſuplice.
Et qu'un poiſon par vous répandu ſur mon ſort,
Me couvre d'infamie, & me livre à la mort.

TIRIDATE.

Non, vous ne mourrez pas. Ce ſera moi, Madame;
Et mes derniers ſoûpirs juſtifieront ma flâme,
Vous connoîtrez alors....

TALESTRIS.

Prince, tous ces diſcours,
Pour guérir mes ſoupçons, ſont d'un foible ſecours.

Que dis-je ? En ce moment vos yeux, vôtre contrainte,
M'en donnent de nouveaux, & confirment ma crainte ;
Mais il me reste encore assez de liberté,
Pour prendre sur mon sort conseil de ma fierté.

SCENE III.

TIRIDATE, MITRANE.

MITRANE.

QUe je crains ses soupçons, sa flâme, & sa colere ?
Ses yeux perceroient-ils le funeste mystere,
Que jusqu'à ce moment vous leur avez caché ?
Mais, Seigneur, de son sort, n'êtes-vous point touché,
Ne vous rendrez-vous point à ses soins, à ses larmes ?

TIRIDATE.

Ah ! ses pleurs pourroient-ils ce que n'ont pû ses charmes ?
Mais du moins, si l'Amour me force à l'outrager,
Le trépas qui m'attend, suffit pour le venger.
Penses-tu qu'au moment que ma raison bannie,
De mes sens revoltez permet la tyrannie ;
Que prêt à succomber la noire fureur,
Dont le nom seul inspire une invincible horreur ;
Mon cœur presque entraîné par ce penchant rapide
Craigne encore les noms d'Ingrat, & de Perfide ?
Non, non, détrompe-toi : Grace au courroux des Dieux,
Il faut pour m'étonner, des noms plus odieux.
Rien ne me touche plus que ma honte, & ma flâme ;

Toutes deux tour à tour tyrannisent mon ame.
Que j'ai tantôt souffert ! Que de trouble, & d'éfroi,
M'a causé l'entretien de mon Frere, & du Roi !
Non, jamais ma raison, de tant d'horreurs saisie;
Ne se défendit moins contre ma jalousie.

MITRANE.

Vous ne songez donc plus, qu'un opprobre éternel
Suivra dans l'avenir cet Amour criminel ?

TIRIDATE.

Irrevocable Arrêt dont la rigueur me tuë;
Pourquoi viens-tu t'offrir à mon ame abattuë ?
Du Trône qui m'attend tranquille Possesseur;
Il m'est donc défendu de couronner ma Sœur ?
Et je puis élever un Esclave à l'Empire,
Sans qu'une Loi barbare ose me contredire.

MITRANE.

Qu'entens-je ? Vos transports à l'excès parvenus,
D'aucun frein désormais ne sont-ils retenus ?
Ne travaillez-vous plus du moins à les contraindre ?

TIRIDATE.

Je ne voi que la mort qui puisse les éteindre.

MITRANE.

Mourez donc, & cachez dans l'éternelle nuit
Vos vœux incestueux, la honte qui les suit.
N'attendez point de moi de lâche compliasance :
Je vous vois à regret vivre sans innocence :
Content qu'un prompt trépas vienne vous dérober
A l'abîme effroyable où vous allez tomber,
Je ne sçaurois souffrir que vous viviez sans gloire,
Des droits les plus sacrez vous perdez la memoire;
Vôtre cœur se nourrit dans l'horreur de son choix,
Par le mépris des Dieux, des hommes, & des loix.
Rougissez des excès où sa flâme l'emporte,

TIRIDATE.

Que veux-tu ? Chaque jour elle devient plus forte.
A la ſurmonter même il ne faut plus ſonger :
Mais la fuite, & le tems, pourront me ſoulager.
Je ne puis vivre ici ſans y voir la Princeſſe,
Et ſes moindres regards irritent ma tendreſſe,
Comme ceux d'Abradate irritent mon courroux,
Sous un Ciel étranger mon ſort ſera plus doux.
Allons enſevelir, dans le fond de l'Aſie,
Mes crimes, mes remords, mes feux, ma jalouſie.
Partons, & choiſiſſons des Climats écartez,
Où mes ſoûpirs au moins ne ſoient point écoutez.

MITRANE.

Etes-vous reſolu ?

TIRIDATE.

Je meurs ſi je differe.
Cachons à Taleſtris ce départ neceſſaire.
Quand je ſerai parti, je conſens que le Roi
Recompenſe Abradate, en couronnant ſa Foi.
Qu'ai-je dit ? Et mon cœur pourra-t-il y ſouſcrire ?
N'importe, je le veux, en vain il en ſoûpire.
Va, cours tout préparer ; ménage les inſtans :
Un jour plus tard, peut-être, il ne ſeroit plus tems.

SCENE IV.

TIRIDATE *ſeul.*

CE départ m'affranchit d'un fardeau qui me peſe.
Je te rends grace, ô Ciel ! ta colere s'appaiſe,
Puiſque je viens enfin d'obtenir de mon cœur,
Qu'il évite un Objet de ma raiſon vainqueur.
J'oſe même eſperer qu'à jamais étouffée,
Ma flâme à ma vertu ſervira de trophée,

Et qu'un juste sujet d'un triomphe éternel,
Naîtra des feux éteints d'un Amour criminel.
Je ne te verrai plus, ô Sœur fatale, & chere!
Les Mers entre nous deux vont servir de barriere.
Je ne te verrai plus; & toutes tes Beautez
N'agiront que de loin sur mes sens enchantez.
Désormais je pourrai.... Mais je la vois encore;
Sa presence rallume un feu qui me dévore.
Je ne me connois plus. Impitoyables Dieux!
Quel tems choisissez-vous pour l'offrir à mes
yeux?

SCENE V.

TIRIDATE, ERINICE, ORASIE.

ERINICE.

QUe je crains le projet où mon Amour m'engage,
Orasie!

Est-il tems de manquer de courage?
Songez que vôtre sort ne dépend que de vous,
Parlez; & Tiridate attendri....

ERINICE.

Laissez-nous.

SCENE VI.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

DAns l'excès où le Ciel a mis vôtre infortune,
Mon Frere, je craindrois de vous être importune,

Si par mes ſentimens je n'avois merité
Que vous me regardiez avec plus de bonté.
Que je ſouffre à vous voir dans cet état funeſte!
J'implore chaque jour la Juſtice céleſte ;
Pour vous ſur les Autels je prodigue l'encens,
Cependant tous mes vœux demeurent impuiſſans.

TIRIDATE.

Ah, ma Sœur, eſt-il vrai, que mon malheur vous touche!
Que cet aveu me plaît, ſortant de vôtre bouche:
Que j'en ſuis ſoulagé! Dieux! quel puiſſant ſecours
Recevrois-je à vous voir, à vous parler toûjours!
Mais quoique vous diſiez pour flâter vôtre Frere,
L'interêt de mon ſort ne vous occupe guere.
D'autres ſoins, d'autres lieux arrêtent vos deſirs,
La Cour à vôtre cœur offre mille plaiſirs,
Et leur appas flâteur vous y retirent ſans ceſſe.

ERINICE.

Hélas! que ce reproche offenſe ma tendreſſe!
Prince, vous le ſçavez, dès mes plus jeunes ans
Je ſuis unie à vous par des nœuds ſi puiſſans,
Que dans quelque diſgrace où le deſtin vous mene,
Je....

TIRIDATE.

Non, vôtre Amitié n'égale point la mienne.
Vous me la dépaignez avec trop de froideur ;
Un zèle impétueux parle avec plus d'ardeur.
Ah! que vous êtes loin de celle qui m'enflâme!
Que vous imitez mal les tranſports de mon ame!
Vous ignorez encor les plaiſirs infinis
Répandus ſur deux cœurs parfaitement unis,
Lors qu'ils ſont parvenus à lier leur fortune,
A ſe rendre la joye, ou la douleur commune,
A ſe chercher ſans ceſſe, à ne ſe cacher rien.

ERINICE.

Ah! quel cœur connoît mieux ces plaiſirs que le mien?

Et pour vous en donner une preuve sincere,
Je viens vous reveler le plus secret mystere....

TIRIDATE.

Quoi.... que veut-elle dire ?

ERINICE.

Ah ! je n'ose, je crains,
Le trouble de vos yeux confond tous mes desseins;
Encor plus que jamais, quoi que je me propose,
Vôtre injuste chagrin à mes desirs s'oppose.
Je le vois ; toutefois il faut vous découvrir
Le sort...

TIRIDATE.

Quelle pensée à mes yeux vient s'offrir ?

ERINICE.

Mais c'est trop balancer, toute ma crainte est vaine.
Eclatez mouvemens dont la force m'entraîne.
J'aime ; mon cœur tenté par de charmans attraits,
N'a pû vaincre l'Amour, & parer tous ses traits.
Abradate... A ce nom je rougis, je soûpire ;
Ne pénétrez-vous pas ce que j'ai peine à dire ?
Seul vous vous opposez aux volontez du Roi.

TIRIDATE.

Dieux ! quel funeste coup vient de tomber sur moi !

ERINICE.

Je vous ouvre mon cœur, je vous montre ma flâme ;
Songez qu'elle peut tout sur mes sens, sur mon ame.
J'ai senti tous les maux qu'Abradate a soufferts,
Mes yeux comme les siens, aux larmes sont ouverts ;
Et même en cet instant un interêt si tendre,
Mes craintes, mes transports, me forcent d'en répandre.
Hélas ! par un refus vous me desesperez.
Que ne peut ma douleur....

TIRIDATE.

Quoi, ma Sœur, vous pleurez?

ERINICE.

En êtes-vous ſurpris? Ce n'eſt que par des larmes
Qu'un Amour violent exprime ſes allarmes.
Le mien l'eſt cent fois plus qu'on ne le peut penſer.

TIRIDATE.

Ciel! de combien de traits mon cœur ſe ſent percer!

ERINICE.

Un ſeul mot préviendra les maux que je redoute.
Aſsûrez mon bonheur. Qu'eſt-ce qu'il vous en coûte?
Mon Frere, au nom des Dieux.....

TIRIDATE.

Ah! c'eſt trop combattu:
Contre tant de malheur, je manque de vertu;
Laiſſez-moi.

ERINICE.

Quels regards! quelle ſombre triſteſſe!
Mon Frere, qu'avez-vous?

TIRIDATE.

Je cede à ma foibleſſe.
Je me meurs.

ERINICE.

Ah! rentrons; je conduirai vos pas.
Venez....

TIRIDATE.

Si vous m'aimez, ne me ſecourez pas.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

TIRIDATE, MITRANE.

TIRIDATE.

OUI, je croi qu'à la fin ne pouvant plus me taire,
Ma bouche eût de mes feux declaré le mystere.
Mais lorsque de mes sens l'usage suspendu
Donnoit presque la mort à mon cœur éperdu,
Erinice est sortie; & sa prompte retraite
Rend malgré mes transport ma victoire parfaite.
Quels combats! quels efforts! Mitrane, conçois-tu
A quelle horrible épreuve elle a mis ma vertu!
Pour son heureux Amant j'ai vû couler ses larmes.
Hélas! que sa douleur ajoûtoit à ses charmes!
Qu'elle aime tendrement! Qu'elle est belle, Grands Dieux!
Que sa beauté flatoit & mon cœur, & mes yeux!
Mais puisque de mes feux ménageant le mystere,
Je n'en ai fait encor que toi dépositaire;
Ils ne paroîtront point: Partons. As-tu songé
Aux apprêts du départ dont je t'avois chargé?

MITRANE.

Oüi, Seigneur; & bien-tôt; au gré de vôtre envie,

Vous quitterez un Lieu funeste à vôtre vie.
Choisissez le moment où vous voulez partir.

TIRIDATE.
Donne le dernier ordre, & revien m'avertir.

SCENE II.

TIRIDATE *seul*

OU me vois-je réduit par le Ciel en colere ?
Près de regner, je sors du Palais de mon Pere :
J'abandonne une Cour dont je fais tout l'espoir ;
Mais telle est désormais la loi de mon devoir ;
Il faut ou m'éloigner, ou devenir coupable.
Garderai-je toûjours un secret qui m'accable ?
Puis-je m'en assûrer ? Si jusques à ce jour
La Raison plus puissante a fait taire l'Amour ;
Si j'ai pû voir ma Sœur me découvrir sa flâme,
Sans lui montrer les feux qui dévorent mon ame ;
Si de cet Entretien je suis sorti vainqueur,
Dans un autre l'Amour entraînera mon cœur.
Se garantira-t-il d'un moment de foiblesse ?
Si je te revoyois, redoutable Princesse,
J'aurois peut-être en vain jusqu'alors combattu ;
Il est, comme à la vie, un terme à la Vertu.
Que de mes mouvemens la contrainte me gêne !
Que je pense à regret ! .... Mais que veut Timagene ?

SCENE III.

TIMAGENE, TIRIDATE.

TIMAGENE.

Abradate, Seigneur, demande à vous parler.

TIRIDATE.

Abradate! Ah! ce nom ſuffit pour me troubler.
M'oſez-vous de ſa part porter cette priere?

TIMAGENE.

Lui refuſerez-vous une grace derniere?
Seigneur, il la demande avec tant de tranſport,
Que j'ai crû....

TIRIDATE.

Me ferai-je encor cet effort?
Mais qu'attent-il de moi? C'eſt en vain qu'il eſpere
Que je puiſſe à ſes vœux devenir moins contraire;
Sa preſence, ſa plainte aigrira mon courroux.

TIMAGENE.

Non, Seigneur, il ne veut qu'embraſſer vos genoux;
Cette foible douceur borne ſon eſperance.
Irai-je l'avertir?

TIRIDATE.

Importune préſence!
Soûtiendrai-je ſa vûë, & d'un cœur affermi
Opprimerai-je un Prince autrefois mon Ami?
Digne par cent vertus de l'Hymen d'Erinice,
Et qui n'eſt malheureux que par mon injuſtice?
Que malgré mes fureurs je ſouffre en l'accablant!
Son approche a rendu mon courage tremblant.
Qu'il vienne; je l'attens.

SCENE IV.

TIRIDATE *seul.*

PRêt à dompter mon ame,
Voyons-le sans courroux, & couronnons sa flame.
Commençons à me vaincre en faveur d'un Rival;
Il n'a que trop gémi d'un caprice fatal.
Qu'un cœur, né vertueux, se trahit avec peine!
Non, le mien ne sent plus une barbare haine.
Dieux! elle se redouble au moment que je voi
L'Objet qui la nourrit, paroître devant moi.

SCENE V.

TIRIDATE, ABRADATE.

ABRADATE.

JE viens de vos bontez implorer une grace.
Mes malheurs, mes transports excusent mon audace.
Me sera-t-il permis, Seigneur....

TIRIDATE.

Non, arrêtez.

ABRADATE.

Mes soins respectueux seroient-ils rebutez?
Ne pourrais-je à vos pieds...

TIRIDATE.

Levez-vous, je l'ordonne.
Plus que tous mes malheurs vôtre respect m'étonne.
Je le crains; il m'offense, & je n'exige plus
Des devoirs entre nous désormais superflus.

ABRADATE.

Quel funeste projet ! Je ne puis donc prétendre
Que vous vous contraignez jusqu'à vouloir m'entendre ?
De quoi suis-je coupable ? Expliquez-vous, Seigneur.
Car lorsque je vous voi détruire mon bonheur,
Je n'en accuse point un bizarre caprice.
Quand vous me haïssez, vous me rendez justice;
Je le croi : Mais je jure à la face des Dieux,
Que le sujet encor n'a point frappé mes yeux.
Je ne le connois point, ce déplorable crime,
Par qui j'ai perdu tout, en perdant vôtre estime.

TIRIDATE.

Elle n'est point perduë.

ABRADATE.

Ah ! puis-je m'en flâter ?

TIRIDATE.

Lorsque je le confesse, en devez-vous douter ?

ABRADATE.

Dieux ! que de sentimens opposez l'un à l'autre !
Terminez à la fois & mon trouble, & le vôtre.
Ils durent trop long-tems ; parlez, Seigneur, parlez,
Pourquoi m'estimez-vous, lorsque vous m'immolez ?
Ou pourquoi croyez-vous ma perte legitime,
Lorsque je parois digne de vôtre estime ?

TIRIDATE.

Que ce discours m'accable ! hélas !

ABRADATE.

Pour quels malheurs
Vos yeux en ce moment répandent-ils des pleurs ?
Ah ! j'ose me flâter que malgré vôtre haine,
Malgré les mouvemens dont l'ardeur vous entraîne,
Malgré mes soins trahis, mes respects méprisez,
Vous déplorez l'état où vous me reduisez.

Vôtre ame aux cruautez n'est point accoûtumée ;
C'est pour d'autres projets que les Dieux l'ont formée.
Elle reçut du Ciel un penchant généreux,
Qui ne lui permet pas de voir des malheureux.
Que dis-je ? Je suis seul, entre un Peuple innombrable,
Qui ne l'éprouve point facile & pitoyable ;
Je suis seul à m'en plaindre : Enfin dans les Climats
Où la Gloire a conduit vos desseins & vos pas,
Tout sentit vos bienfaits après vôtre clemence ;
Un plein bonheur par tout suivit vôtre présence ;
De vos moindres vertus les Peuples enchantez,
Au devant de vos Loix couroient de tous côtez.
Rappellez....

TIRIDATE.

Vos discours n'entraînent point mon ame.

ABRADATE.

C'en est donc fait ? Suivons la fureur qui m'enflâme ;
Mon Amour désormais réduit au desespoir,
Ne balancera plus à faire son devoir :
Au destin qui m'attend toute ma vertu cede,
Et pour le prévenir je ne voi qu'un remede ;
C'est la mort, & j'y cours.

TIRIDATE.

Non, vivez.

ABRADATE.

Eh, comment
Vivrai-je pour sentir un éternel moment ?
Je ne puis....

TIRIDATE.

Je le veux : Armez-vous de courage.
Prince, dispensez-moi d'en dire davantage.
Vos malheurs sont du Sort d'inévitables coups ;
Peut-être voudra-t-il suspendre son courroux.
Cependant, loin de moi portez vôtre infortune ;

Vôtre plainte m'aigrit, vôtre aspect m'importune;
Vivez, je vous l'ordonne ; & sur tout, désormais
Gardez-vous devant moi de paroître jamais.

ABRADATE.

J'obéïrai, Seigneur : Mais quel affreux supplice!
Il le faut toutefois. Ciel! je vois Erinice.
Que sa vûë à mon cœur cause un trouble puissant!

TIRIDATE.

Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE VI.

TIRIDATE, ABRADATE, ERINICE.

ABRADATE.

MAdame, ma douleur ne peut plus se contraindre :
Si vous la partagez, c'est à vous de vous plaindre.
Faites qu'à vôtre sort mes jours puissent s'unir,
Ou souffrez que j'évite un funeste avenir.
Adieu. Puissent vos pleurs attendris vôtre Frere!
Seigneur, si rien ne peut fléchir vôtre colere,
Mon exil, ou ma mort rempliront vôtre espoir,
Et vous épargneront la douleur de me voir.



SCENE VII.

TIRIDATE, ERINICE.

ERINICE.

C'Eſt donc là le ſuccès qu'ont obtenu mes larmes ?
A nous priver du jour trouvez-vous tant de charmes ?
Car malgré vôtre haine, il faut le declarer,
Mon cœur d'avec le ſien ne ſe peut ſeparer :
L'Amour les a ſerrez d'une ſi forte chaîne,
Que leur déſunion porte une morr certaine ;
Mes jours ſont attachez à des liens ſi doux.

TIRIDATE.

Eh ! ne mourrai-je point s'il devient vôtre Epoux?

ERINICE.

Vous, mon Frere ?

TIRIDATE.

Ah ! laiſſez ce nom qui m'importune ;
Ce nom qui fait lui ſeul toute mon infortune ;
Ce nom par qui mes vœux ſont toûjours traverſez ;
Ce nom qui me confond quand vous le prononcez.

ERINICE.

Ah Ciel !

TIRIDATE.

Hélas ! pourquoi le ſort impitoyable
Forma-t-il entre nous ce lien qui m'accable ?
Pourquoi d'un même ſang, & dans les mêmes lieux,
Nous fit-il recevoir la lumiere des Cieux ?
Et pourquoi dans le ſein d'une terre étrangere,
Inconnuë à l'Aſie, inconnuë à mon Pere,

Où vos divins appas auroient pû se cacher,
Ne me permit-il pas de vous aller chercher?
Que par ce prix alors ma valeur animée,
Auroit de mes exploits chargé la Renommée!

ERINICE.

Que pense en ce moment vôtre esprit agité?
Est-ce une veine erreur? Est-ce une verité?
Quel crime, quelle horreur me faites-vous entendre?
Qu'ai-je fait, malheureux! n'ai-je pû me défendre...

TIRIDATE.

C'est ma Sœur qui me parle: Ah grands Dieux! qu'ai-je dit?
Je rappelle en tremblant mes sens & mon esprit.
Je regarde... je songe... & tout me desespere.
Ma Sœur... Que ce silence exprime de colere!
Il m'est donc échappé ce secret odieux.
Mais sçachez par quel sort il éclate à vos yeux:
Je partois triomphant de vos premieres larmes;
La fuite me sauvoit du pouvoir de vos charmes;
En proye à mes tourmens, sans espoir d'en guérir,
Je courois dans l'exil les pleurer, & mourir.
Les Dieux n'ont pas voulu qu'achevant ma victoire
Je finisse ma course avec toute ma gloire;
Ils m'ont encor rendu témoin de vos douleurs;
Et je n'ai pû deux fois resister à vos pleurs.

ERINICE.

Je frémis.

TIRIDATE.

Vous voyez d'où partoient mes caprices;
Ainsi, justifiez toutes mes injustices,
Et croyez que, contraint à pousser des soupirs,
Je meurs sans esperance, & même sans desirs.
Je vous atteste, ô Dieux! Vôtre puissance entiere
N'a pû de ma raison éteindre la lumiere.
Si je n'ai pas vaincu dans ce combat fatal,

J'ai conservé toûjours un avantage égal.
Si mon cœur fut saisi d'une indigne surprise,
Du moins ma volonté n'y fut jamais soûmise.
Mais ce n'est point assez pour me justifier ;
La surprise est un crime, il le faut expier.
Ma gloire, vos terreurs, mes craintes, le demandent ;
Je dois me dérober aux remords qui m'attendent.
Par un affreux exemple il faut épouvanter
Les cœurs infortunez qui pourroient m'imiter.
De vos yeux indignez la colere m'anime,
Je crains, en les voyant, de faire un nouveau crime :
Mais je ne craindrai plus de les voir désormais,
Puisque les miens enfin se ferment pour jamais.
Voyez couler mon sang au gré de vôtre envie.

ERINICE.

Ah ! je vous aime assez pour vous sauver la vie.
Arrêtez, malheureux ; ne me condamnez pas,
Pour comble d'infortune, à voir vôtre trépas.

TIRIDATE.

A ce juste dessein devez-vous mettre obstacle.

SCENE VIII.

TIRIDATE, ERINICE, ARTABAN.

ARTABAN.

QUe vois-je ? Dieux puissans ! quel étrange spectacle !

ERINICE.

Ah ! mon Frere ! est-ce vous que je vois en ces lieux ?
Prenez soin de ce Prince.

SCENE IX.

TIRIDATE, ARTABAN.

ARTABAN.

En croirai-je mes yeux?
Quels tranſports, quels projets la douleur vous ſuggere!
Que dois-je ſoupçonner?

TIRIDATE.

Ah! par pitié, mon Frere;
Ne me regardez pas, je vous ſuis.

ARTABAN.

Quelle horreur!
Suivons-le toutefois? Prévenons ſa fureur.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE I.

ERINICE *seule.*

JE tiens dans ce Palais une route incertaine ;
En cent lieux differens mon desespoir m'entraîne ;
Où puis-je m'enfermer ? Quel exil, quels deserts
Dérobent ma honte aux yeux de l'Univers ?
Qu'ai-je oüi ? Quels transports, quels desirs, quelle flâme,
Malheureux Tiridate, ont embrasé ton ame ?
Mon Frere est mon Amant ! il me l'a dit ; Hélas !
A quoi destinois-tu, Ciel, mes tristes appas ?
Et toi Divinité que l'Orient révere,
A de pareils forfaits prêtes-tu ta lumiere ?
Execrable projet d'un Prince criminel !
Mais suis-je moins coupable ? Ah ! souvenir cruel !
Seule, entre deux Amis je fais naître la haine ;
Je porte le poignard dans le cœur d'une Reine ;
Je détruis les Vertus, j'efface les Exploits
D'un Héros jusqu'ici le modele des Rois ;
Je remplis cette Cour de tumulte & d'allarmes :
Dieux ! faut-il à ce prix acheter quelques charmes ?

SCENE

SCENE II.

ARTABAN, ERINICE.

ARTABAN.

MA Sœur, je viens peut-être augmentez vos douleurs!
Mais ne nous flâtons plus de cacher nos malheurs;
Leur bruit déja par tout commence à se répandre.
La fiere Talestris, qui vient de les apprendre,
Semble se preparer à s'éloigner de nous:
Que n'entreprendra point son Amour en courroux?
Elle ira publier la honte de mon Frere:
Quels seront ses transports, & que dira mon Pere?

ERINICE.

Je le voi. Je crains trop de m'offrir à ses yeux;
Précipitons mes pas, pour sortir de ces lieux.
Qu'il ignore ma peine, & ma crainte mortelle.

SCENE III.

ARSACE, ERINICE, ARTABAN.

ARSACE.

MA Fille, où courez-vous? Mais en vain je l'appelle.
Quel desordre en ces lieux fait mépriser mes loix?
Artaban, demeurez, reconnoissez ma voix.
Quel malheur inconnu, quelle horreur imprévûë?
Quel trouble, quel effroi frappe par tout ma vûë?
De ma rencontre ici vous-même épouvanté,

Mon Fils, de quelle crainte êtes-vous agité ?
Les yeux noyez de pleurs j'ai vû fuir Erinice ;
Elle a vû Tiridate ; auroit-il l'injustice,
Haïssant son Amant, de la haïr aussi ?
Vous le sçavez, parlez, j'en veux être éclairci.

ARTABAN.

Eh, plût au Ciel, Seigneur, qu'il haït Erinice !
Mais s'il faut qu'à vos yeux son dessein s'éclaircisse,
Cherchez d'autres que moi pour vous en informer ;
C'est à moi de le plaindre, & non de l'opprimer.

ARSACE.

Que s'est-il donc passé, que vous n'osiez me dire ?
D'où vient que de ma Cour Talestris se retire ?
Le Prince l'a trahie, il n'en faut point douter ;
Tout aide à m'en convaincre ; & rien à me flâter.
Mais, Dieux ! à son Amour quel autre Objet l'enleve ?
Une soudaine horreur dans mon ame s'éleve.
De ce Prince inquiet les mortelles douleurs ;
Son étude à cacher son trouble & ses malheurs ;
Pour l'Amant de sa Sœur sa haine inexorable ;
Sa langueur, tout fait naître un soupçon qui m'accable.
Mon aveuglement cede à de tristes clartez.
Que je crains d'entrevoir d'horribles veritez !
Plût au Ciel, dites-vous, qu'il haït Erinice ?

ARTABAN.

Ne cherchez point vous-même à vous faire un supplice,
En voulant pénétrer, Seigneur, dans des secrets
Qui ne vous offriront que d'odieux objets.
La crainte d'attirer vôtre juste colere,
Au termes du devoir ramenera mon Frere ;
Laissez agir sur lui la raison & le tems.

ARSACE.

Ah ! vous m'en dites trop, mon Fils, je vous entens.

Ainsi d'un crime affreux Tiridate est coupable!
D'un opprobre éternel Tiridate m'accable!
Mais de tout mon pouvoir j'aimerai mon courroux,
Pour effacer l'affront dont il nous charge tous.
Bien-tôt.... Talestris vient. Qu'on cherche aussi ma Fille;
Que ma justice éclate aux yeux de ma Famille.

SCENE IV.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, BARSINE.

ARSACE.

MAdame, venez-vous d'un Pere malheureux,
Ou plaindre, ou rendre encor le sort plus rigoureux?
Venez-vous contre un Fils me demander vengeance?
J'en atteste le Ciel, & les Dieux qu'il offence;
Vous l'obtiendrez. Heureux, si je puis en effet
Rendre la peine égale à l'horreur du forfait!
Je ne suis plus son Pere.

TALESTRIS.

Et moi, desesperée,
De ses malheurs, des miens, des vôtres pénétrée,
Je suis toûjours pour lui ce que je fus jadis,
Quand mes vœux se bornoient à l'Hymen de ce Fils.
Je le trouve toûjours, Seigneur, malgré son crime,
Digne de ma pitié, digne de mon estime:
Je ne l'accuse point d'avoir trahi sa Foi,
D'avoir feint un Amour qu'il n'eût jamais pour moi:

Un trop noir ascendant tyrannisoit mon ame ;
Il brûloit malgré lui d'une funeste flâme,
Que les Dieux irritez allumoient dans son cœur,
Et dont malgré leur haine, il fut long-tems vainqueur.
Souffrez que je le voye ; & s'il faut que je perisse,
Qu'il connoisse du moins que je lui rends justice;
Que sans lui reprocher les pleurs que je répans,
Contre un Pere irrité seule je le deffends,
Et m'apprête à mourir, fidelle à sa memoire,
Si tout mon sang versé peut lui rendre sa gloire.

ARSACE.

Ah ! que tant de vertus me font encor haïr
Le malheureux, l'ingrat, qui vous a pû trahir !
Madame, vos bontez si mal recompensées
Jamais de mon esprit ne seront effacées.

SCENE V.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, ERINICE, BARSINE, ORASIE.

ERINICE.

Vos ordres absolus m'appellent en ces lieux ;
J'obéïs. Mais plûtôt chassez-moi de vos yeux,
Seigneur, & que les miens de tant de maux coupable,
Ne rencontrent jamais vos regards redoutables :
Un éternel exil est tout ce que j'attens.

ARSACE.

Ah ! loin de vous bannir, ma Fille, je prétens
Couronner vos vertus aux yeux de Tiridate ;
Je veux qu'il soit témoin du bonheur d'Abradate.
Mitrane....

SCENE VI.

ARSACE, ARTABAN, TALESTRIS, MITRANE, BARSINE, ORASIE.

ARSACE.

MAis ces pleurs dont vos yeux sont remplis,
Ne doivent point couler pour un indigne Fils.

MITRANE.

Vous-même ne pourriez refuser de se plaindre,
Si vous sçaviez, Seigneur, tout ce qu'il nous fait craindre;
Si de son repentir vous voyez les transports,
Et le terrible état où l'ont mis ses remords.

ARSACE.

Que voulez-vous me dire, & que fait Tiridate?

MITRANE.

Je l'ai laissé, Seigneur, gardé par Abradate,
Qui lui rend tous les soins d'une tendre Amitié.
Soit grandeur d'ame en lui, soit devoir, soit pitié,
Plus que vous, à sa vûë accablé de tristesse,
Ce Prince généreux dans son Sort s'interesse.

ARTABAN.

Ah, Frere infortuné!

TALESTRIS.

Que fait-il? Justes Dieux!

MITRANE.

Je l'ai suivi tantôt, au sortir de ces lieux.
D'abord s'enfermant seul, il se cache à ma vûë.
J'approche malgré lui: Ta presence me tuë,
Laisse-moi, m'a-t-il dit; pourquoi me venir voir?
J'ai brulé, j'ai parlé, j'ai trahi mon devoir;
J'ai sacrifié tout à ma honteuse flâme,

Aux noirs égaremens, aux transports de mon
ame ;
Ma Sœur les a connus : Quels criminels jamais
Ont signalé leur nom par de plus grands forfaits ?
Ah ! pour renouveller les fureurs de Cambise,
Je n'avois qu'à pousser ma funeste entreprise ;
Après avoir tenté de seduire ma Sœur,
Il ne me restoit plus qu'à lui percer le cœur.
A ces mots n'osant plus soûtenir la lumiere,
Il détourne les yeux, & ferme la paupiere ;
Des reproches secrets que lui fait sa vertu,
Son esprit accablé, son corps même abatu,
Il demeure immobile, il frémit, il s'égare ;
Une aveugle fureur de son ame s'empare.
Défiguré, saisi d'un morne desespoir,
Il revele sur moi ses regards sans me voir ;
Il parle, & ne tient plus que des discours sans
suite ;
Malgré ma resistance il veut prendre la fuite ;
Cherchant sans le trouver le chemin de ces lieux,
La terreur & la mort sont peintes dans ses yeux ;
J'ignore quels objets lui presente son ame :
Mais il nomme Erinice : & vous aussi, Madame.
Tout pleure, tout observe un silence profond ;
A ces cris redoublez ce Palais seul répond ;
Enfin il sent les coups d'un destin trop contraire,
Pour ne pas meriter la pitié de son Pere.

ARSACE.

Je voulois le punir, vous en êtes témoins ;
Le Ciel n'a pas daigné s'en remettre à mes soins ;
Je le vois : toutefois si le crime est horrible,
Que la punition, justes Dieux, est terrible !
Mais il vient. Sa fureur semble l'avoir quitté.

SCENE DERNIERE.

ARSACE, TIRIDATE, ABRADATE, ARTABAN, ERINICE, TALESTRIS, MITRANE, TIMAGENE, Gardes.

TIRIDATE.

OU suis-je ? Quel spectacle ici m'est presenté,
Artaban, Talestris, Erinice, men Pere !
Que leur dirai-je ? O Ciel ! je ne puis que me taire.

TALESTRIS.

Que cet Objet m'afflige, & m'inspire d'effroi !
Dans quel état, Seigneur, vous montrez-vous au Roi ?

TIRIDATE.

Eh, Madame, quel soin prenez-vous d'un coupable ?
Seigneur, je n'attens point qu'un regard favorable.
Tombe encor par pitié sur un indigne Fils.
Mes crimes ont été trop long-tems impunis ;
Vangez-vous.

ARSACE.

Ah, mon Fils !

TIRIDATE.

Hélas ! je suis encore ?
Mon amour, ma fureur, mon nom vous des-honore.

ARSACE.

Mon Fils, ton repentir vient de me rendre à toi.
Mais il ne détruit pas l'horreur que j'ai pour moi.
O souvenir fatal !

TALESTRIS.

Eloignez-en l'image.

TIRIDATE.

Ses traits toûjours presens, accablent mon courage.
Mes forfaits, mes malheurs, mes noirs égaremens,
Tout se montre à mes yeux dans ces affreux momens.
Je perds tout en un jour, Dieux, par vôtre colere,
L'estime des Mortels, l'amitié de mon Pere,
Ma gloire, ma raison, & même ma fureur,
Qui de mon sort cruel me déroboit l'honneur.

ARTABAN.

Oubliez vos malheurs, & vos erreurs passées,
Que déja vos remords n'ont que trop effacées.

TIRIDATE.

Ah, mon Frere! la mort les effacera mieux:
Je la sens qui s'approche, & j'en rends grace aux Dieux.

TALESTRIS.

Non, vivez pour regner.

ARSACE.

C'est moi qui t'en convie:
Mon Fils.

TIRIDATE.

Je n'ai, Seigneur, plus de part à la vie.

MITRANE.

Quoi donc....

TIRIDATE.

Dans les momens que j'ai passé sans toi,
Par un heureux poison j'ai disposé de moi;
Il agit maintenant.

TALESTRIS.

Ah, Seigneur!

ARTABAN.

O mon Frere!
Hélas! qu'avez-vous fait?

TIRIDATE.

Ce que je devois faire.
Perdu, defefperé, honteux de mes fureurs,
La Mort feule pouvoit me fecourir ; je meurs.
Indigne de vos vœux dans mon deftin funefte,
Madame, de mes jours j'ai dû trancher le refte.
Mon Frere plus heureux, & plus digne de vous,
En afsûrant la Paix, deviendra vôtre Epoux.
Oüi, Prince, c'eft à vous de confoler mon Pere ;
Mes crimes lui rendront ma perte moins amere.
Regnez. De vos exploits les Parthes amoureux,
Recevront avec joye un Roi fi généreux.
Seul digne Fils d'Arface, il faut que fon Empire
Soit le prix des vertus que fon Sang vous infpire.
Ma Sœur ; car étant prêt d'aller devant les Dieux,
J'ofe vous regarder, & ne crains plus vos yeux ;
Ne prononcez jamais le nom de Tiridate ;
Oubliez-moi. Pour vous, généreux Abradate,
Joüiffez d'un bonheur par ma mort affermi ;
Enfin, fouvenez-vous que je meurs vôtre Ami.

ABRADATE.

Ah, Seigneur ! je voudrois par tout mon fang....

TIRIDATE.

Ce zèle
Fait rougir un Ami qui vous fut infidelle.
Je ne merite pas des foins fi généreux.
Je meurs ; par mon trépas, vous vivrez tous heureux.
Confervez feulement une indigne memoire
D'un Prince infortuné, qui s'immole à fa gloire.
Je n'exige plus rien. Cher Mitrane, aidez-moi ;
Dans mes derniers momens, je ne veux voir que toi.

ARSACE.

Ah Dieux !

ARTABAN.

Que je le plains !

TALESTRIS.

Que ſa perte m'accable ?

ABRADATE.

Quel bonheur à ce prix peut nous être agreable ?

FIN.

LE
JALOUX DÉSABUSÉ,
COMEDIE.

ACTEURS.

DORANTE, Mari de Celie.

CELIE, Femme de Dorante.

JULIE, Sœur de Dorante.

CLITANDRE, Cousin de Celie, & Amante de Julie.

ERASTE, Ami de Dorante & de Clitandre.

DUBOIS, Secretaire de Dorante.

JUSTINE, Suivante de Celie.

BABET, Suivante de Julie.

CHAMPAGNE, Valet de Clitandre.

La Scene est à Paris, dans la maison de Dorante.

LE



LE JALOUX DÉSABUSÉ,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venuë ? Approchez ; il est tems,
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment, c'est une grace, où je n'osois prétendre.

JUSTINE.

Fort bien : Mais avant tout commencez pour m'aprendre
Vôtre âge & vôtre nom.

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet. J'aurai bien-tôt vingt-ans.

JUSTINE.

Ah quel âge charmant ! Quel Païs est le vôtre ?

BABET.

Paris : & vous & moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci ?
De quel air on y vit, & quel homme est Dorante ?

BABET.

Je sçai qu'il a du moins vingt mille écus de rente,
Qu'il est Homme de Robe.

JUSTINE.

Et sur ce fondement
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément ?
Et que de ses pareils l'austere œconomie,
Exerce incessamment toute sa prud'hommie,
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais,
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais,
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien, il immole la vie ?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toûjours plein de loisir,
Méprisant ses égaux, & depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans & les Gens du bel air,
Imitant leur exemple, & les traitant du pair.
Il chasse, il court le Cerf, est homme de Campagne,
Aime le jeu, la table & le vin de Champagne ;

Décide & parle haut parmi les Beaux Esprits,
Impose, plaît, commande aux Belles de Paris,
D'habits tout galonnez remplir sa Garderobe,
Et n'a rien en un mot du mêtier que la Robe.

BABET.

Qu'il porte rarement.

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa Femme Celie, à qui je rends mes soins...

BABET.

Eh bien ?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toûjours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant ils ont tort : Mais elle ne hait pas
La loüange & l'encens qu'on donne à ses appas ;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame ;
Elle a de la vertu, mais elle est belle & Femme ;
Elle aime à plaisanter, à sourire en passant ;
Elle a l'accueil flateur, le coup d'œil caressant,
Et croit, lorsque le cœur est en effet fidelle,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une Femme ainsi faite est un terrible écueil.

JUSTINE.

Ah ! que souvent Celie a confondu l'orgueil
De ces Héros d'Amour remplis de confiance !
J'en ai vû qui, flattez d'une ferme esperance
De trouver ce moment qui couronne l'Amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée : Et la Sœur de Dorante,
Julie, à qui le sort me donne pour Suivante,
Quel est son caractere ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur ?
Qu'elle aime ?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre,
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il frequenteoit ceans,
Et que Julie & lui s'aimoient depuis dix ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

BABET.

Ne vous deffendez pas, & soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur Amour à ma foi ?
Dès ce jour l'un & l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah ! vous n'en êtes pas à vôtre apprentissage.

BABET.

J'espere par vos soins d'en sçavoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en sçavez que trop : mais croyez neanmoins
Que Clitandre en effet est digne de vos soins,
Qu'il est doux, obligeant, genereux, magnifique.

BABET.

J'entens. Eloquemment vôtre éloge s'explique.

JUSTINE.

Eraste son Ami, qui suit toûjours ses pas,
Merite aussi qu'on l'aime & qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vûs, ils vous plairont sans doute :
Mais voici le grand point. Vous rêvez ?

BABET.

Non. J'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger,
Si de gré, si par force il veut vous engager
A lui déveloper les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa Sœur, de sa Femme,
Gardez-vous bien sur-tout...

BABET.

Veine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sçait quel parti doit prendre une Suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur,
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur.

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile;
A vous voir j'ai bien crû que vous étiez habile:
Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point;
Vous répondez à tout, & ne balancez point;
Mais il est tard: Allez trouver vôtre Maîtresse,
Et pour la bien coëffer, redoublez vôtre adresse.

BABET.

J'y vais.

SCENE II.

JUSTINE *seule.*

Quelle rusée! ô siecle! ô tems! ô mœurs!
Tremblez Hommes, tremblez, j'approuve vos terreurs;
La Femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toûjours... Mais voici le Valet de Clitandre.

SCENE III.

JUSTINE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

BOn jour, Justine.

JUSTINE.

Eh bien, Champagne, que dit-on?
Ton Maître est-il content de nôtre invention?
Et attend-il l'effet que j'ose m'en promettre?

CHAMPAGNE.

Je ne sçai. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans?

JUSTINE.

Non.

CHAMPAGNE *lui donnant la Lettre.*

Tiens, tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir cet Amour de mon Maître,
Tous ses soins empressez...

JUSTINE.

Te fatiguent peut-être?

CHAMPAGNE.

Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste en effet?
Toûjours sans aucun fruit filer l'Amour parfait.

JUSTINE.

Julie aime Clitandre, & d'un ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.

Eh morbleu, s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle?

JUSTINE.

Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.

Grand merci. Mais pourquoi,
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi?

JUSTINE.

Ignores-tu qu'il faut que son Frere y consente?

CHAMPAGNE.

Elle ne fera rien sans l'avis de Dorante ;
Je la garantis Fille encore à soixante ans.

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cens mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme.
S'en dépoüillera-t-il en faveur d'un autre Homme?
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'Hymen engagera sa Sœur.

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du Pere.

CHAMPAGNE.

Ce Pere en sentimens ne se connoissoit guere,
S'il crut que l'interêt cedant à l'amitié,
Dorante de ses Biens quitteroit la moitié.

JUSTINE.

Sans doute à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grace au Ciel, mes projets ont toûjours réüssi ;
Et j'aime le plaisir d'achever celui-ci.
Oüi, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ai le secours d'Eraste, & celui de Celie.
Je tiendrai ma parole, ou bien bien je perirai.

SCENE IV.

JUSTINE, CHAMPAGNE, DUBOIS.

DUBOIS *dans sa Coulisse.*

QUand Monsieur sera prêt je vous avertirai:
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secretaire ?

DUBOIS.

Avec un bon Narmand qu'on met au desespoir.
Il poursuit un Arrêt qu'il ne sçauroit avoir.
J'ai honte en verité de le voir tant remettre.

JUSTINE *à Champagne bas.*

Songe à l'entretenir. Je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A Ce qui me paroît,
Tu t'introduis ceans par un fort bon endroit.
Franc Messager d'Amour, tu prétends....

CHAMPAGNE.

Qu'est-ce à dire ?

DUBOIS.

Les gens de ton mêtier craignent peu la satire:
Ils vantent leur talens au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh pourquoi me fâcher ?
Ma foi, Monsieur Dubois, mon mêtier vaut le vôtre.

DUBOIS.

Téméraire, ose-tu comparer l'un à l'autre ?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.

Un Manœuvre à present dois gagner plus que
moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient ?

DUBOIS.

Nôtre Patron, morbleu ! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte mon affaire.
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai gueri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : Si vous voulez me croire,
Que vous auriez, Monsieur, & de biens & de
gloire !
Sans peine, sans travail, sans incommodité,
Que vous seriez bien-tôt un Juge redouté !
Perdez vôtre Air de Cour, quittez ces Cotteries,
Où l'on ne pense rien que des badineries.
Un air plus serieux convient à vôtre état,
La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
Reformez vôtre habit, rendez-le plus modeste ;
Soyez fier, grave, dur, & je réponds du reste.
De la main du Greffier je prendrai les Procez ;
Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits.
J'aurai le soin sur tout de vous les bien écrire ;
Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire ;
Je ne vous trompe point. Regardez Ariston,
On l'estime par tout comme un autre Caton.
La Province le craint ; la Cour le considere ;
Cependant son merite est dans son Secretaire.

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela ?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort.

CHAMPAGNE.

Me foi vous êtes mal, & je plains vôtre sort.

DUBOIS.

Ah ! si Monsieur son Pere, hélas ! vivoit encore,
Il l'accoûtumeroit au travail qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix !

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme ?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais,
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable.
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre !

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses,
Et son Fils les consume en de foles dépenses.
Hélas ! si le bon homme eût prévû ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage & de douleur :
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra peut-être,
Où vous verrez son Fils....

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPANGE.

JUSTINE *donnant un Billet à Champagne.*

ADieu, dis à ton Maître,
Qu'on n'a de tous ces Vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de sçavoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS.

DUBOIS.

Le détour merite qu'on le loüe;
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoüe.
C'étoit donc là des Vers ? Vous moquez-vous de moi ?
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne foi.

JUSTINE *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secretaire.

DUBOIS.

Que marmotez-vous là, la Belle ?

JUSTINE *à part.*

Comment faire ?
Secretaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pû, dit-on, tenir contre l'argent ;
Seroit-il le premier ?

DUBOIS *à part.*

Fidelle à sa Maîtresse,
Elle a crû m'abuser avec ce tour d'adresse.

JUSTINE *à part.*

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS *à part.*

Ne pourrai-jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets ?
Que lui dire ?

JUSTINE *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS *à part.*

Je sens je ne sçai quoi qui m'étonne & m'arrête.

JUSTINE *à part.*

Tout coup vaille : parlons, je ne puis reculer.

DUBOIS *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler. *

JUSTINE.

Hai ! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée?
Vous étiez en secret puissamment agité ;
De grace contentez ma curiosité.

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure.

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assûre.

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque reflexion
Sur le malheur du monde & sa confusion :
Car vous devez sçavoir que j'excelle en Morale.
Par quel ordre cruel, par quelle Loi fatale,
Me disois-je à moi-même, est-il donc arrêté
Qu'on ne trouve par tout que contrarieté ?
Pourquoi des gens sensez que le destin assemble,
Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble ?

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

Par exemple ; Dubois, disois-je, a de lesprit ;
Tous le monde connoît ses talens, sa prudence.

* *Chacun s'avance de son côté. Ils se rencontrent nez à nez.*

S'il

S'il vouloit avec nous être d'intelligence ;
Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs :
Cependant comme il est l'espion de Dorante,
Que nous craignons ses yeux, & sa langue piquante,
Qu'à nous garder de lui nous travaillons toûjours,
Il empoisonne seul le bonheur de nos jours.

DUBOIS.

Et moi, je me disois : se peut-il que Justine;
Que l'on vante par tout, & que l'on croit si fine,
Juge assez mal des gens pour ne pas présumer,
Qu'un homme tel que moi ne doit point l'allarmer ?
Que mes soins, mes emplois, ma longue experience
M'ont aquis dans le monde assez de connoissance,
Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;
Sur tout, lors qu'il s'agit de la paix d'un ménage,
Qu'on trouble sans retour par le plus foible ombrage ?

JUSTINE.

Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois,
Et que je sache au moins s'il entend le François,
Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
Qu'il meurt dans le loisir d'une Charge sterile.
L'Emploi de Secretaire est mince chez Monsieur ;
Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
Je l'en revêtirai ; j'en répons sur mon ame ;
Il gagnera bien plus à l'être de Madame.

DUBOIS.

C'en est trop, ai-je dit. Changeons nôtre destin ;
Allons trouver Justine ; Expliquons-nous enfin.
Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
Sent toûjours vers le bien une ardeur qui l'emporte :

Que pour en aquerir, & pour le contenter,
Il n'eſt aucun emploi qu'il ne veüille accepter :
Qu'en me formant le Ciel m'inſpira cette envie,
Qui ne peut de mon cœur ſortir qu'avec la vie.

JUSTINE.

Ainſi ſans le ſçavoir nous nous entretenions.

DUBOIS.

Et voyez cependant comment nous raiſonnions.

JUSTINE.

On ne peut pas plus juſte, & nôtre intelligence
Me donne déſormais une entiere eſperance.
Parle, car entre nous il n'eſt plus de façons :
Monſieur ſoupçonne-t-il ce que nous lui braſſons?
Eſt-il content de moi, de ſa Sœur, de ſa Femme?
Car tu n'ignores rien des ſecrets de ſon ame.

DUBOIS.

Oüi, toûjours avec moi ſon cœur s'eſt épanché;
Sur cet article ſeul il s'eſt encor caché;
Je ne ſçai rien.

JUSTINE.

Bon, bon.

DUBOIS.

Non. La peſte me tuë.
De quelques ſoins pourtant ſon ame eſt combatuë :
Car depuis quelques jours il fait de grands ſoupirs,
Et ſemble avoir perdu ſon goût pour les plaiſirs :
Mais ſi le mal qu'il redouble ſes atteintes,
Il me viendra bien-tôt faire entendre ſes plaintes.
Je n'en ſçaurois douter.

JUSTINE.

C'eſt là que je l'attens :
Et pour t'inſtruire à fonds de ce que je prétends;
Il faut que dès l'inſtant ſans aucun artifice,
De tout vôtre entretien, ton rapport m'éclairciſſe;
Que ce qu'il t'aura dit, je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne sçaurai-je pas pourquoi cela ?

JUSTINE.

Pourquoi ?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses : jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire :
Le reste me regarde. Adieu. Mais à propos
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cens pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut.

JUSTINE.

Sur ce pied-là je croi
Que sans trop me flâter, je puis compter sur toi.
Touche-là : Jure-moi que tu seras fidelle.

DUBOIS.

Oüi, ma foi. Tu peux tout attendre de mon zèle...

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !
Toutefois sans frayeur je ne puis te quitter :
Je croi voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scelerat le parfait caractere :
Doit-on croire aux sermens d'un homme de Palais ?

DUBOIS.

Oüi, quand ce qu'il promet flâte ses interêts.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

DUBOIS *seul.*

C'Est assez, ce me semble, estimer mes paroles,
Que d'en fixer le prix à quatre cens pistoles.
Quel mêtier que celui de servir un Amant!
On a fort peu de peine & beaucoup d'agrément.
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse?
Je renonce au Palais, qui m'occupoit sans cesse;
Je ne veux de mes jours voir Greffe ni Procès.
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente;
Peut-être....

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE *entre en rêvant profondément.*

QUel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS *à part.*

Je l'entens. Qu'a-t-il dit? Qu'il paroît agité!

DORANTE *à part.*

Déplorable embarras ! fatale extrêmité !
Ciel ! daigne me montrer ce qu'il faut que je faſſe.
Hélas !

DUBOIS *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de ſon cœur eſt bien peint dans ſes yeux !
Il ne voit rien ; Il croit être ſeul en ces lieux.

DORANTE.

Il l'apperçoit.

Mais.... ah ! c'eſt toi, Dubois.

DUBOIS.

Oüi, Monſieur, c'eſt moi-même
Qui ſens, je vous le jure, une douleur extrême,
Quand je vous vois en proye à ces mortels ennuis.

DORANTE *à part.*

Dois-je lui confier le deſordre où je ſuis ?

DUBOIS.

Je n'oſe pénétrer quel en eſt le myſtere.

DORANTE *à part.*

Oüi, parlons : mon tourment ſe redouble à le taire :
Il eſt prudent, diſcret, ferme en mes interêts.

A Dubois.

Tu me crois donc en proye à des chagrins ſecrets ?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monſieur diſſimuler encore ?

DORANTE.

Non : Et c'eſt dans mes maux tes conſeils que j'implore.
Mon Pere fit long-tems l'épreuve de ta foi ?
Et pour me conſoler je ne ſçache que toi.

DUBOIS *à part.*

Que diable eſt tout ceci ?

DORANTE.

Tu vois que ma triſteſſe

A changé mon humeur, & m'accable sans cesse!
Rien de ce que j'aimois ne flâte mes desirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma Femme.

DUBOIS.

Vôtre Femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis desesperé.

DUBOES.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah plût au Ciel! Ma vie en seroit plus heureuse:
Mon cœur pour mon malheur s'en est laissé charmer;
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer.

DUBOIS.

En étiez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frenesie.

DUBOIS.

Vous, Monsieur? Vous frappé de cette fantaisie?
Vous, contre les Jaloux declaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de-là que vient mon plus cruel tourment:
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale;
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bien-tôt attrapé leurs airs & leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs veines pensées;
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées,
J'en plaisantois sans cesse, & traitois de Bourgeois

Ceux qui suivoient encor les anciennes Loix.
Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agreable,
Qui garde pour sa Femme un Amour veritable ?
C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
Ah ! si l'Hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
Que je voudrai de bien aux Amans de ma Femme!
Que ne croirai-je point devoir à leur Amour,
S'il peuvent loin de moi l'amuser tout le jour ?

DUBOIS.

Et pourquoi teniez-vous cet impudent langage ?

DORANTE.

Morbleu, pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentimens ou faux ou trop outrez
De la droite raison sont toûjours égarez.
Connu sur ce pied là, pour plaire à ma Famille,
Je m'engage ; j'épouse une petite Fille,
De qui l'art enfantin, & l'ingenuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité ;
Je crus la voir toûjours avec indifference :
Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance.
Sa beauté s'est accruë ; & sa possession,
Loin de me dégoûter a fait ma passion.

DUBOIS.

Vous y voilà pris ?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame :
De ce trouble secret je me suis allarmé ;
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé ;
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes Amis ; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez-moi ;
Leur presence aujourd'hui m'y donne de l'effroi.
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage,

Souffre des Etrangers au milieu d'un Ménage :
Sages Italiens, que vous avez raiſon !
Vingts Faineans ſans ceſſe aſſiegent ma maiſon ;
Ils content devant moi des douceurs à Celie.
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle eſt polie ;
Celui-ci, que ſes yeux ſont faits pour tout charmer ;
Que ſa grace jamais ne ſe peut exprimer ;
Celui-là de ſes dents vante l'ordre agréable.
Et la fin d'un diſcours qui me perce le cœur,
Et toûjours employée à loüer mon bonheur.

DUBOIS.

Il eſt vrai. C'eſt ainſi que la choſe ſe paſſe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiſcrete audace :
Ils viennent la chercher au ſortir de ſon lit ;
Chacun fait là briller ſes ſoins & ſon eſprit :
Ce ne ſont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que ſignes, que coups d'œil, & que minanderies.
Ma Femme reçoit tout d'un eſprit fort humain,
Et je voi quelquefois qu'on lui baiſe la main.

DUBOIS.

On a tort.

DORANTE.

Cependant il faut que je l'endure,
Et le Public rira ſi ma bouche en murmure ;
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans de Paris me montreront au doitgt ;
Et traité de bizarre & d'Epoux indocille,
Je ſerai le ſujet d'un heureux Vaudeville.
Ah ! François, qu'à bon droit les autres Nations
Regardent en pitié toutes vos actions ;
Et blâmant vôtre eſprit de Mode & de Cabale,
Condamnent juſtement vôtre fauſſe Morale !

DUBOIS.

Belle reflexion !

DORANTE.

Ce n'est pas encor tous ;
Et l'on mettra bien-tôt ma patience à bout,
Si je ne vois cesser les manieres d'Eraste.
Il Cajole Celie, & le fait avec faste :
Il veut que je le voye ; il paroît l'affecter :
Elle flâte ses vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu. Dis-moi, que dois-je
taire ?
Parlerai-je à ma Femme ? Ou faudra-t-il me taire?
Quand je veux avec elle entâmer ce discours,
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer jusqu'où va ma foiblesse;
J'en rougis.

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas.

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas.

DUBOIS.

C'est sans difficulté.

DORANTE.

Si je parle au contraire,
Et que comme un Mari ne persuade guere,
Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrêmité serai-je alors reduit ?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flâme ?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma Femme ?

DUBOIS.

J'y trouve, comme vous, un embarras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal ?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec
Celie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis sans vouloir vous faire un compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose préten-
dre ;

Et pour gagner sa cause, il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oüi. Je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui:
C'est cacher trop long-tems ma peine & mon ennui.
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette.
Donne à nôtre entretien la fin que je souhaite,
O Ciel ! J'entends du brüit ; je la vois ; laisse-nous.

SCENE III.

DORANTE, CELIE.

DORANTE *à part.*

QUi ne seroit trompé par ce maintien si doux?
Croiroit-on à la voir avec cet air modeste
Qu'un repos de mes jours elle fût si funeste ?
Cependant Dieu le sçait : mais par où commencer ?
Je tremble....

CELIE *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE *à part.*

Qu'on épouse de soins lors qu'on prend une Femme !

à Celie.

Poursuivons toutefois. Allons ; Bon jour, Madame.

CELIE.

Bon jour, Monsieur.

DORANTE *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin.

à Celie.

Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin.

CELIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,

Et dans le même tems je me suis habillée.

DORANTE.

Alliez-vous sortir?

CELIE.

Non.

DORANTE.

Voudrez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir:
Que tous mes sentimens puissent ici paroître?

CELIE.

En pouvez-vous douter? N'êtes-vous pas le Maître?

DORANTE.

Pendant nôtre entretien souvenez-vous du moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins;
Que sans cesse pour vous, je soûpire & je brûle.

CELIE *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule?

DORANTE.

Non, il n'est point d'Epoux que jusques à ce jour,
Ait senti pour sa Femme un si parfait Amour.

CELIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée.

DORANTE.

Mais plus dans cet Amour mon ame est engagée,
Plns elle est exppsée à de troubles secrets.
Quelquefois on se livre à d'éternels regrets,
Lors qu'alterant la paix d'un heureux Mariage,

à part.

On permet... Que je jouë un triste personnage!

CELIE.

En verité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensez s'abusent sur ce point:
On se laisse à la fin séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lors qu'une Femme a soin de son honneur,
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur;

Elle agit au dehors avec tant de sageſſe,
Qu'elle n'y montre rien dont le Public ſe bleſſe,
Et toûjours attentive à ces ſoins importans,
Brave la calomnie, & les diſcoûrs du tems.

CELIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent Amour me découvre & m'inſpire.
Vous êtes fort aimable, & je vois chaque jour
Mille gens empreſſez à vous faire la cour;
Ils ne vous quitte point; & leur galanterie,
Puis qu'il faut m'expliquer, paſſe la raillerie;
Toutes les libertez qu'ils prennent avec vous
Marquent....

CELIE *riant.*

Qu'il vous ſied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CELIE *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître.

DORANTE *au deſeſpoir.*

Quoi, vons ne croyez pat?...

CELIE *riant.*

Non, cela ne peut être.

DORANTE.

Mais je vous dis pourtant la pure verité.

CELIE *riant toûjours.*

Vous avez trop de ſens; j'ai trop peu de beauté.

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaiſanterie.
Morbleu! c'en eſt aſſez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point ſur un pareil ſujet.

CELIE *avec fierté & en colere.*

Ah! c'eſt donc tout de bon. Cependant qu'ai-je fait?
Qui cauſe, je vous prie, un ſoupçon qui m'offenſe?
Voyons?

DORANTE.

DORANTE.

Ne sçauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CELIE.

Mais encor qu'est-ce donc qu'on me peut reprocher?

DNRANTE.

Les assiduitez d'Eraste, de Clitandre.
De Cleon....

CELIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus.
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CELIE.

Pour Clitandre, il en veut à Julie;
Et le sang; dont le nœud l'un & l'autre nous lie
Fait que dès le berceau nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le Cousin le plus proche est le plus dangereux.
En un mot leurs discours, leurs soins & leurs manieres
Depuis un certain tems ne me conviennent gueres.
Ils sont toûjours ceans, vont vous voir dans le lit;
Est-ce entre nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CELIE.

Mais vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur?
Quand dans les premiers jours de nôtre Mariage,
Je n'osois regarder vos Amis au visage,

Et que pour éviter leur vûë & leurs discours,
Seule en mon Cabinet je m'enfermois toûjours ?
Madame, diffiez-vous, vivez d'autre maniere :
Vous êtes trop farouche, & trop particuliere :
Recevez autrement tous les gens que je voi,
Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez
moi ;
Rendez à mes Amis ma Maison agreable,
Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable.
En me parlant ainsi vous me les ameniez,
Jusqu'en mon Cabinet vous les introduisiez.
Messieurs, ajoûtez-vous, divertissez Madame :
Je sors ; excusez-moi. Je vous laisse ma Femme.
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fais ce que j'ai pû pour les bien recevoir ;
Et pour vous obéïr j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monsieur, ce sont vos
crimes.

DORANTE *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin !

A Celie.

Madame, j'avois tort ; je le sçai ; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse ?
Ecartez ces Objets de qui l'aspect me blesse.

CELIE.

Mariez vôtre Sœur : c'en est un sûr moyen :
Clitandre l'aime ; il a du merite & du bien.
Pressez leur Union. Bien-tôt cet Hymenée
Disperſera les gens, dont vôtre ame est gênée.
Julie est riche & belle ; ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer ?
Et ne voyez-vous pas par l'Hymen de Julie
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
Differons ce malheur ; gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attens :
Chassez ces étourdis qui....

CELIE.

Chassez-les vous-même.

DORANTE.

Moi ?

CELIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême ?

DORANTE.

Moi ? Je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CELIE.

Eh bien donc. J'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que loüer un si prompt sacrifice.

CELIE.

Eh quoi, ne faut-il pas que je vous obéïsse ?

DORANTE.

Oüi. Mais on ne fait pas toûjours ce que l'on doit.
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit.

CELIE.

Non, non. Ne doutez point, que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachez à me suivre.

DORANTE.

Bon.

CELIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment ?

CELIE.

Ils apprendront vos resolutions.
Je leur declarerai quel est vôtre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule ?
C'est tout ce que je crains.

CELIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuïr les dégoûter enfin sans me commettre.

CELIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

D'où vient?

CELIE.

Je ne veux pas qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur:
Je ne veux point passer pour une extravagante:
J'estime ces Messieurs; & j'en suis fort contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçûs;
Je ne me sçaurois pas dementir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CELIE.

Je vous le proteste.

DORANTE.

Madame....

CELIE.

Eh bien Monsieur?

DORANTE.

Voyez....

CELIE.

Je vois de reste.
Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu vôtre perfide cœur.
Morbleu!

CELIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur?
Allez. Loin de me faire une pareille offence,
Ne devriez-vous pas loüer ma complaisance?
Mais malgré tout cela je ferai mon devoir:
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me voir.
Les voici. Je leur vais expliquer ce mystere.

Leur dire que vous seul....

DORANTE.

O Ciel! qu'allez-vous faire?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CELIE.

Non, ne m'arrêtez point: je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre,
Si vous parlez.

CELIE *le regardant avec tendresse.*

Eh bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas?

DORANTE *à part.*

La traîtresse!

SCENE IV.

DORANTE, CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE *Embrassant Dorante.*

Chez-toi nous courons à grands pas.
Nôtre Ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille.
Clitandre te dira qu'hier en vingt endroits,
On loüa ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir veritable.

CLITANDRE.

Il n'est point dans Paris de lieu plus agreable.

CELIE.

Vous nous flâtez, Messieurs.

CLITANDRE.

Non, Madame.

ERASTE.

Pour moi,

Quand je vous parle ainſi, c'eſt de fort bonne foi.

DORANTE.

Je vous ſuis obligé.

ERASTE *frapant ſur l'épaule de Dorante.*

Nôtre Ami, tu ſçais vivre.

Dans le monde tu ſçais le parti qu'il faut ſuivre.
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux!

ERASTE.

J'ai manqué, je l'avoüe, à me mettre en courroux:
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'on regarde ſa Femme:
Tous les ſoins qu'on lui rend, le percent juſqu'à l'ame.

JUSTINE.

Le fat!

ERASTE.

J'ai pris plaiſir à le faire enrager.

JUSTINE.

Que c'eſt bien fait!

CELIE *regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager?

Il faut avoir pitié du mal qui le devore.

ERASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore.
Je gage que Dorante eſt de mon ſentiment.

Le tirant par le bras.

Parle. Ne doit-on pas le faire?

DORANTE.

Aſſûrement...

A part.
Ciel!

CLITANDRE.

Un Mari jajoux eſt une ſotte bête,

DORANTE.

J'enrage!

ERASTE *riant.*

Lors qu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les Objets le plus divertissant.

DORANTE *à part.*

Je creve.

CELIE *riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire.

DORANTE *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir.

CELIE.

Mais, Eraste, un jaloux ne se peut-il guerir?

ERASTE.

Oh non; la jalousie est un mal incurable.
Et sans doute de tous les plus insupportable.

JUSTINE.

Que vous le peignez bien!

DORANTE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.
Serviteur.

ERASTE.

Quoi tu sors?

DORANTE.

Non. Je vais revenir.



SCENE V.

CELIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ERASTE.

OU court-il ? Que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE.

Il m'a paru frappé de quelque inquietude.

JUSTINE.

Madame, vous riez ?

CLITANDRE.

De grace expliquez-vous.

CELIE.

Enfin nous le tenons.

ERASTE.

Comment ?

CELIE.

Il est jaloux.
Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont de vrais sacrifices,
Qu'Eraste, que Cleon m'aime de bonne foi :
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE.

Eh bien, Madame ?
Mes conseils sont-ils bons ? En doit-on faire cas ?

CELIE.

Assûrement.

JUSTINE.

Allons. Ne nous relâchons pas.
Travaillons. Redoublons la soupçonneuse crainte
Dont Monsieur vôtre Epoux a déja l'ame atteinte:

Qu'Erafte fur vos pas attaché chaque jour,
Lui faffe voir pour vous un violent Amour.
Paroiffez avec lui toûjours d'intelligence :
Employez de vos yeux l'éloquente fcience.
Soutenez que tous ceux dont Dorante eft jaloux
Viennent chercher ici fa Sœur, & non pas vous;
Qu'elle feule eft l'Objet de leur galanterie;
Et que pour les chaffer, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre fatisfait.

CLITANDRE.

Oüi fans doute; nos foins auront un prompt effet:
Madame, que j'aurai de graces à vous rendre!
Mon fort eft en vos mains, mon bonheur...

CELIE.

Mais Clitandre,
L'Amitié que le fang a formée entre nous
Me fait bien hazarder pour Julie & pour vous.
Car, fans être perfide enfin ni criminelle,
Je caufe à mon Epoux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il fon trouble, fa douleur?

JUSTINE.

N'eft-il pas trop heureux de n'avoir que la peur?
Ah! combien de Maris de la plus haute claffe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être en fa place!
Quelle fera fa joye au moment qu'il fera
Hautement détrompé fur les foupçons qu'il a?
Enfin ne doit-on pas punir fon avarice,
Et de fon procedé corriger l'injuftice?
Quand, pour joüir d'un bien qui revient à fa Sœur,
Il empêche un Hymen qui feroit fon bonheur?

CELIE.

C'eft trop.

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle?
Et d'où peut aujourd'hui vous venir ce fcrupule?
Vôtre Mere, & Damis l'Oncle de vôtre Epoux,

Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous;
Tout parle en ma faveur, & tout contre Dorante.

CELIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante.
Je tremble à tout moment.

CLITANDRE.

Vous me desesperez:
Prenez pitié des maux qui me sont preparez;
Madame, je mourrai si vôtre bonté cesse.

CELIE.

Et bien jusqu'à la fin servons vôtre tendresse.
Allons trouver Julie, & lui faire sçavoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à nôtre espoir.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENfin, belle Julie, un destin favorable
Se prepare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour nous écarter tous,
Dorante permettra que je sois vôtre Epoux.
Quels transports dans mon cœur l'esperance fait naître!
Je ne puis les regler.

JULIE.

Vous vous flâtez peut-être.
L'interêt pour mon Frere est un motif puissant.

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soûtiendra point une si rude atteinte;
Madame, esperons tout.

JULIE.

L'Amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je point après ce témoignage?

A quels soins desormais ce doux aveu m'engage?

JULIE.

Soyez tendre & constant: vous ne devrez rien;
La Constance & l'Amour vous aquitteront bien.

BABET.

J'entens quelqu'un venir!

JULIE.

Seroit-ce point mon Frere?

BABET.

Je ne sçai.

JULIE.

Voyez donc.

BABET.

Non. C'est son Secretaire.

SCENE II.

JULIE, CLITANDRE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS *à Clitandre.*

ELoignez-vous d'ici; Monsieur vous surprendroit.
Il me suit, & viendra sans doute en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE.

Allez donc.

SCENE

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

Je commence assez bien ce me semble,
Et pour être apprentif au mêtier que je fais,
J'y suis Grec, & rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien.

DUBOIS.

Quand je vous rends service,
Je défends l'innocence, & soûtiens la justice;
Car enfin n'est-ce pas un énorme attentat,
De vous faire observer un triste Celibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je croi.

DUBOIS.

Je suis sage au contraire,
De vouloir vous venger de vôtre injuste Frere.
Nous en aurons raison dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

J'en suis sûr: mais on vient. Laissez-moi.

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus. Je souffre une peine effroyable.

Dubois.

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monfieur ?

DORANTE.

Je fors de table,
Je viens de la quitter fans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

Je fuis pis qu'enragé.
Ma Femme m'affaffine, & met tout en ufage,
Pour me faire crever de dépit & de rage.

DUBOIS.

Commment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pû gagner fur fon efprit:
Elle m'a chicané fur tout ce que j'ai dit ;
Et s'armant d'artifice, ou de plaifanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie.

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE.

Nôtre entretien a très-mal réüffi.

DUBOIS.

Tant pis. Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que fçai-je ? Ma raifon ne me fert plus de guide.
Non. Je ne vis jamais une ame plus perfide.
Pendant tout le dîner que n'a-t-elle point fait !
Jamais de faire éclat, jé n'eus tant de fujet.

DUBOIS.

A part. *A Dorante.*
Tant mieux. La perfidie eft donc confiderable ?

DORANTE.

Job fe feroit donné cinquante fois au Diable.
A moins que de le voir je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru.
Et c'eft un de ces faits, dont la raifon troublée,

Pour en pouvoir douter ; voudroit être aveuglée :
Tout ce qu'une Coquette a jamais pratiqué,
Lors qu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectez ; souris, agasseries,
Discours flatteurs, regards, gestes & lorgneries,
Ma Femme devant moi vient de le repeter,
Pour engager Eraste, ou bien pour le flater.

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience :
Moins timide qu'Eraste : elle l'embarrassoit ;
Et je l'ai vû rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais vous ? Que faisiez-vous pendant ce badinage ?

DORANTE.

Je murmurois tout bas en devorant ma rage.
Enfin puis qu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un Sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant.

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois à renverser la table,
Pour punir l'infidéle, & pour me contenter.
S'il m'eût été permis de la bien souffleter,
Quelle a été ma joye ?

DUBOIS.

Ah ! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat flateur autant qu'utile.
Les mains me démangeoient : mais j'ai craint les brocards,
Qu'on m'auroit aussi-tôt jetté de toutes parts.

Que vous êtes heureux ! vous, en qui la nature
Agit sans aucun art & regne toute pure !
Qui bravant le Public, & le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins, à bons coups de bâton,
Et que l'usage enfin, sans crainte d'aucun blâme;
Autorisa toûjours à battre vôtre Femme !
Gent du Peuple, Artisans, Portefaix & Vilains,
Vous, de qui la vengeance est toûjours dans vos mains !

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oüi, le Diable m'emporte :
On se soulage au moins en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos.

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assûrer mon repos !
Mais que dois-je resoudre en cet état funeste ?
Prenons sans balancer le parti qui me reste.
Courons chez mon Beaupere ; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Et croyez-vous par-là soulager vôtre ennui ?
Ah ! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son Pere
Des chagrins que vous cause une Femme legere.
Il vous condamnera s'il est Homme d'esprit ;
Et vous n'emporterez que honte & que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route ?
Il soupire ; il se plaint ; personne ne l'écoute.
Il entend publier son Histoire en cent lieux.
Que d'exemples enfin sont presens à vos yeux !
Acaste hautement dit sa Femme infidelle ;
Après ce grand éclat, il demeure avec elle :
Arcas fait le desordre, & passant plus avant,
Il menace la sienne & l'enferme au Couvent ;
Mais bien-tôt à l'insçû de toute sa Famille,

Il va pour la ravoir sangloter à la grille ;
D'abord elle resiste, & feint d'être en courroux ;
Elle se rend enfin aux pleurs de son Epoux,
Et rapporte chez-lui, pour vanger son absence,
L'orgueil, la tyrannie, & l'extrême licence :
Valere, par la sienne offensé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'Amour ;
Et lors qu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses Parens, & la reprend ensuite.
A ces pieges honteux il faut vous dérober ;
Le plus sage s'aveugle, & s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen ?

DUBOES.

Endurer & vous taire.

DORANTE.

Quoi ? Ma Femme aura droit de me faire enrager ?
Et je n'oserai, moi, parler, ni me venger ?

DUBOIS.

De son Sexe, Monsieur, c'est le grand Privilege.

DORANTE.

Je le casse, morbleu. Sans cela que ferai-je ?
Entre ma Femme & moi les droits seront égaux.

SCENE V.

CELIE, DORANTE, DUBOIS.

CELIE *d'un ton agreable.*

VOulez-vous bien, Monsieur, me prêter vos chevaux ?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade :
On nous donne à Surêne un excellent soupé.

DUBOIS *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé...

CELIE.

Vous ne me dites rien ?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire
Dans la rage où je suis, perfide ?

CELIE.

Est-ce pour rire ?

DORANTE.

Non. C'est du meilleur sens dont je parlai jamais.
Je ne vous flate point. Craignez-moi desormais.
Vous perdez sans retour toute ma confiance.

CELIE.

Comment !

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.
Comme vous me forcez à vous mes-estimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer.

CELIE.

At-t-il perdu l'esprit ?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour Femme ;
Lorsque je vous aimai.

CELIE.

Quels transports ! quel courroux !
Quels noms injurieux !

DORANTE.

Ils sont encor trop doux.
Plus mon Amour pour vous avoit de violence,
Plus cet Amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter
Quand mon ressentiment est tout prêt d'éclater.
Sans cela....

CELIE.

Ciel ! qu'entens-je ?

DORANTE.

Allez, Coquette insigne.
Ce que je viens de voir vous a rendu indigne
De l'estime & du cœur d'un Mari tel que moi.
Vous aimez donc Erafte, & me manquez de foi?

CELIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?
J'ai vû les soins honteux que cette ardeur vous coûte.
Ventrebleu! que ne puis-je?

CELIE.

Ah! quel emportement!
Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, & promptement.
Je me meurs!

DUBOIS.

Moderez le trouble de vôtre ame.
Reprenez donc vos sens. M'entendez-vous, Madame?
Helas? que vôtre état m'inspire de frayeur!
Elle ne répond point. Vous avez tort, Monsieur.
à part.
Fort bien. L'on ne peut mieux joüer son personnage.
Madame n'en peut plus, & voilà vôtre ouvrage.

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoüe, & vous en ce moment
Les funestes effets de mon emportement:
Et quand je la regarde: Ah, Dubois, qu'elle est belle!
Je sens que malgré moi mon cœur vole vers elle.
Madame, ouvrez les yeux, & voyez vôtre Epoux
Soumis & repentant embrasser vos genoux.

CELIE *ouvrant les yeux, & les refermant aussi-tôt qu'elle voit Dorante.*

Ah quel Objet! faut-il revenir à la vie

Pour revoir l'Ennemi qui me l'avoit ravie !

DORANTE *avec tendresse.*

Je suis vôtre Ennemi ?

CELIE *avec dedain.*

De grace, laissez-moi.

DORANTE.

Ah ! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je n'y puis obéïr.

CELIE.

Que je suis malheureuse !
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est douloureuse !

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel, moderez ce courroux :
Voyez mon desespoir.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien. Partirons-nous,
Madame ? Profitez de la belle journée.
On vous attend. Mais, Ciel ! que je suis étonnée !
Que dois-je présumer de ce silence affreux ?
Monsieur est interdit, & vous pleurez tous deux.

CELIE.

Justine ?

JUSTINE.

Eh bien, Madame ?

CELIE.

Ah ! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte !

JUSTINE.

Qu'avez-vous fait, Monsieur, vous aurez tout gâté.

DORANTE.

Par un excès d'Amour je me suis emporté.

JUSTINE.

Vous?

DORANTE.

Je ne sçaurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons de crainte, & de tendresse.
J'ai pris dans ce desordre un violent parti.

JUSTINE.

Ah, Dubois!

DUBOIS.

Il est vrai Monsieur s'est démenti:

CELIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi, la douceur & l'innocence même!

JUSTINE *à part.*

Gagnons sa confiance; excusons ses transports.
Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois.

DORANTE.

Je l'adore.

JUSTINE.

Sa flâme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeans.

CELIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oüi. L'Amour le plus tendre a souvent du caprice.

CELIE.

Le veritable Amour abhorre l'injustice.

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariez,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere Loi que le Contrat impose,
De sçavoir tour à tour se passer quelque chose.

DUBOIS.

C'est connoître le monde, & Justine a raison.

JUSTINE.

Ce n'eſt qu'ainſi qu'on met la paix dans la maiſon.
Autrement la Diſcorde y regne en ſouveraine.
On vient. Gardez tous deux que l'on ne vous ſurprenne.

SCENE VII.

DORANTE, CELIE, ERASTE, JUSTINE, DUBOIS.

ERASTE.

MAdame, tout eſt prêt.

CELIE.

Je ne veux plus ſortir.

ERASTE.

Vous plaiſantez ſans doute.

DORANTE.

Allez-vous divertir,
Madame.

CELIE.

Vous ſçavez que je ſuis trop malade.

DORANTE.

C'eſt un remede sûr qu'un tour de promenade.

CELIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra.

A Dorante.

Elle fera, Monſieur, tout ce qu'il vous plaira ;
J'en réponds.

CELIE.

Allons donc ; il faut vous ſatisfaire.

ERASTE.

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi ? Non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire ?

DORANTE *affectant un air gai.*

Peut-être.

CELIE.

Il trouve ailleurs des plaiſirs plus touchans.
Il nous mépriſe.

DORANTE.

à part. *à Celie.*

O Ciel ! Chacun cherche ſes gens,
Madame. Vous allez où vous ſerez contente.
Et moi de même.

CELIE.

Adieu, Monſieur.

ERASTE.

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE *à part.*

QUe de contrainte & d'affectation !
Qu'il eſt dur de forcer ſon inclination !
Je feins de plaiſanter quand j'enrage dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'Amant de ma Femme :
C'en eſt trop, & s'il faut livrer tant de combats,
Je ſens bien que mon cœur n'y reſiſtera pas.

DUBOIS.

Vous ſuivrai-je, Monſieur ?

DNRANTE.

Non.

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE *regardant Dorante qui sort.*

JE ne sçai que dire.
Est-ce ce bon esprit que tout le monde admire ?
Ce tranquille Mari ? Ce plaisant dangereux ?
Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vû son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va ceder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, & le bon-homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace.

JUSTINE.

Donne. Par quelque main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur,
Et nous le contraindrons à marier sa Sœur.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

DORANTE *seul.*

JE sens, quoique je fasse, une peine secrete.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiete.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort sçavoir la verité.
Je la cherche, & la crains. Cependant il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toûjours la plus forte.
J'atttens ici Babet, à qui je veux parler.
Elle me paroît propre à me tout reveler:
Elle est jeune, sans art, & sans experience.
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

DORANTE, BABET.

BABET *à part.*

JE vais le regaler d'un plat de mon mêtier,
Et comme un ennemi le traiter sans quartier.

Il se repentira de l'essai qu'il veut faire.

DORANTE *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere ?
Non. Cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma Sœur,
J'ai toûjours protegé toute vôtre Famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne Fille,
Sage, de bonnes mœurs, & d'un esprit fort doux;
Aussi je veux bien-tôt faire beaucoup pour vous:
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer vôtre bonheur par un bon Mariage.

BABET.

Vous vous moquez, Monsieur. Cela n'est pas pressé.

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé.

BABET.

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien assurément.

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-tems apparemment ?

BABET.

Oüi, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie ?

BABET.

Toûjours. Tandis qu'Eraste étoit avec Celie.

DORANTE *à part.*

Hai !

BABET.

Nous les avons vûs marcher de tous côtez.
Ensuite dans les Bois ils se sont écartez.
Nous n'avons point oüi ce qu'ils pouvoient se dire,
Mais presqu'à tous momens nous les entendions rire.

DORANTE *à part.*

J'enrage ; je l'avoüe.

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma Femme.

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toûjours son train,
A pris obligeamment Eraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE *à part.*

Ah quelle circonstance!
Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agreablement.
Eraste en verité sçait agir galamment,
Il le faut avoüer ; & les Fêtes qu'il donne,
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne.

DORANTE.

Oüi. C'est un connoisseur.

BABET.

Tout étoit délicat :
Et l'ont s'est recrié vingt-fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une Musique exquise.
La fleur de l'Opera.

DORANTE.

Vous ne m'étonne pas.

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi ?

BABET.

Sur les Maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des credules,
Des jaloux. Tous enfin ont été sur les rangs:
Et Madame en a fait cent contes differens.

DORANTE.

Fort bien.

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE *à part.*

Je creve: & ma douleur ne fut jamais si forte.
Ensuite?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris.

BABET.

Mais qu'avez-vous, Monsieur ? Seriez-vous en colere ?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire.

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains Epoux.
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux ?
Qui des moindres plaisirs perpetuels critiques,
Sont toûjours dévorez de chagrins domestiques ?

DORANTE.

Au contraire. Je n'ai jamais tant de plaisir,
Que de voir profiter d'un honnête loisir;
J'en fais ma seule étude, & j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertiſſemens alterent bien les vôtres :
Ne feignez plus, Monſieur ; je le vois clairement.
Je vous ai chagriné ; mais c'eſt innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere ;
Ma langue une autre fois ſera plus reguliere.

DORANTE.

Vous me connoiſſez mal. Allez ne craignez rien.
à part.
Ah ! que n'ai-je évité ce funeſte entretien !

BABET.

Eloignez-vous, Monſieur, ou bien je ſuis perduë :
Juſtine, que je vois, peut m'avoir entenduë.
On me ſoupçonnera : précipitez vos pas ;
Fuyez. Qu'attendez-vous ?

DORANTE.

Je me retire ; hélas !

SCENE III.

BABET *ſeule.*

JE ſuis pour cette fois contente de moi-même.
Mon récit a rendu ſa jalouſie extrême.
S'il y revient encor, je le traiterai mieux.

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BAAET.

MA foi tout à propos vous venez en ces lieux.
Peſte ſoit des jaloux, & de la jalouſie.

JUSTINE.

Les hommes ſont ſujets à cette fantaiſie.

Ils ont beau la cacher dans le fond de leur cœur
Ce mal les tient toûjours. Par exemple Monsieur.
Mais, qu'en avez-vour fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire :
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez. Je l'ai mené par un fort bon chemin,
Et s'il n'est pas content; je l'attends à demain.

JUSTINE.

Mais aux interessez il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter vôtre entretien.

BABET.

J'y cours.

SCENE V.

JUSTINE *seule.*

Cette Fille & ses soins nous sont d'un grand secours.
Nos Amans ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête :
Bien-tôt de leur Hymen nous allons voir la Fête.
Puisque Monsieur chancele, il le faut accabler.
Mais Eraste est un sot, à qui je veux parler.
Ils suffit de lui seul pour gâter nôtre affaire :
Le voici.



SCENE VI.

ERASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

DItes-moi ; quel eſt donc ce myſtere ?
Ne travaillez-vous plus à ſervir vôtre Ami ?
Et pour lui vôtre zèle eſt-il tout endormi ?

ERASTE.

Pourrois-tu le penſer ! Ma plus preſſante envie
Eſt de le rendre heureux aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité,
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,
Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languiſſante ?
Celie en vain vous lorgne, & vous parle cent fois:
Vous ne groüillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un Mari, qu'un coup d'œil irrite & deſeſpere,
Elle vous regardoit d'un air particulier,
Vous étiez juſtement comme un jeune Ecolier.
Que je vous ai maudit !

ERASTE.

Ah, ma chere Juſtine !

JUSTINE.

Rien n'eſt à mon avis ſi trompeur que la mine.
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce ſeroit un Maître en matiere d'Amour ?
Mais à le voir agir c'eſt un franc imbecile.
Eh, morbleu ! ce mêtier eſt-il ſi difficile ?
Et de nos jeunes gens l'exemple & le fracas,

A tout heure, en tous lieux, ne vous instruit-il pas ?
Ne sauriez-vous enfin, pour montrer vôtre flâme,
Dans les Regles de l'Art assieger une Femme ?

ERASTE.

Hélas !

JUSTINE.

Que cet hélas est froid & mal placé !
Franchement je vous haïs de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour allarmer Dorante,
D'affecter pour Celie une ardeur plus pressante ?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui paler à l'oreille & lui prendre les mains,
La loüer, l'admirer, soupirer, lui soûrire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ERASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous reveler ?

ERASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flâme,
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un Amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Celie, & trop vû ses appas.

JUSTINE.

Comment !

ERASTE.

De ses beautez le charme inévitable,
M'a fait sentir pour elle un Amour veritable....
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont seduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes reduit.

ERASTE.

Je n'ai pû resister à la douce esperance,
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence :
Mais plus je m'enflâmois, plus j'étois circonspect;
Et l'Amour a produit la crainte & le respect.
Ne t'étonne donc plus, si tu me vois confondre,
Par ces fausses bontez, où je n'ose répondre,

Par ces regards flateurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçois.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique?

JUSTINE.

Ma foi je n'en suis plus. Ceci devient tragique.

ERASTE.

Justine? C'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ERASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta Maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal,& ma Maîtresse & moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une Suivante,
Refuse un gain certain que le Sort lui presente,
Et puisse resister à la tentation?
Mais je suis un Phenix dans ma Profession:
Outre que, me chargeant d'une telle Ambassade,
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade.
Celie est un dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompez point, Monsieur; m'en croirez-vous?
Epargnez-vous les soins d'une poursuite vaine,
Moderez les transports dont l'ardeur vous entraîne,
Cachez-les à Celie. Ou si, sans m'écouter,
Vous êtes resolu de les faire éclater,
Sans employer personne, expliquez-vous vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour declarer qu'on aime?
Pour ne dire qu'un mot, faut-il tant de façons?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflâmé l'éloquence est touchante.
Je vois Celie. Adieu. Je suis vôtre servante.

SCENE VII.

CELIE, ERASTE.

ERASTE *à part.*

ELle me laisse ; O Ciel ! que vais-je devenir ?

CELIE.

Vous vous êtes lassé de nos entretenir :
Toute la Compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée.
Vous vouliez être seul ; mais on vient vous trouver.

ERASTE.

Lors qu'on est amoureux, on se plaît à rêver.

CELIE.

Peut-on sçavoir l'objet, dont vôtre ame est charmée ?

ERASTE.

Vous sçavez que c'est vous qui l'avez enflâmée ;
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il le repeter ?

CELIE.

Fort bien. Si mon Mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours peut-être on le pourroit surprendre ;
Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ERASTE.

Eh quoi, m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups ?
Rien n'est plus vrai, Madame.

CELIE.

Encor. Quittez ce stile,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ERASTE.

C'eſt à le bien garder que je mets mon bonheur.

CELIE.

Bon, bon.

ERASTE.

N'en doutez point. Je vous ouvre mon cœur.
J'aime. Je vous adore, je ne puis vivre
Accablé des tourmens, où cet Amour me livre.

CELIE.

Vous m'aimez donc Eraſte ? Et vous me le jurez.
Quels fruits de cet Amour avez-vous eſperez ?

ERASTE.

L'honneur de vous ſervir, le bonheur de vous plaire.

CELIE.

Ce ne ſont que des mots ; l'Amour veut un ſalaire,
Et, puiſque vous m'aimez, vous en attendez un ;
Vous êtes en cela du ſentiment commun.
Mais ne ſongez-vous pas à quoi ma foi m'engage?
Et combien vôtre eſpoir me déplaît, & m'outrage ?

ERASTE.

Madame....

CELIE.

J'avoüerai que l'exemple eſt pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des Epoux:
Cependant, par malheur, je ne ſuis point la mode,
Et crois devoir garder toute une autre méthode.

ERASTE.

Quoi, vous pouvez penſer ?...

CELIE.

Je ne m'étonne pas,
Que des Femmes du monde on faſſe peu de cas.
Leur conduite eſt peu propre à s'attirer l'eſtime :
Le mépris, au contraire eſt ſon prix legitime.
Et s'il en eſt beaucoup & ſur tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris ;

Soyez persuadé qu'il est aussi des Femmes,
Qui des folles ardeurs sçavent garder leurs ames,
Posseder la vertu telle qu'on doit l'avoir,
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ERASTE.

Mais, permettez du moins...

CELIE.

Que pouvez-vous me dire?
Je rougis des transports que l'Amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux Amans,
Sans doute autorisé de pareils sentimens.
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle;
S'il duroit plus long-tems je serois criminelle.
J'agirai desormais avec précaution.
Je vous parle en Amie, & sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.
De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à negliger;
On briguera par tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ERASTE.

Quelle froideur! & quelle raillerie!
C'en est trop.

SCENE VIII.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Quel Objet! il me met en furie.
Je ne sçai...

ERASTE.

C'est Dorante. Evitons de le voir.
Sa vûë en ce moment comble mon desespoir.

SCENE IX.

DORANTE *seul.*

C'En est fait. Pour le coup ma disgrace est
certaine,
Elle fuit, l'infidéle! Et la honte l'entraîne.
Et lui-même confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place & craint de paroître à mes yeux.
Laisser la Compagnie & venir tête à tête!
Se voir & se parler! Non, non, rien ne m'arrête.
Je ne balance plus, & je cours me vanger.
Outrageons hardiment qui nous ose outrager.
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique;
Mais aussi donnerai-je une scene publique?
Et tombant dans le cas de tant d'autres Maris
Deviendrai-je comme eux la fable de Paris?
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon
ame!
J'aurois plûtôt reglé tout l'Etat que ma Femme.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

DORANTE *seul.*

JE marche, & je ne sçais où s'adressent
mes pas.
Dans ma propre maison je ne me con-
nois pas.
Je cours de tous côtez, & d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre & son appartement.
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fleau plus cruel qu'une Femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais encore, avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle Femme, ah! c'est mon infor-
tune.
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une?
Fût-elle en vrai magot tout le corps fagoté;
N'importe. Sa laideur feroit ma sûreté.
Comment ai-je oublié qu'une Femme fort belle
Du plus sensé Mari dérangea la cervelle?
Que quand par un miracle, avec tous leurs appas,
Les soins de mille Amans ne la toucheroient pas,
Que sa vertu seroit au-dessus de ses charmes;

Son Epoux n'eſt jamais à couvert des allarmes,
Et ne peut éviter dans ce ſiecle malin,
De paroître au public, ridicule, ou chagrin?

SCENE II.

DORANTE, CHAMPAGNE,

DORANTE.

Que viens-tu faire ici?

CHAMPAGNE.

Qui moi, Monſieur?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc?

DORANTE.

D'où te vient cette inſolence extrême?

CHAMPAGNE.

Il paroît en fureur, & je ne ſçai pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi?
Je vous vois tous les jours, puis-je vous méconnoître?

DORANTE.

Répons donc. Que fais-tu ceans?

CHAMPAGNE.

J'attends mon Maître.

DORANTE.

Eſt-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter?

Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit
chanter.
On songera peut-être alors à la retraite ;
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser,
D'en demander une autre, & de la proposer ;
Ou bien que de concert la Compagnie entiere,
Ne veüille pas à fonds traiter quelque matiere ;
Ou que de conte en conte égayant leurs propos,
Répetant des chansons, des vers & de bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satire,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin depuis deux ans que, sans manquer un
jour,
Nous venons tous les soirs faire ici nôtre cour,
Je n'ai pas une fois vû décamper mon Maître,
Sans voir en même-tems le point du jour paroî-
tre.

DORANTE.

Ah ! quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir :
A force de veiller je suis prêt à mourir.
Mon Maître dort le jour ; & moi je cours la
Ville,
Pour sommeiller un peu je cherchois un azile.
Quand je vous ai trouvé, Monsieur, dans ce sa-
lon ;
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.
Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir trou-
blé.

DORANTE.

Je ne puis plus tenir. Je suis trop accablé.
Pour sortir d'embarras, démêlons quelque route ;
Et calmons-nous enfin, quelque prix qu'il en
coûte.

L'on ne resiste point à des tourmens pareils,
Allons chercher Dubois & suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

SCENE III.

CHAMPAGNE *seul.*

OU va-t-il ? Et pourquoi cette fuite soudaine ?
Pourquoi dès qu'il m'a vû s'est-il mis en fureur ?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
C'est homme est enragé. Le diable le tourmente.
Mais Babet vient. Ma foi je la trouve charmante.

SCENE IV.

BABET, CHAMPANGE.

CHAMPAGNE.

TU me charmes, Babet, je le dis franchement.
Je t'aime. Tu m'as plû d'abord infiniment.

BABET.

C'est parler sans façon.

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystere ?
Je ne voi pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie ; ils se vont épouser.
Pour ton Epoux aussi je me viens proposer ;
Aime-moi ; nous ferons un double Mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage ?

N'y penſons plus.

CHAMPAGNE.

Comment!

BABET.

Un ſcrupule fatal
Renverſe nos projets, & nous fait bien du mal.
Celie a reſolu d'éventer l'artifice.
On ne ſçait tout d'un coup d'où lui vient ce caprice:
Mais elle ne veut plus cacher à ſon Epoux,
La feinte & le deſſein que nous conduiſions tous.
Près d'en voir le ſuccès répondre à nôtre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je ſuis au deſeſpoir.

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi.

BABET.

Tout le monde eſt ſaiſi de triſteſſe & d'effroi:
Clitandre veut mourir; j'ai vû pleurer Julie:
Tout gemit. Cependant rien n'ébranle Celie.

CHAMPAGNE.

Une Femme d'eſprit peut-elle ainſi penſer?
Ah! c'eſt pour contredire, & pour embarraſſer!
On a beau la loüer. Mais je me donne au Diable;
Elle eſt Femme. Il ſuffit. Elle eſt déraiſonnable.
Elle vient.

BABET.

Nos Amans la ſuivent pas à pas.



SCENE V.

CELIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE.

QUoi, Madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas ?
Détruirez-vous ainsi toute nôtre esperance ?
Ciel !

CELIE.

Je ne puis garder plus long-tems le silence.
Je partage vos maux, & voudrois de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire vôtre bonheur :
Mais cette feinte auroit des suites si terribles,
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévoi des malheurs que je dois prévenir.
Erasté viendra-t-il ?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE.

Hélas !

CLITANDRE.

Je suis perdu.

JUSTINE.

Je n'en puis plus. Je creve.
Et contre son projet tout mon cœur se souleve.

BABET.

Etrange contretems !

CELIE.

Vous me maudisse tous ;
Je vous l'ai déja dit : Je souffre autant que vous.
Mais mon repos, l'honneur, la bienseance même,
S'opposent tous ensemble à nôtre stratagême,
Dorante est furieux ; mais enfin le voici.

SCENE VI.

DORANTE, CELIE, JULIE, CLITANDRE, DUBOIS, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE *à Dubois.*

Allons. Fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre....

CELIE.

Monsieur, je vous cherchois....

DORANTE.

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît ; après vous parlerez.
Ma Sœur, Monsieur vous aime, & vous l'épouserez.
J'y consens de bon cœur, & pour cet Hymenée,
Prenons sans differer, cette même journée.
Le plûtôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas ?

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
Que l'Hymen, s'il se peut, redouble vôtre flâme :
à Celie.
Je fais des vœux au Ciel pour cela. Vous, Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Messieus du bel air, que je voyois ceans,
Y viennent pour ma Sœur, & non pour vôtre compte.
J'en ai beaucoup souffert. Je l'avoüe à ma honte.
J'ai balancé long-tems sans me déterminer ;

Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
Mais je me rends enfin ; quoi qu'on puisse dire,
Je deeffnd desormais .... Qu'avez-vous donc à rire ?
En verité ce ris est rare & singulier.
Cependant nous vivrons d'un air plus regulier.
Je renonce à Paris, & vais à la campagne ;
Choisissez seulement la Brie ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux;c'est à vous de choisir;
Vous y vivre tranquille, & pourrez, à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre,
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vû suivre.
Mais quoi, je vous voi rire encore ?

CELIE.

Oüi, Monsieur;
Et même j'avoûrai que je ris de bon cœur.

DORANTE.

Mais, tout le monde rit. Suis-je si ridicule ?
On se moque de moi sans crainte & sans scrupule.
Nous verrons à la fin si l'on aura raison.

CELIE.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison ;
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette legere offense.
Ma Mere est du projet : Vôtre Oncle, contre vous,
M'a seul déterminée & s'est joint avec nous.
Nous voulions vous resoudre à marier Julie :
Aujourd'hui vôtre choix à Clitandre la lie.
C'étoit nôtre dessein. Nos soins ont réüssi.
Calmez donc vôtre esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre ;
Eraste va venir ; & vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sçais où j'en suis.

JUSTINE.

Eh bien, de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup.

BABET.

Pour mon apprentiſſage ;
Je n'ai pas mal tantôt joüé mon perſonnage.

JULIE.

Aſsûrément.

DORANTE.

Dubois, que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monſieur, car j'en étois auſſi.

DORANTE.

Quoi, toi-même ès entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oüi, ſans doute ; & j'ai crû vous rendre un grand ſervice ?
Dans la reflexion vous-même en conviendrez,
Et j'eſpere qu'un jour vous m'en remercierez.

CELIE.

Hélas ! ſi vous ſçaviez, pour ſoûtenir ma feinte,
Ce qu'il m'en a coûté de peine & de contrainte.
Ah ! dans le moment même, où vous venez d'entrer,
Je courois vous chercher pour vous tout declarer.
Non. Je n'écoutois plus vôtre Sœur ni Clitandre ;
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre ;
Je ſacrifiois tout à vôtre ſeul repos.
Mais Eraſte paroît. Il vient fort à propos.



SCENE DERNIERE.

DORANTE, CELIE, JULIE, ERASTE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CELIE.

ERaste, de Clitandre enfin l'Hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous sçavez pour cela ce que nous avons fait.
Prenez part au bonheur d'un Ami si parfait.
Mais dans le même tems évitez ma presence.
Ne me voyez jamais.

ERASTE.

O Ciel! Quelle deffence?

CELIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander?
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder.
Achevons leur Hymen, & partons.

DORANTE.

Non, Madame.
Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame.
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris; vivez à l'ordinaire.

CELIE.

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va vôtre Amour.
Cet Amour fait lui seul le bonheur où j'aspire.
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;
Et me cachant au monde, au moins pour quelque tems,

Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.
Puis qu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour Beau-frere,
Je partirai demain. Rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE.

Elle est jeune, elle est belle & sage. Ah quelle femme!
Quel sens, quelle droiture, & quelle grandeur d'ame!
Exemple dans ce siecle & bien rare & bien beau!
Elle va s'enfermer dans le fond d'un Château.
Si vous voulez savoir quelle est vôtre Compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la Campagne.

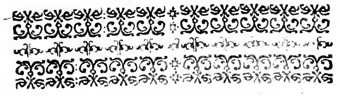
FIN.



L'AMANTE

L'AMANTE AMANT,

COMEDIE.



ACTEURS.

DORIMENE, Mere de Lucinde.

LUCINDE, Fille de Dorimene.

TIMANDRE, Amant de Lucinde.

LICIDAS, Amant de Lucinde, & autrefois d'Angelique.

ANGELIQUE, Amante de Licidas.

JUSTINE, Femme de Chambre de Dorimene.

LISE, Suivante d'Angelique.

L'ESPERANCE, Valet de Timandre.

JASMIN, Valet de Licidas.

LA VIOLETTE, Laquais de Dorimene.

La Scene est à Paris.



L'AMANTE AMANT,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

AVEZ-vous donc le Diable au corps, Monsieur ? Vous venez de courir quarante Postes sans vous arrêter. Vous n'avez mis que trente-six heures à venir de l'extrêmité de Flandres à Paris ; & à peine vous ai-je debotté, que, sans me donner le tems d'avoir des souliers, car vous sçavez que j'ai perdu les miens en courant, vous marchez par la Ville comme un possedé. Pour moi, je n'en puis plus, je vous l'avoüe. Je suis sur les dents. Essouf-

flé, toüé, écorché en plus d'un endroit... haï... hai... je ne sçaurois remuer ni pié ni patte. Je meurs de faim, d'envie de dormir, & de lassitude. Comment pouvez-vous faire pour resister à tant de fatigue ? Et se peut-il qu'un Homme de Qualité ne succombe à ces efforts violens ?

TIMANDRE.

Les Gens de Guerre sont accoûtumez à tout. L'honneur & l'ambition adoucissent les plus rudes peines où nôtre mêtier nous expose. Pour moi, je suis formé au travail, j'y ai été élevé dès mon jeune âge. Et que m'auroit servi d'avoir été Page d'un Duc des moins accommodez, ensuite Mousquetaire, Lieutenant d'Infanterie, & enfin Capitaine ?

L'ESPERANCE.

Il est vrai que tous ces états sont des Ecoles admirables pour la souffrance. Ah ! que je devrois bien être endurci à la peine, moi, qui ai eu l'honneur de vous suivre par tout, qui, fidéle Compagnon de vôtre fortune, ai toûjours été vôtre digne Valet. Et que n'ai-je point fait pour vous ? Quand j'y songe, franchement vous m'êtes bien obligé. J'ai refusé cent bonnes conditions pour vous servir ; mais je ne m'en repens pas. Je vous aime, vous êtes bon, & si....

TIMANDRE.

Comment ? Et que pouvois-tu faire de mieux ? N'es-tu pas bien-heureux d'avoir un Maître comme moi ?

L'ESPERANCE.

Oüi, j'en suis d'accord. Pour vous il n'y a rien à dire. Vous êtes Homme de Qualité, Cadet d'une des meilleurs Maisons de la Basse-Normandie, bien-fait, estimé par tout ; mais dequoi est-ce que tout cela me sert ? Vous êtes gueux comme un rat ; & voilà ce qui m'apporte.

TIMANDRE.

Hé ! de quelle maniere de parler te ſers-tu là ?

L'ESPERANCE.

Je me ſers de l'expreſſion la plus juſte ; & je ſuis certain, que je n'en ſçaurois trouver d'aſſez énergiques ſur ce ſujet. Ne vous fâchez pas. Laiſſez-moi parler ; vous ſçavez que vous me l'avez toûjours permis. Depuis douze ans que vous quitâtes le Château de vôtre Pere & qu'on vous donna un bidet, vingt piſtoles & moi pour Valet, combien avez-vous reçû de Lettres de Change ? Hem ! répondez.

TIMANDRE.

Tai-toi. Ne renouvelle point mes chagrins. Je ne ſens que trop le triſte état de ma fortune ; mais j'eſpere qu'elle changera. Je n'ai pas laiſſé de vivre juſqu'ici avec aſſez d'éclat, du moins en apparence, de m'avancer même dans le parti que j'ai pris ; & perſonne enfin ne me croit auſſi malheureux que je ſuis.

L'ESPERANCE.

La peſte ! pour vivre d'eſprit vous êtes admirable. Nul ne l'entend mieux que vous. Je ſçai que c'eſt une Science & une Prérogative annexée aux gens de vôtre Païs ; mais, il faut l'avoüer à vôtre gloire, vous les paſſez tous de bien loin ; & il n'y a pas de Manceau, ſi hupé qu'il puiſſe être, à qui vous ne donniez aiſément quinze & biſque. Doux, inſinuant, cajolant bien, jurant mieux, prenant de grands airs, amuſant vos Creanciers par de belles paroles, vous payant d'un côte, empruntant de l'autre ; enfin mentant parfaitement : Mais, ſur tout, je ne puis aſſez loüer cette vertu ſecrette & ce talent incomparable dont vous êtes doüé : Aucune de vos Hôteſſes ne vous échape ; par tout où vous logez, vous êtes d'abord le Patron. Ma foi, la Fortune n'eſt pas ſi aveugle que l'on penſe ; elle fait aſſez bien

toutes choſes, & donne à chacun, comme l'on dit, la robe ſelon le froid. Qu'aurions-nous fait ſans cela ? Nous aurions ſouvent mal paſſé nôtre tems, & fait bien des repas par cœur. Qu'en dites-vous ? Mais, à propos, comment faiſiez-vous avec Madame Barbe cette groſſe Flamande ? Comment pouviez-vous vous reſoudre à lui dire des douceurs, vous qui êtes ſi mignon, toûjours poudré, friſé, muſqué par tous les endroits de vôtre corps ? Elle étoit ſi mal propre, ſi ſaloupe, ſi dégoûtante...

TIMANDRE.

Que veux-tu ? On ne fait pas toûjours tout ce qu'on veut.

L'ESPERANCE.

Voyez ; qu'on a de la peine à gagner ſa vie ! Mais quoi ; ne ſortirons-nous jamais de ces embarras ?

TIMANDRE.

Je puis me flâter de quelque ſorte de reputation ; &, avec d'auſſi bons Patrons que les miens, je n'ai pas lieu de me deſeſperer tout-à-fait.

L'ESPERANCE.

Zeſte ! Tous ces Patrons promettent beaucoup & tiennent peu, & donnent ſouvent le loiſir de mener une triſte vie : Mais vôtre Mariage avec Lucinde nous mettra à nôtre aiſe. Elle eſt riche, vous lui plaiſez, & ne déplaiſez pas à Madame Dorimene ſa Mere ; vous êtes même un peu ſon Allié ; & le deſſein, où elle étoit, de vous donner ſa Fille, eſt croyez-moi, nôtre reſſource la plus ſûre. Hâtez-vous donc d'achever ce Mariage. Ah ! que je vai m'en donner à vos Nôces !

TIMANDRE.

Hélas, mon pauvre l'Eſperance ! Je tremble de peur de ne pas réüſſir dans cette entrepriſe.

L'ESPERANCE.

Pourquoi ? Lucinde vous aime : Que craignez-vous ?

TIMANDRE.

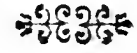
Elle me le disoit du moins avant mon départ : Mais elle ne voyoit que moi en ce tems-là. J'ai été absent dix-huit mois ; il n'en faut pas tant pour faire une infidelle. Je veux m'en éclaircir. Je ne viens ici que pour cela. Je t'avoüerai que je doute de sa fidelité. Il y a déja quelque-tems que je n'ai reçû aucune de ses Lettres. Je crains que quelque Rival n'ait avancé ses affaires pendant mon absence.

L'ESPERANCE.

Un Rival, dites-vous ? Oh, parbleu ! c'est ce qu'il faut bien empêcher. Lucinde en épouseroit un autre ? Diable ! On nous l'enleveroit ? Non non, cela ne se peut point ; & je la compte déja pour nôtre. Mais à propos ; quand j'y songe, j'apprehende pour moi le même malheur. La friponne de Justine ne m'a pas écrit en dernier lieu aussi tendrement qu'elle avoit accoûtumé de faire. J'en enrage. Ventre-bleu ! Un homme comme moi seroit-il trahi ? Peut-être aussi est-ce la faute du Secretaire dont elle s'est servie. Enfin, sachons la verité ; nous avons tous deux le même interêt. Voilà leur maison. Frapons à la porte, & voyons ce qui en est : Mais non ; ne vaudroit-il pas mieux que je sondasse un peu le gué avec Justine, avant que vous vous exposassiez vous-même ?

TIMANDRE.

Oüi. Je croi plus à propos que tu parles à Justine avant que je voye Lucinde. Je prendrai des mesures plus justes sur ce que tu me diras. Adieu. Je te laisse. On ouvre la porte. Je ne veux pas encore être vû. Informe-toi au plûtôt de ce qui se passe ; & revien finir mon inquietude.



SCENE II.

JUSTINE, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

C'Eſt Juſtine qui ſort. Ah ! que je l'aime ! Je le ſens bien en ce moment. Le ſang me triboüille par tout. Mais retirons-nous un peu à l'écart, & obſervons ſes diſcours pour avoir le plaiſir de la ſurprendre.

JUSTINE.

Ah ! Amour, traître Amour, qu'on eſt malheureux de ſuivre tes loix ! Que tu ès cruel ! & que c'eſt un deſtin bien funeſte que celui d'aimer !

L'ESPERANCE.

Ah ! morbleu, qu'elle eſt toûjours aimable !

JUSTINE.

C'en eſt fait : mon repos eſt allé à vau-l'eau : Je ne dors plus & je ſéche ſur mes piés depuis que je ne vois plus le digne Objet de mes deſirs. Ah ! L'Eſperance, mon cher l'Eſperance ! Où ès-tu maintenant ?

L'ESPERANCE.

Hélas, la pauvre Enfant ! Elle parle de moi.

JUSTINE.

Que ne peux-tu voir toutes les larmes que je verſe, & entendre tous les ſoupirs qui ſortent de mon eſtomac ? Tu connoîtrois bien que je ne ſçaurois vivre ſans toi.

L'ESPERANCE.

Ouf ! je me ſens attendrir à ces douces paroles. Elle me fend le cœur. Je ſoupire moi-même à l'entendre, & je ſuis prêt à pleurer.

JUSTINE.

Malheureuſe que je ſuis d'aimer ! Etoit-ce à

moi de prendre tant d'amour ? Passe encor pour les Femmes de Qualité ; elles n'ont autre chose à faire : mais une malheureuse comme moi a bien d'autres occupations. Hélas ! je n'en puis plus ; je me meurs ! Et pour qui ? Ah ! quand j'y pense, cela me met au desespoir ; pour un débauché, pour un yvrogne, un sac à vin.

L'ESPERANCE.

Je vous remercie des loüanges dont vous m'honorez.

JUSTINE.

Qui depuis qu'il m'a quittée n'a peut-être fait que boire sans penser à moi.

L'ESPERANCE.

Oüi ; cela m'est arrivé quelquefois.

JUSTINE.

Et qui dans le tems que je me tourmente, se console de mon absence, & prodigue peut-être ses caresses à quelque infame Vivandiere, ou à quelque Vendeuse de Brandevin.

L'ESPERANCE.

Oh ! non ; cela n'est pas vrai. Depuis que je suis parti j'ai été aussi sage qu'un Enfant d'un an.

JUSTINE.

Ah ! si je le sçavois !

L'ESPERANCE.

Eh bien ?

JUSTINE.

Je me vangerois sur l'heure. Oüi ; sans differer un moment....

L'ESPERANCE.

Hola, hola ! la peste ! Garde-toi bien de faire la sottise.

JUSTINE.

Mais non ; soyons fidelle jusques à son retour ; faisons nôtre devoir ; aimons-le toûjours tendrement.

L'ESPERANCE.

Ah ! voilà qui me plaît ; c'est parler raisonnablement, cela.

JUSTINE.

Oüi ; quoique je souffre pour lui, je ne dois point m'en plaindre ; je suis trop heureuse d'avoir un Amant tel que lui.

L'ESPERANCE.

Sans doute.

JUSTINE.

Il est bienfait.

L'ESPERANCE.

Cela se voit.

JUSTINE.

Il a du courage.

L'ESPERANCE.

Comme un Diable.

JUSTINE.

Enfin, c'est un homme qui merite d'être aimé. Hélas ! Sera-t-il encore long-tems absent ? L'Esperance, mon pauvre l'Esperance, quand est-ce que je te reverrai ? Quand pourrai-je ....

L'ESPERANCE.

Tout à l'heure ; & me voilà, Dieu merci.

JUSTINE.

Hai !

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce donc ?

JUSTINE.

Misericorde ! Ah ! je n'en puis plus, je me pâme !

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce qui t'épouvante ? Morbleu ! qu'elle est lourde ! Elle est plus pesante que de fer. Rassûre-toi ; je suis ton cher, ton fidelle l'Esperance.

JUSTINE.

Toi ?

L'ESPERANCE.

Oüi.

JUSTINE.

Non ; je croi que c'est un fantôme qui me tient.

L'ESPERANCE.

C'est moi-même, te dis-je. Tâte plûtôt.

JUSTINE.

Tout de bon ?

L'ESPERANCE.

Oüi, ma foi.

JUSTINE.

Falloit-il me faire tant de peur, & me surprendre aussi mal à propos ? Qui t'auroit diviné là ? Mais se peut-il que ce soit l'Esperance ?

L'ESPERANCE.

Quoi, ne me connois-tu pas ?

JUSTINE.

Eh, eh.

L'ESPERANCE.

Voyez ; elle ne peut me reconnoître. Va ; je ne m'en étonne pas. Les fatigues de cette Campagne ont fait un terrible effet sur mon visage. Ma foi, la Flandre change bien les gens ; n'est-il pas vrai ? Je ne suis pas aussi beau que j'étois ; mais il ne faut pas que cela t'allarme ; tout reviendra, s'il plaît à Dieu ; & un mois de séjour à Paris racommodera tout ce que la Guerre a gâté.

JUSTINE.

Tu en as bon besoin.

L'ESPERANCE.

Maintenant que tu ne doutes plus que je ne sois moi-même, je vai me servir de mon ancien privilege & te saluer avec ceremonie, comme un homme qui revient de loin.

JUSTINE.

Bon Dieu ! comme te voilà fait !

L'ESPERANCE.

Tu me vois un peu en desordre. J'ai laissé mon Equipage derriere ; nous sommes venus en Poste, mon Maître & moi ; & j'ai déja vû arriver plus d'un Prince, aussi halé & aussi deguenillé que moi.

JUSTINE.

Vous avez donc bien fatigué ?

L'ESPERANCE.

Fatigué ? Morgué ! cela eſt incroyable. Sans le Brandevin, que j'ai bû, je n'aurois jamais reſiſté. Ces Rodomons d'Eſpagnols ont paru vouloir faire les mauvais ; mais ils ont trouvé à qui parler, & nous leur avons montré leur bec jaune. Cependant qu'avez-vous fait ici ? Comment tout s'eſt-il paſſé ? Venons au fait. Mon Maître eſt dans une grande impatience d'en être inſtruit.

JUSTINE.

Ma foi, il y a bien du changement.

L'ESPERANCE.

Comment donc ? Qu'eſt-ce à dire ?

JUSTINE.

C'eſt-à-dire, que Lucinde a un autre Amant qui lui rend bien des ſoins. Dorimene prend grand plaiſir à le voir, & le reçoit fort bien. Il eſt riche, galant & bienfait.

L'ESPERANCE.

Tant pis ; cela ne vaut pas le Diable. De quel païs eſt-il, ce nouvel Amant ?

JUSTINE.

Il eſt de Paris.

L'ESPERANCE.

Tant mieux. Un Pariſien n'eſt qu'une dupe en comparaiſon d'un Bas-Normand, & mon Maître l'attrapera.

JUSTINE.

Son nom eſt Licidas. Franchement c'eſt un dangereux Garçon ; & Lucinde à la fin, voyant Timandre abſent, auroit bien pû s'en accommoder : mais elle aime ton Maître ; & puis qu'il eſt revenu tout ira bien, & il n'y a plus rien à craindre.

L'ESPERANCE.

Apparemment il a quelque faquin de Valet qui

te fait les yeux doux. Hem ! parle. Je le gagerois à ta mine.

JUSTINE.

Oüi ; il y en a un qui s'en est voulu mêler ; mais il n'y a guere trouvé son compte jusques ici. Je suis trop fidelle.

L'ESPERANCE.

Ventre-bleu, suffit... Il faut que je l'assomme. Quelle est la Profession du Maître & du Valet? Sont-ce des Gens de Guerre ?

JUSTINE.

Non.

L'ESPERANCE.

Quoi ? Ce ne sont pas des Gens de Guerre, & ils osent être nos Rivaux ? Ils ont perdu l'esprit.

JUSTINE.

Dame, la chose est pourtant comme je le dis. Le Maître est un jeune homme, qui n'a que les plaisirs pour objet, qui ne cherche qu'à se divertir.

L'ESPERANCE.

J'entens ; c'est un jeune Damoiseau, un petit Mignon de couchette, un Coquet bannal qui n'a vû que Ruël, Vincennes & le Bois de Boulogne, & peut-être est-ce sur le tout le fils d'un Fermier. Ah ! que j'en serois aise ! Adieu ; il faut que je te quitte ; je me suis déja arrêté ici trop long-tems. Mon Maître m'attend. Je suis sûr qu'il jure, à l'heure qu'il est, de mon peu de diligence ; & je vai lui rendre compte de toute nôtre conversation. Mais, qui est cet homme-là ?

SCENE III.

JUSTINE, L'ESPERANCE, JASMIN.

JUSTINE.

C'Est justement le Valet de Licidas, de l'Amant de Lucinde.

L'ESPERANCE.

Quoi ! C'est-là mon Rival ! Ah, ah, qu'il est plaisant !

JASMIN.

Parle donc, Justine. Quel est ce Goujat ? Je croi, Dieu me pardonne, qu'il se gausse de moi.

L'ESPERANCE

Tu l'as deviné. Mais, laissons-là la raillerie, & parlons serieusement. L'Ami, on m'a dit que vous vous mêliez de venir cajoler ma Maîtresse que voilà. Je veux bien vous avertir, de peur d'incongruité, que vous ne lui parliez plus ; autrement, touchez-là, je vous couperai les oreilles. Adieu.

SCENE IV.

JUSTINE, JASMIN.

JASMIN.

A Qui en a-t-il donc, cet avaleur de charretes ? Oüi, oüi, tu n'as qu'à venir ; tu trouveras à qui parler. Parbleu, j'ai été si sot que je ne lui ai rien répondu, tant son compliment m'a surpris ; mais à la premiere rencontre je lui ferai voir qui je suis.

JUSTINE.

Ne te frotes pas à lui. C'eſt un méchant Garçon. Gare les oreilles.

JASMIN.

Qu'il prenne garde à ſon nez, lui; Je pourrois bien le lui rogner d'un quartier. C'eſt donc là ce Guerrier ſi redoutable, dont tu m'as ſi ſouvent parlé?

JUSTINE.

Lui-même.

JASMIN.

Par ma foi, c'eſt un laid matin; & il faut que tu ſois bien aveuglée, pour me le preferer.

JUSTINE.

Que veux-tu? Je l'aime tel qu'il eſt.

JASMIN.

Tan pis pour toi. Timandre ſon Maître eſt-il auſſi revenu?

JUSTINE.

Sans doute.

JASMIN.

Je prévoi ici un grand broüillamini. Il y aura bien du ſang répandu; mais mon Maître pourra-t-il voir Lucinde ce matin?

JUSTINE.

Non; elle eſt un peu indiſpoſée. Qu'il attende à tantôt. Adieu; je rentre. Il faut que j'aille apprendre à ma Maîtreſſe le retour de Timandre.

SCENE V.

JASMIN *ſeul.*

VOilà pourtant de terribles affaires. Cruelle diſgrace pour nos Amours! Mon Maître ne pourra jamais... Mais le voici.

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

EH bien, Jasmin; as-tu de bonnes nouvelles à me donner?

JASMIN.

Oüi, de très-bonnes.

LICIDAS.

Quoi? Que veux-tu dire?

JASMIN.

Je veux dire que.... Mais, attendez que je voye auparavant, si vous avez vos deux oreilles.

LICIDAS.

Je croi qu'il est devenu fou.

JASMIN.

Les voilà toutes deux bien entieres. C'est dommage; dans huit jours vous n'en aurez plus.

LICIDAS.

Je pense qu'il extravague. Qu'est-ce que cela signifie?

JASMIN.

Cela signifie que, si Timandre est aussi méchant & aussi brutal que sont Valet, nous seront tous deux courtaudez.

LICIDAS.

Il est donc revenu, ce Monsieur Timandre.

JASMIN.

Oüi, de par tous les Diables; il est revenu, & son Valet aussi, Monsieur l'Esperance. Je l'ai rencontré ici avec Justine. Bon Dieu! quelle mine! quel fierabras! Il m'a d'abord interdit la vûë de la Femme de Chambre, sous peine de me les couper toutes deux, en cas de désobéïssance. Ti-

mandre vous deffendra, sans doute, de voir sa Maîtresse sous la même peine. M'en croirez-vous, Monsieur ? Tirons nos chausses de bonne heure ; cedons à la force; faisons les choses de bonne grace ; allons à Lion revoir la belle Angelique, cette jeune Veuve si aimable. Elle vous aime toûjours, j'en suis sûr ; cependant vous l'abandonnez cruellement. Il y a trois ans qu'elle attend vôtre retour ; allons, vous dis-je ; elle vous recevra à bras ouverts.

LICIDAS.

Ah ! ne m'en parle plus. Je suis confus de mon ingratitude ; mais l'absence & les yeux de Lucinde ont été plus forts que toutes mes reflexions. Je croi même qu'Angelique ne pense plus à moi. Elle ne m'écrit plus, & je ne reçois plus de ses nouvelles, & peut-être aime-t-elle ailleurs aussi-bien que moi.

JASMIN.

Non asſûrement. De la maniere dont vous m'en avez toûjours parlé, je ne lui sçaurois faire l'injustice de le croire ; &, bien loin qu'elle ait fait un nouvel engagement, je répondrois qu'elle pleure sans cesse vôtre infidelité.

LICIDAS.

Tu ès de bonne foi, mon pauvre Jasmin. Il ne faut pas tant de tems à une Femme pour se consoler de la perte d'un Amant : Mais, quand il seroit vrai qu'Angelique m'aimeroit encore, ne me le dis plus d'oresnavant ; Laisse-moi penser au contraire, qu'elle est comme toutes celles de son Sexe, afin de m'épargner le remords dont je serois devoré, si je croyois que je lui fusse cher encore.

JASMIN.

Allons la trouver, Monsieur, je vous supplie. Vous cherchez ici quelque malheur.

LICIDAS.

Poltron !

JASMIN.

Je ne le suis point du tout. Si nos Rivaux étoient des gens comme nous, vous verriez comment je serois brave ; mais ce sont des gens de Guerre, accoûtumez au fer & au feu.

LICIDAS.

Eh ! pour avoir été à la Guerre, crois-tu qu'ils ayent plus de courage, & qu'ils en soient plus redoutables ?

JASMIN.

Oüi, parbleu, je le croi.

LICIDAS.

Eh bien, détrompe-toi. Sois persuadé qu'il y a pour le moins à l'Armée autant de poltrons que de braves. J'en connois beaucoup qui ne sont rien moins que ce qu'ils s'efforcent de paroître; cependant, pour s'être trouvez dans quelque occasion où ils ne sont allez que par force, en enrageant & en faisant mille vœux secrets, ils regardent avec mépris ceux qui n'ont pas pris le parti des Armes, quoi qu'ils y ayent été contraints ou par leur fortune ou par la volonté de leurs parens. Oüi, quand ce ne seroit que parce que Timandre a été à l'Armée & que je n'y ai pas été moi, je veux m'attacher à Lucinde plus que jamais. Viens ; entrons chez-elle.

JASMIN.

Vous ne lui sçauriez parler que l'après-dînée. Justine me l'a assûré.

LICIDAS.

Allons donc chez mon Banquier prendre de l'argent. Je n'en ai plus.

JASMIN.

C'est fort bien fait.

LICIDAS.

Allons ; aussi-bien je voi deux Femmes maſ-

quées qui s'arrêtent ici. Nous les incommoderions sans doute, si nous y demeurions plus longtems. Apparemment elles ont quelque rendez-vous en ce lieu.

JASMIN.

Peut-être. Je ne sçai qui elles sont. Mais il me semble que je les ai vu nous suivre & nous observer trois ou quatre fois.

LICIDAS.

Ce ne sont pas là nos affaires. Sui-moi sans t'arrêter davantage.

SCENE VII.

ANGELIQUE, LISE.

LISE *se démasquant.*

EH bien, le voilà parti. Prenons un peu d'haleine, & donnons-nous de l'air.

ANGELIQUE.

Hélas!

LISE.

Quoi, Madame, vous soupirez?

ANGELIQUE.

Il s'éloigne, ma chere Lise; il me fuit; Pourrois-je ne pas soupirer?

LISE.

Non, vous ne le devriez pas; & j'enrage de vous voir faire tout ce que vous faites, pour un petit ingrat, indigne de la moindre de vos bontez.

ANGELIQUE.

Ah! cesse de l'outrager. Ma tendresse s'offence des injures que tu lui dis; j'excuse même, en quelque façon, son inconstance; il est jeune, il ne m'a point vûë depuis trois ans. Enfin, Lucinde n'a que trop de beauté pour l'enflâmer.

LISE.

Par ma foi, vous êtes bien folle, pardonnez-moi ce mot, ma chere Maîtresse, d'avoir tant d'indulgence pour un homme, qui vous à trompée, après vous avoir donné sa parole & pris de si grands engagemens avec vous. Je ne suis qu'une malheuteuse : mais si un homme m'avoit traitée de la sorte, fût-il plus beau qu'un Ange, je ne lui pardonnerois jamais.

ANGELIQUE.

Je ne suis pas si vindicative. Enfin, je me console par l'exemple de mille autres qui ont plus de merite que moi, & qui ont le même malheur.

LISE.

Il est vrai, que ce n'est point aujourd'hui le Siecle des Femmes ; la mode en est passée, & ces bourreaux d'hommes nous méprisent en un point qui n'est pas concevable : Mais, si toutes les Femmes étoient de mon humeur, & qu'elles voulussent me croire, je sçai bien ce qu'elles devroient faire.

ANGELIQUE.

Et quoi ?

LISE.

Les envoyer tous promener, & n'en souffrir jamais aucun.

ANGELIQUE.

Ah ! pauvres Lise ; tous ingrats & perfides qu'ils sont, ils ne laissent pas de nous être agreables ; je ne l'éprouve que trop moi-même.

LISE.

Il est vrai.

ANGELIQUE.

Sans ce maudit charme qui nous attache à eux, ils seroient assez punis ; nous n'aurions qu'à les laisser là sans y songer jamais ; car enfin, que seroient-ils sans nous ?

LISE.

Eh! que ferions-nous sans eux?

ANGELIQUE.

Nous nous ennuirions un peu, franchement; mais du moins, de leur côté, ils auroient leur part de nôtre ennui.

LISE.

Pas tant que vous pensez.

ANGELIQUE.

Comment donc?

LISE.

C'est qu'ils ont mille occupations serieuses ou agreables qui les empêchent de penser à nous. La Guerre, la Chasse, le Jeu, les Voyages, la bonne chere: Mais, pour nous, il n'en est pas de même; nous n'avons pas à choisir; & la fortune injuste, pour humilier nôtre orgueil, a borné toute nôtre felicité à goûter les douceurs que l'Amour donne. J'en enrage; qu'elle cruauté! Pourquoi faut-il que les choses ne soient pas égales? Mais, Madame, puis qu'il faut que vous aimiez pour être heureuse, cessez du moins de poursuivre Licidas. Croyez-moi; faites un autre choix, & épargnez-vous tous les chagrins que vous souffrez, en aimant sans être aimée.

ANGELIQUE.

Non; je ne puis suivre ce conseil. Licidas m'a paru aimable. Je lui ai dit que je l'aime: C'est assez pout me le faire aimer toute ma vie.

LISE.

Que prétendez-vous donc faire? Que ne lui parlez-vous; que ne vous faites-vous connoître, puisque vous ne sçauriez vous passer de lui? Il y a tantôt deux mois, que nous sommes arrivées à Paris pour chercher ce traître. Vous avez tout quitté à Lyon pour cela, sous pretexte de venir faire juger un procès d'une très-grande consequence pour vous. Cependant, depuis que vous

êtes dans cette Ville, vous ne faites que pleurer & soupirer sans rien conclure.

ANGELIQUE.

Hélas, Lise ! C'est pour ne me point exposer au mépris de cet ingrat. Je ne prétens me découvrir, que lorsque je serai presque assurée d'un heureux succès!

LISE.

Mais, Madame, si vous tardez plus long-tems, vous serez peut-être traversée dans vos desseins. Vous n'ignorez pas qu'on vous cherche, que vous avez ici des Parens & des Amis qui ont ordre de s'informer de ce que vous faites.

ANGELIQUE.

C'est ce qui m'occupe le plus, & la premiere des choses où je dois remedier. Je croi même avoir trouvé ce qu'il faut pour cela. Ecoute : Depuis deux ou trois jours il m'est venu une idée qui me semble tout à fait propre au dessein que j'ai de me cacher. Tu ne manquera pas de la condamner d'abord comme ridicule & extravagante.

LISE.

Peut-être. Sçachons ce que c'est.

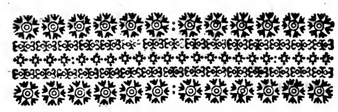
ANGELIQUE.

Non, je ne veux pas te le dire encor. Suffit que rien ne me peut détourner de ma resolution. Vien au logis; allons-y travailler tour à l'heure : Mais, au reste, j'ai besoin de toi, & il faut que tu joües avec moi un terrible personnage. Je croi que tu le voudras bien faire pour moi.

LISE.

Hélas ! je ferai tout ce que vous voudrez. Allons; je vous sui, Madame. Ju suis prête à tout entreprendre. Je sçai trop qu'une Femme de Chambre, qui a la confidence de sa Maîtresse, doit être; pour servir son Amour, & à vendre; & à engager.

Fin du pemier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISE, *en habits d'Homme.*

LISE.

ENfin, Madame, nous voilà équipées. Bon Dieu! quelle entreprise! Je n'ai de ma vie été si embarassée. Je ne marche dans la ruë qu'avec honte; & il me semble que tout le monde se moque de moi.

ANGELIQUE.

Tu me parois pourtant assez déliberée; & ta physionomie répond assez au personnage que tu vas joüer.

LISE.

Je ne sçais; mais depuis que j'ai endossé ce harnois, il me semble que j'ai mille fois plus d'adresse que je n'avois. Je croi que je m'aquiterois assez bien des devoirs d'un Laquais favori d'une Dame galantes; & j'en connois plus d'une en cette Ville qui me donneront de bons gages pour la servie. Enfin, s'il est vrai ce qu'on dit, qu'un Laquais, pour être bon, doit être méchant, je sens que je serois le meilleur Laquais du mon-

de. Mais, Madame, vous me charmez sous cet habit; & si je n'étois aussi fortement persuadée, que je le suis, que vous êtes Femme, franchement je succomberois à la tentation. Ah! la jolie taille! quelle démarche! Voyons: Promenez-vous un peu.

ANGELIQUE.

Que tu ès folle!

LISE.

Par ma foi, vous êtes adorable, & je gagerois qu'à l'heure qu'il est vous faites de terribles effets sur l'esprit de ceux qui vous regardent.

ANGELIQUE.

Hélas! dans l'état où je suis, je n'ai dessein de plaire à personne. L'unique sujet de mon déguisement est l'envie que j'ai de tromper ceux qui me cherchent. Cependant, comme Dorimene la Mere de Lucinde est un peu coquette à son âge, je veux essayer de profiter de l'habit que je porte. J'ai resolu de lui rendre des soins. Avoüe que, si je pouvois m'en faire aimer, j'aurois par-là un moyen bien certain & bien agreable pour me vanger de mon traître.

LISE.

Comment donc?

ANGELIQUE.

En obligeant Dorimene de chasser Licidas de sa maison, & d'ordonner à sa Fille de rompre tout commerce avec lui.

LISE.

Tout cela est le mieux du monde: Mais, Madame, Licidas vous reconnoîtra d'abord, & vôtre déguisement sera inutile.

ANGELIQUE.

Hélas! depuis trois ans qu'il ne m'a vûë, & qu'il ne pense plus à moi, mon visage est assez changé. Je paroîtrai devant lui sans crainte d'être reconnuë. L'habit que je porte, & une perru-

que

que d'une couleur differente de celle de mes cheveux feront l'effet que j'en attens. Enfin, quand méme il se souviendroit de m'avoir vüë ailleurs, il me prendra sans doute pour mon Frere le Chevalier, à qui tu sçais que je ressemble si parfaitement, qu'on s'est mépris cent fois au bal, en nous voyant tous deux, d'abord que j'étois déguisée en homme.

LISE.

Mais, comment ferez-vous pour vous introduire chez Dorimene ?

ANGELIQUE.

Il en faut chercher quelque occasion. Cependant je veux la suivre par tout & m'attacher à la regarder, comme un homme qui a quelque dessein. Ces vieilles Coquettes ne s'y trompent jamais. Elles y prennent garde, & vous tiennent compte de tout.

LISE.

C'est fort bien fait ; Mais vous, qui voulez plaire à une Femme, sçavez-vous de quelle maniere il faut s'y prendre ? Avez-vous les airs pour cela ? Vous sçaurez-vous façonner sur de bons modelles dans le rôle que vous joüez ?

ANGELIQUE.

Hélas ! je ne sçai. Je suis si pleine de ma passion & de ma tendresse, que je ne songe guere à toutes ces choses.

LISE.

Je le voi bien : Vous voulez plaire, & vous n'avez point de mouche. Approchez, que je vous en mette une. C'est un sacrilege en galanterie que d'en manquer. Tous les Coquets de profession en portent ; & c'est aujourd'hui la marque des Gens à bonne fortune.

ANGELIQUE.

Je le croi.

LISE.

Voyons vôtre air. Ajustez un peu vôtre perruque; peignez la; mettez vôtre chapeau. Fi! cela n'est pas bien. Voilà qui est trop bourgeois. Regardez-moi. Voyez comme je fais. Tâchez de m'imiter. Allons. Bon cela. Prenèz des manieres un peu languissantes; une façon de parler lente, tardive & nonchalante. Apprenez à vous joüer toûjours avec quelque chose avec un de vos gands, avec vôtre cravate, avec une canne, ou avec le bouts de vôtre perruque.

ANGELIQUE.

Que tu ès badine!

LISE.

Voilà justement comme il faut être pour toucher les Dames. Pensez-vous les charmer avec un serieux philosophique? Mais vôtre jambe est-elle bien taillée? Oüi, j'en suis bien contente. C'est là le principal. On n'est jamais bien fait si l'on manque par-là. La jambe, morbleu, la jambe.

ANGELIQUE.

Comment, Lise, tu jures.

LISE.

Sans doute; puis-je m'en dispenser, étant devenuë Laquais? Y a-t-il de Laquais qui ne jure? Allez; ne faites pas tant la rancherie. Il faudra bien vous y accoûtumer, & apprendre, à la maniere des Courtisans, à orner de tems en tems vos discours d'un serment fait à propos. Par exemple: Lors qu'on parle à quelque Belle des sentimens qu'elle inspire: Oüi, Madame, je vous adore; vous êtes la plus aimable Personne de l'Univers; je vous jure que je n'aimerai jamais que vous, & qui pourrois-je aimer après vous avoir connuë? Si elle doute de la sincerité de vos paroles, on repart à l'instant: Ah! Madame, quelle injustice vous me faites! Dieu me damne! si je ne vous dis vrai. Que la foudre m'écrase! si je ne vous adore.

Cela fait des merveilles ; & l'on se fait croire d'abord ; autrement la conversation n'a point de grace.

ANGELIQUE.

Va ; je ferai peut-être mieux que tu ne penses.

LISE.

Peut-être aussi ne ferez-vous rien qui vaille. Croyez-moi, Madame ; le Personnage d'un Coquet n'est pas si facile à faire que vous pensez, & vous ne devriez point vous exposer à le joüer, sans en avoir fait auparavant plusieurs repetitions.

ANGELIQUE.

Dans un autre tems j'aurois bien aimé à me donner ce divertissement : Mais j'ai l'esprit trop occupé de pensées plus serieuses pour m'y pouvoir appliquer à present.

LISE.

Et la tabatiere que je vous ai donnée, sçaurez-vous vous en servir à propos ? Sçavez-vous qu'il y a de l'art parmi les Gens de Cour jusqu'à prendre du tabac ?

ANGELIQUE.

Oüi : Je sçais que c'est une des choses à quoi ils s'appliquent plus, & qui leur est d'une des plus grandes ressources. Le Tabac en effet est pour les Hommes ce que l'Eau de la Reine d'Hongrie & les Boëtes à Vapeurs sont pour les Femmes. L'un & l'autre sert de contenance. On se tire d'affaires par-là. L'on en prend en Compagnie, d'abord qu'on ne sait que dire & par où fournir à la conversation.

LISE.

Ah ! Vous sçavez cela ? Il ne faut plus s'étonner, s'il y a tant de Gens qui en prennent : C'est encor beaucoup. Voyons si vous en prendre methodiquement.

ANGELIQUE.

Oüi. Tien. J'ai remarqué, parmi les preneurs

de Tabac, quelques-uns des plus distinguez, & de ceux-là, tu m'entens bien, de ceux qu'on peut se proposer pour exemple. Je croi que je les imite assez bien.

LISE.

Oüi, vous avez fort bien fait cela.

ANGELIQUE.

Mais, sçais-tu ce qui me fait le plus de plaisir dans mon déguisement ? C'est d'être à couvert de mille sottises que les Gens viennent vous dire à tous momens. Une Femme un peu raisonnable est exposée à entendre & à souffrir les Galanteries de tous ceux qu'elle rencontre. Cela ne m'accommoderoit point, inquiete comme je suis.

LISE.

Quoi ? Vous croyez que l'habit que vous portez vous en sauvera ?

ANGELIQUE.

Assûrement que je le crois. Et qui s'aviseroit de m'en conter, habillée comme je suis ?

LISE.

Tout le monde.

ANGELIQUE.

Comment ? Tout le monde.

LISE.

Oüi, tout le monde. Vous verrez combien de conquêtes vous ferez.

ANGELIQUE.

Avec cet habit ?

LISE.

Avec cet habit. Ma foi, toutes les Dames en tiendront. Ce déguisement vous est avantageux, & vous n'aurez pas plûtôt paru avec cet équipage, que vous aurez trente declarations à essuyer, ou de vive voix, ou par écit. On vous assiegera de tous les côtez ; & je gagerois que moi, qui ne suis pas si belle que vous, je trouverai aussi quelque bonne fortune.

ANGELIQUE.

Tai-toi ; c'eſt trop badiner. Songeons à mes affaires : Mais on vient à nous.

SCENE II.

ANGELIQUE, TIMANDRE, LISE, L'ESPERANCE.

TIMANDRE.

L'Eſperance, va-t-en ſçavoir... Mais, que vois-je ? Suis-je trompé ? Et n'eſt-ce point lui-même ?

ANGELIQUE.

Qui eſt cet homme-là ? Je croi le reconnoître. Mes ſoupçons ſont veritables. Oüi, aſsûrement. Timandre !

TIMANDRE.

Chevalier !

ANGELIQUE.

Ah ! que je ſuis ravi de vous voir !

TIMANDRE.

Ah ! mon cher, que je vous embraſſe. Quelle joye de vous trouver ici !

ANGELIQUE *à part.*

Elle eſt extrême pour moi. Il me prend pour mon Frere le Chevalier. Mais comment vous êtes-vous porté depuis que nous ne nous ſommes vûs ?

TIMANDRE.

Aſſez bien, hors les fatigues de la Guerre, qui m'ont quelquefois un peu accablé.

ANGELIQUE.

Toûjours Dragon ?

TIMANDRE.

Toûjours. Il y faut mourir. Et vous, mon cher

Ami, comment avez-vous passé vôtre tems ? Vôtre santé a-t-elle toûjours été bonne ?

ANGELIQUE.

Oüi, Dieu merci.

TIMANDRE.

Madame vôtre Sœur comment se porte-t-elle ? Parbleu, il me semble que je la voi, quand je vous regarde.

ANGELIQUE.

Elle se porte le mieux du monde.

TIMANDRE.

Est-elle remarié ?

ANGELIQUE.

Non.

TIMANDRE.

Tant pis. C'est une fort grande injustice, je vous jure.

ANGELIQUE.

Je vous suis fort obligé.

TIMANDRE.

Je vous assûre que je n'oublierai jamais les obligations que j'ai à toute vôtre Famille & les bontez que vous eutes tous pour moi, pendant le Quartier d'Hyver que je passai à Lyon.

ANGELIQUE.

Ne vous y reverrons-nous jamais ?

TIMANDRE.

Hélas ! mon cher Ami, je n'en suis pas le Maître. Il faut attendre qu'on m'y envoye.

ANGELIQUE.

Mais, quelles affaires avez-vous à Paris ? Peut-on vous demander cela sans être indiscret ?

TIMANDRE.

Je n'ai point de secret pour vous. Sachez donc, que je suis amoureux ; que je suis venu ici de l'Armée en diligence pour revoir ma Maîtresse, me flâtant même de l'épouser au plûtôt. Tout sembloit me favoriser avant mon départ ; mais

aujourd'hui j'apprens qu'un Rival riche est bien dangereux.

ANGELIQUE.

Hélas ! il suffit d'être amoureux pour éprouver quelque disgrace.

TIMANDRE.

Cependant je suis bienheureux de vous avoir rencontré. C'est un coup de ma bonne fortune ; & vous pouvez me rendre un bon office. Connoissez-vous Dorimene ?

ANGELIQUE.

J'en ai oüi parler.

TIMANDRE.

C'est la Mere de la Personne que j'aime ; & puisque vous en avez entendu parler, il seroit inutile de vous repeter ce que vous avez sans doute apris. Sur quel pied la connoissez-vous.

ANGELIQUE.

Sur le pied d'une Personne galante, qui aime à avoir des Amans.

TIMANDRE.

Voilà le fait. C'est la Femme du monde la plus facile à s'engager ; mais, sur tout, elle a un foible invincible pour les jeunes Gens. Rendez-lui des soins, je vous en conjure.

ANGELIQUE.

Moi ?

TIMANDRE.

Oüi. Ne vous en défendez pas. Il s'agit de toute ma fortune. Si vous pouvez une fois vous rendre le maître de son esprit, vous assûrerez mon bonheur, en me faisant préferer à mon Rival.

ANGELIQUE *à part.*

Je ferai toutes choses pour vous. Tout semble conspirer à mes desseins. Mais au moins dites-moi de quelle maniere il s'y faut prendre ?

TIMANDRE.

Il ne faut que l'aller voir chez elle ; & je vai vous y mener tout à l'heure.

ANGELIQUE.

Quoi, sans autre façon ?

TIMANDRE.

Oüi, Dorimene est une Femme sans ceremonie, chez qui tous les honnêtes Gens sont bien reçûs. D'ailleurs, je puis me flater de quelque privilege: Mais, pour vous ôter toute sorte de scrupule, l'Esperance, sçachez, si nous pourrons voir ces Dames, Monsieur le Chevalier & moi. Cependant puis-je, à mon tour, vous demander quelles affaires vous ont attiré à Paris ?

ANGELIQUE.

Le seul desir d'aller servir une Campagne. La fantaisie m'en a pris d'une maniere à ne pouvoir plus resister à la tentation.

TIMANDRE.

Ah ! ne le faites point, croyez-moi. Je vous parle en Ami. Il y a trop de fatigues à essuyer.

ANGELIQUE.

Bagatelle. Ma Physionomie est la plus trompeuse du monde. Je parois un peu délicat & même effeminé, j'en demeure d'accord, mais vous ne sçavez pas tout ce que je sçai faire.

TIMANDRE.

Vous vous moquez.

ANGELIQUE.

Je ne me moque point ; & pour vous en convaincre, je veux faire la premiere Campagne avec vous. Au moins, je me flâte que vous aurez quelque égard pour moi, & que vous ne me traiterez pas avec toute l'authorité & la rigueur qu'un Capitaine a ordinairement pour ses Soldats.

TIMANDRE.

Parbleu ! vous serez le maître. Je vous obéirai toûjours. Enfin, nous ne nous quitterons point.

Vous aurez ma Tente, mes Chevaux, mes Valets, ma soupe & la moitié de mon lit.

ANGELIQUE.

Tout de bon ? Puis-je compter là-dessus ?

TIMANDRE.

Oüi, je vous jure. Je voudrois déja que nous y fussions.

ANGELIQUE.

Que je vous suis obligé ! Vôtre generosité est extrême.

TIMANDRE.

Que ne feroit-on point pour vous ? Cependant, croyez-moi, vous ne vous repentirez pas de m'avoir suivi. Vous serez fort agreablement parmi nous, je vous jure ; & entre tous nos Officiers ce sera à qui vous aura.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire, que je ne manquerai pas de Camarades.

TIMANDRE.

Non, je vous en répons.

SCENE III.

TIMANDRE, ANGELIQUE, LISE, L'ESPERANCE, JUSTINE.

JUSTINE.

LUcinde vous attend au jardin ; Monsieur, vous pouvez l'y aller trouver, & je puis vous assûrer par avance qu'elle aura beaucoup de plaisir de vous voir, & vous & Monsieur vôtre Ami.

TIMANDRE.

Allons, Chevalier. Et Madame Dorimene ?

LISE.

Eh bien, qu'est-ce que cela fait ?

L'ESPERANCE.

Qu'est-ce que cela fait ? Morgué, cela fait tout. Tu ris ; mais il n'y a pas dequoi rire. Ce que j'avance ici je ne l'avance pas sans fondement ; & j'ai oüi dire plusieurs fois à ma Mere, qui ne s'y connoissoit pas mal, & qui jugeoit fort sainement des choses, qu'un Homme sans barbe est un Apoticaire sans sucre.

JUSTINE.

Adieu, tu n'es qu'un babilard.

L'ESPERANCE.

Quoi ? Tu me quittes si-tôt ? Ou vas-tu donc, mon petit cœur ?

JUSTINE.

Je m'en vais habiller Dorimene.

L'ESPERANCE.

Tu n'as pas là une petite occupation. Elle est toûjours la même ?

JUSTINE.

Toûjours. Elle ne changera jamais. Elle est aussi coquette qu'elle l'étoit à l'âge de quinze ans, croit être belle, fait la jeune, & ne peut se passer d'une Amourette. Enfin, la Gallanterie est son élement ; mais elle a de la vertu dans le fonds.

LISE.

Oh ! je le crois bien. Tu ne la servirois pas sans cela.

JUSTINE.

Non, ma foi.

LISE.

Mais parce que tu sçais bien qu'elle a de la vertu dans le fond, tu te rends charitable, & tu ès toûjours du secret.

JUSTINE.

Ne faut-il pas faire comme les autres. Je la sers autant que je puis ; & n'est-il pas juste de

garder le secret à ceux qui se fient à nous ?

L'ESPERANCE.

Sans doute. On y est obligé en conscience. Mais, adieu. Nous allons nous promener tous deux. Dans combien de tems pourrai-je revenir ? Seras-tu long-tems à habiller Dorimene ?

JUSTINE.

Non; je n'y serai qu'une heure au plus, car elle est déja coëffée, elle a pris sa chemise; de sorte que la moitié de la besogne est faite.

L'ESPERANCE.

Adieu donc.

JUSTINE.

Adieu, mon Enfans.

SCENE V.

JUSTINE *seule.*

ALlons donc ajuster nôtre Doüairiere. Ah ! que je vai lui faire bien ma cour, en lui vantant lu Chevalier !

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

DORIMENE, TIMANDRE, ANGELIQUE, LUCINDE, JUSTINE.

ANGELIQUE.

De grace, mes Dames, laissons-là les complimens. Je ne sçai comment m'y prendre pour répondre à vos honnêtetez. Toutes ces façons m'embarrassent ; je suis libre & la contrainte me desespere. Peut-on vous demander à quoi vous passez vôtre tems, quels sont vos plaisirs ! Peut-on être de vos parties ?

LUCINDE.

Hélas ! Nôtre tems se passe souvent assez mal, quelquefois mieux ; enfin, nous faisons comme toutes les autres : le Bal, l'Opera, le Jeu, la Promenade & la Comedie nous occupent tour à tour, selon la saison & les occasions.

TIMANDRE.

A propos de la Comedie, j'y dois aller demain, & je suis prié d'en aller décrier une qu'on representera pour la premiere fois.

LUCINDE.

Comment donc ? Peut-on faire de semblables prieres, sans sçavoir si la Piece est bonne ou mauvaise.

ANGELIQUE.

Sans doute. Je connois deux ou trois Hommes qui sont en passe, depuis long-tems, d'en user de la sorte. Ils n'y manquent jamais, lorsque l'Auteur n'a pas pris le soin de les mettre dans ses interêts, en leur lisant sa Piece, en les consultant sur la conduite de son Ouvrage, & en leur prouvant, par des loüanges impertinentes qu'ils sont les plus sçavans du monde dans la Poëtique.

DORIMENE.

En verité, cela est bien ridicule : Mais je ne voi pas qu'il soit facile d'empêcher le succès d'une Piece, quand elle est veritablement bonne.

TIMANDRE.

Fut-elle la meilleure du monde, il faut qu'elle saûte, lorsque nous nous en mêlons, quelques-uns que nous sommes. Pour cela, nous nous plaçons sur le Théatre, trois ou quatre de chaque côté, à quelque distance l'un de l'autre. Nous parlons ; nous prenons du tabac ; nous nous mouchons souvent ; nous passons d'un côté à l'autre ; nous venons reprendre nôtre premiere place ; & dans les endroits les plus pathetiques, nous faisons, ou disons quelque plaisanterie, bonne, ou mauvaise ; n'importe : Nous en rions aussi-tôt. La moitié du Parterre en rit aussi ; l'autre en enrage. Tout cela ensemble fait du bruir. L'Acteur s'arrête ; il se rebute ; tout son feu se perd ; il ne joüe plus rien qui vaille : Voilà la Piece au Diable.

ANGELIQUE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Qui pourroit tenir là contre ?

LUCINDE.

Oh ! personne. Je voi que vous ne l'entendez pas mal. Mais quel fruit retirez-vous de cette malice ?

TIMANDRE.

Le plaisir de nous divertir.

ANGELIQUE.

Parbleu, il faut que je me mette de la partie. Vous verrez si je joüerai mal mon rôle, quand il ne s'agira que de faire du bruit.

LUCINDE.

Ah ! je ne croi pas que vous vouliez le faire.

ANGELIQUE *bas.*

Je vous asfûre que dès demain .... Mais, juste Ciel ! Voici mon Traître.

SCENE II.

DORIMENE, LUCINDE, ANGELIQUE, TIMANDRE, LICIDAS, JUSTINE.

DORIMENE.

AH ! bon jour, Monsieur, vous êtes aujourd'hui un peu paresseux, & vous nous venez voir bien tard.

LICIDAS.

Madame, je suis moins paresseux que vous ne pense. Je suis déja venu ici ; on m'a renvoyé ; Mais, quand je ne serois point venu du tout, vous ne m'auriez guere souhaité, ayant si bonne Compagnie.

LUCINDE.

Elle est fort bonne sans doute.

LICIDAS.

Elle est bien heureuse que vous la trouviez telle, Madame.

TIMANDRE.

Afsûrement. Que peut-on fouhaiter de plus ?

ANGELIQUE.

Elle eut été encore meilleure, fi Monfieur fût venu des premiers.

LICIDAS.

Je ne fçai, Monfieur, de quelle maniere vous l'entendez ; mais il me femble que le ton, dont vous le dites, marque plus de raillerie que de fincerité.

ANGELIQUE.

Point du tout. Vous me faites tort, fi vous l'avez crû. Je fuis naturel dans tout ce que je dis, & ma bouche ne trahit jamais les fentimens de mon cœur. Je vous afsûre encore une fois que j'ai plus de plaifir de vous voir ici que je n'en aurois, fi vous n'y êtiez pas. Je le dis franchement devant ces Dames, & je croi qu'il fuffit de cet aveu pour vous perfuader que je ne déguife jamais ce que je penfe.

LICIDAS.

bas. *haut.*

Que vois-je ? Seroit-ce lui ? Je ne fçai, Monfieur, par où je puis m'être attiré tant d'honnêteté de vôtre part.

ANGELIQUE.

J'aurois peine à vous le dire moi-même. Peut-être eft-ce un de ces effets de la Sympathie qui fait que nous nous intereffons plûtôt pour une perfonne que pour une autre. Peut-être y a-t-il quelque raifon plus puiffante qui m'oblige à vous vouloir du bien : Mais quoi qu'il en foit, je ne fçaurois refifter au panchant fecret qui me force d'être de vos Amis.

LUCINDE.

Voilà une declaration bien obligeante.

DORIMENE.

Elle ne peut l'être davantage.

LICIDAS.

J'y suis aussi sensible que je dois, & je proteste à Monsieur que personne ne l'honore & ne l'estime plus que moi.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas assez pour moi. Je veux quelque chose de plus tendre & de plus pressant. Je suis aussi jaloux en amitié qu'un autre pourroit l'être en amour. Je crains même beaucoup en vous donnant la mienne. Il y a une chose qui me chagrine; vous avez la reputation d'être inconstant.

bas. LICIDAS.

Je ne me trompe point; c'est le Chevalier lui-même. *haut.* Ne craignez rien. Rassûrez-vous. Vous n'êtes pas bien informé de mon humeur.

ANGELIQUE.

Je le suis peut-être mieux que vous ne pensez.

LICIDAS.

Vous?

ANGELIQUE.

Oüi, moi. Faites-vous justice vous-même. Rapellez dans votre esprit tout ce qui vous est arrivé. N'y a-t-il pas quelque chose qui n'est pas tout-à-fait bien? Et ne sentez-vous point quelques remords, lorsque vous songez à ce que vous avez fait à Lyon?

LICIDAS.

A Lyon? Qu'y aurois-je fait qui me dût causer des remords?

ANGELIQUE.

Songez-y. Vous le sçavez mieux que personne. Mais, quoi? Vous rougissez; Ah! ma foi, cette rongeur vous trahit.

LICIDAS.

Ah! je conçois ce que vous voulez me dire. Vous me voulez parler sans doute d'une Personne que j'y ai connuë; & en effet, plus je vous regarde, plus je me confirme dans mes soupçons.

Oüi ; vous êtes ſon Frere. Je n'en ſçaurois plus douter.

ANGELIQUE.

Et bien, oüi, je ſuis ſon Frere. Aj-je tort de vous reprocher que vous êtrs inconſtant ?

LUCINDE.

Expliquez-nous cette énigme.

LICIDAS.

Elle n'eſt pas bien difficile, Madame. Il y a quatre ou cinq ans qu'étant à Lyon, j'y vis une jeune Perſonne : je lui rendis pluſieurs viſites ; & comme on ne peut parler dans ces rencontres que de galanterie, il m'échapa, ſans reflexion, de lui dire, que je l'aimois. Monſieur veut me perſuader, que j'ai commis un fort grand crime, d'avoir manqué à des choſes que je n'avois dites qu'en riant.

ANGELIQUE.

Ma foi ; vous voilà bien excuſé. Après cela il n'y a plus rien à dire. Eh ! Moſieur ; au moins ne déguiſez pas la verité avec ſi peu de bonne foi. Dites plûtôt, qu'on n'eſt pas le maître de ſon cœur, comme on le veut ; qu'on n'en diſpoſe pas à ſon gré, comme on le veut ; que vous avez vû Madame, & que vous n'avez pû vous empêcher de l'aimer. Mais, ne vous défendez pas d'avoir autrefois aimé ma Sœur & de le lui avoir dit avec fureur : Enfin, d'avoir fait, pour l'en convaincré, tout ce que font les Amans les plus emportez ; juſqu'à lüi donner vôtre foi, de n'avoir jamais d'autre Femme qu'elle.

DORIMENE.

Cela eſt-il bien poſſible ?

LUCINDE.

Quoi, Monſieur ? Vous êtes engagé ailleurs ? Vraiment, je ſuis bien aiſe de ſçavoir cela.

ANGELIQUE.

Eh, Madame ! Croyez-vous que cela l'embar-

rasse ? Monsieur est au dessus de ces bagatelles.

LICIDAS.

Si la promesse, dont vous me parlez, étoit veritable, je pourrois faire quelque scrupule de la rompre : Mais, comme elle n'a jamais été qu'en l'air, tant pis pour celle qui y a ajoûté foi.

ANGELIQUE.

En verité, cette présomption de vous-même est un peu extraordinaire. Mais, Madame, vous voyez qu'il ne parle de la sorte, que pour s'excuser, & avoir lieu de vous dire, qu'étant aussi aimable que vous l'êtes, vous ne devez rien craindre de sa legereté, puis qu'il n'a abandonné ma Sœur qu'à cause de son peu de merite.

TIMANDRE.

Il n'y a pas grand fonds à faire là-dessus.

LUCINDE.

Mais ; Madame vôtre Sœur a dû entierement l'oublier.

ANGELIQUE.

Hélas, Madame ! Dans ces occasions fait-on tout ce que l'on doit, & tout ce que l'on veut ? La pauvre Femme se plaît à nourrir sa malheureuse passion. Elle entretient avec opiniâtreté ce qui la devore, & se rend, par cet Amour déraisonnable, la plus infortunée Personne du monde. Pardonnez-moi, Madame, je vous en conjure, la douleur que ce souvenir me donne ; elle paroît trop à vos yeux : Mais je ne sçaurois penser, sans une mortelle tristesse, à la pitoyable destinée d'une Sœur qui m'est si chere, que ses maux sont presque les miens. Si bien que je donnerois volontiers la moitié de mon sang, pour lui rendre la tranquillité & le bonheur que l'oubli & le mépris de cet Amant perfide lui ont été pour jamais.

LICIDAS.

Parbleu ! Monsieur ne joüe pas mal la Comedie.

LUCINDE.

Quoi, vous plaisantez encore ? Allez ; vous devriez mourir de honte.

LICIDAS.

Il n'y a jamais rien eu de si plaisant.

DORIMENE.

Taisez-vous. Vous êtes un méchant homme, de faire ainsi souffrir une pauvre Femme. Il faut être plus que Tigre pour cela ; & je ne veux plus vous voir.

LICIDAS.

Eh bien, Madame ; je me retire. Il faut donner à vôtre colere le tems de se dissiper. Cependant, je promets à Monsieur, qui veut si fort être de mes Amis, & qui m'a si bien servi auprès de vous, que je l'en remercierai comme il faut.

ANGELIQUE.

Vous me ferez plaisir ; & j'attendrai vôtre remerciment avec impatience.

LICIDAS.

Je vous l'épargnerai, sans doute ; & vous n'aurez pas long-tems à attendre.

ANGELIQUE.

Tant mieux ; c'est ce que je souhaite le plus.

SCENE III.

DORIMENE, ANGELIQUE, LUCINDE, TIMANDRE, JUSTINE.

LUCINDE.

IL s'en va bien en colere : Je crains qu'il vous fasse une querelle.

ANGELIQUE.

Je vous promets, Madame, que le combat ne

sera jamais sanglant entre nous.

TIMANDRE.

J'y prendrai garde de mon côté, & je vous répons de l'évenement.

DORIMENE.

N'y manquez pas au moins.

SCENE IV.

DORIMENE, LUCINDE, ANGELIQUE, JUSTINE, TIMANDRE, LA VIOLETTE.

LA VIOLETTE.

Votre Maître de Claveſſin eſt dans vôtre chambre qui vous attend, Madame. Que lui dirai-je, s'il vous plaît?

DORIMENE.

Allez, ma Fille, allez prendre vôtre leçon. Ces Meſſieurs ſeront bien aiſe de vous entendre joüer. J'irai vous réjoindre dans un moment. J'ai quelque ordre à donner à Juſtine.

SCENE V.

DORIMENE, JUSTINE.

DORIMENE.

Ah, Juſtine! Que voilà un joli homme que Monſieur le Chevalier!

JUSTINE.

Je vous l'avois bien dit, Madame, qu'il étoit beau.

DORIMENE.

Il faut que je t'avoüe que je n'aurois jamais crû qu'il l'eut été à ce point-là. Ah ! ma chere Justine ; qu'il y auroit de plaisir d'en être aimée !

JUSTINE.

Assûrément.

DORIMENE.

Pour moi, je l'aime ; je ne sçaurois m'empêcher de te le dire.

JUSTINE.

Eh bien ! il n'y a pas grand mal à cela.

DORIMENE.

Je voudrois fort en être aimée.

JUSTINE.

Et pourquoi ne le seriez-vous pas ;

DORIMENE.

Par mille raisons. Premierement, ces jeunes Gens sont presque tous étourdis & incapables d'une veritable passion. J'ai déja été souvent trompée ; on m'a fait mille infidelite.

JUSTINE.

Allez, Madame ; laissez-moi faire ; ne craigne rien de l'avenir, sur l'exemple du passé. Si vous avez été autrefois trompée, je n'étois pas auprès de vous pour vous conduire. Pourvû que vous me vouliez croire, le Chevalier vous aimera pour le moins autant que vous l'aimez.

DORIMENE.

Est-il possible ?

JUSTINE.

Je vous dis que dans quinze jours je vous le livre le plus amoureux de tous les hommes ; & si je manque d'y réüssir, je consens que vous me preniez pour la plus sotte Fille de Paris : Ce que je ne suis pas Dieu merci.

DORIMENE.

Ah ! que je t'aurai d'obligation ! Tu dois tout esperer de ma reconnoissance. Mais ça, que faut-

il faire pour cela ? Aprens-le moi. Tout le monde parle de toi, comme d'une Fille extraordinaire. Pour moi, quelque penchant que j'aye toûjours eu à la galanterie, je ne suis pas sçavante sur cette matiere ; & trop de bonne foi m'a toûjours perduë.

JUSTINE.

Il y a divers moyens, Madame : Mais, comme il n'est pas à propos de s'amuser à la bagatelle, & qu'il n'y a pas de tems à perdre, je ne vous raporterai que les principaux, & les plus certains.

DORIMENE.

Voyons donc.

JUSTINE.

En premier lieu, il faut commencer par bannir toutes les ceremonies ; se défaire de ses vieilles erreurs où l'on étoit autrefois, que les hommes doivent parler les premiers. C'est une pure sottise. On a reformé cet abus fort justement ; & il est bien raisonnable, après tout, que celui qui se sent le plus malade demande le premier le remede & le soulagement à ses maux.

DORIMENE.

Il n'est rien de plus juste.

JUSTINE.

Ainsi, vous voyez bien que puisque vous êtes la premiere à sentir de l'amour ; car il n'est pas certain que vôtre vûë ait fait sur le cœur du Chevalier le même effet que la sienne a fait sur le vôtre. Puisque vous êtes la premiere, dis-je ; à l'aimer, vous devez être la premiere à le lui faire connoître. N'est-il pas vrai ?

DORIMENE.

Oüi, je comprens cela.

JUSTINE.

C'est aussi à quoi vous devez vous resoudre ; mais, sur tour, à donner un bon tour à la declarion que vous ferez ; ne paroître ni trop tiede

ni trop empressée : Enfin, ne pas manquer de traiter, avec un grand air de mistere, le commerce que vous voulez lier.

DORIMENE.

Voilà de fort bonnes maximes.

JUSTINE.

Tout cela n'est qu'une introduction à la chose. Voici le fait ; en un mot le secret des secrets, pour se faire aimer.

DORIMENE.

Quel est donc ce rare secret ?

JUSTINE.

C'est, de donner, Madame. Quelque défaut qu'on puisse avoir d'ailleurs, on ne sçauroit manquer d'être aimée avec cette qualité.

DORIMENE.

Je l'ai oüi dire comme cela.

JUSTINE.

Vous avez fort bien oüi dire ; & l'experience nous le fait voir tous les jours. Par quel endroit, croyez-vous, que Madame Dinet & Madame Dortille se fassent valoir dans le Monde ? Est-ce par leur beauté ? Elles n'ont jamais été belles. Est-ce par leur jeunesse ? On ne sçait pas qu'elles ayent été jeunes. Cependant on les voit accablée d'Amans ; & de quels Amans encore ? Des plus accomplis de la Cour ; tandis que Madame Duti & Madame de Plé, qui sont les plus aimables Femmes de France, n'en ont aucun. Pourquoi cette disette & cette abondance si injustes ? C'est que les unes donnent beaucoup : & que les autres ne donnent rient.

DORIMENE.

Il faudra donc se resoudre à faire comme les autres, & à donner. Mais quoi ? Des garnitures, des nœuds d'épées, des écharpes ?

JUSTINE.

Fi ! Ce sont des presens qu'on fait à des Gens qu'on

qu'on ne veut pas aimer long-tems.

DORIMENE.

Quoi donc ? Des montres, des bagues, des bracelets, des agraffes ?

JUSTINE.

Cela est un peu plus raisonnable ; mais tous ces bijoux embarrassent, outre qu'il y a trop à perdre chez les Joüailliers. Madame, croyez-moi ; de l'argent, de l'argent : Voilà tout ce qu'il faut. Deux cens Loüis font plus de plaisir & plus de profit à un jeune homme, qu'un diamant de quatre cens.

DORIMENE.

Je le croi.

JUSTINE.

Ce n'est pas tout, Madame ; il faut sçavoir donner à propos ; se rendre la Maîtresse des dons que l'on fait ; de sorte qu'il ne soit jamais permis à un Amant de rien exiger, afin qu'il reçoive les moindres liberalitez comme de pures graces & jamais comme une chose dûë. Enfin, il faut sçavoir bien prendre son tems pour faire ses presens ; par exemple, lors qu'il y a quelque Fête à la Cour où tout le monde veut être magnifique, ou bien, pour faire un équipage à la veille ou au retour d'un voyage.

DORIMENE.

Je ne doute pas que les presens ne soient alors parfaitement bien reçûs.

JUSTINE.

Madame, ils font dans ces momens des effets admirables : On vous adore, on pleure de tendresse en prenant vôtre argent. Vous moquez-vous ? Un Courtisan, dans ces occasions, se donneroit de bon cœur au Diable pour en avoir. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pû apprendre de plus fin & de plus juste par une longue experience, & par l'intime confiance dont m'ont honorée plu-

ſieurs Femmes de Qualité que j'ai eu l'honneur de ſervir ſucceſſivement. Voilà le moyen le plus sûr, & quaſi l'unique, d'être toûjours tendrement aimée ; de ne s'appercevoir jamais de la vieilleſſe ni des autres diſgraces, d'entretenir la fine galanterie, & de faire durer les belles paſſions. Je vous en fais part avec joye ; heureuſe, ſi je puis par-là me rendre digne de vôtre eſtime, & contribuer à vôtre ſatisfaction, en tout bien & en tout honneur.

DORIMENE.

Ne doute point que je ne t'aime, & ne te diſtingue beaucoup au-deſſus d'une Fille de ſervice. Auſſi fais-tu bien paroître que tu n'ès pas une perſonne du Commun. Mais, Juſtine, ce n'eſt pas tout. Suppoſé que le Chevalier m'aime, & qu'il réponde à mes empreſſemens, je veux l'épouſer, nous nous marierons en ſecret ; car tu ſçais bien que je ne ſçaurois le faire autrement, de peur de faire crier contre moi toute ma Famille qui n'a jamais voulu conſentir que je me remariaſſe. D'ailleurs, je n'ai la plus grande partie du Bien, dont je joüis, qu'à condition de demeurer Veuve. Ainſi, il faudra cacher ſoigneuſement ce Mariage. Cependant, quand j'aurai épouſé le Chevalier, comment ferai-je pour le voir ? Il faudra ſauver les apparences, & il ne ſuffira pas qu'il ſoit mon Mari en effet, & que les intentions ſoient bonnes : Je haïs les caquets ; je ſuis fort délicate ſur la reputation, & je ne veux point qu'on puiſſe gloſer ſur nôtre commerce, comme on fait ſur pluſieurs autres.

JUSTINE.

Je voi bien qu'il faut que je vous donne des avis là-deſſus. Puiſque le Chevalier ſera vôtre Mari, car autrement, de bonne foi, je ne le ferois pas ; je ſuis trop ſcrupuleuſe ſur ce point : Vous ferez donc, Madame, pour voir vôtre Epoux, ce

que toutes les autres Femmes font pour voir leur Amant. Auſſi-bien le Chevalier ſera-t-il preſque la même choſe pour vous ; & puiſque vous ne le verrez qu'en ſecret, vour trouverez en lui toute la ſûreté d'un Mari & tout le ragoût d'un Galant. Sçachez donc, Madame, que vous pourrez vous ſervir, pour le voir, de la maiſon d'une Amie, ſans conter celles de certains Peintres, des Muſiciens qui font des Concerts chez eux certains jours de la ſemaine, celles des Danſeurs, des Coëffeuſes, des Lingeres & des Operateurs pour les dents : mais tout cela me ſemble perilleux ; & d'abord qu'il faut ſe confier à quelqu'un, je n'en ſuis plus.

DORIMENE.

Il ne faut donc ſe fier à perſonne.

JUSTINE.

Non, Madame. Il ne faut ſe fier qu'à une Femme de Chambre, parce que cela eſt indiſpenſable, & qu'on ne ſçauroit s'en paſſer. Ce ſont là, Madame, les diverſes manieres dont vous pouvez voir vôtre Mari ; mais la plus sûre eſt, de le faire venir chez-vous.

DORIMENE.

Chez-moi ? Ah ! cela eſt trop dangereux.

JUSTINE.

Au contraire, Madame ; croyez que les choſes les moins vrai-ſemblables ſont celles qu'on peut hazarder avec moins de crainte. On fait entrer un Homme ſur la brune, un manteau ſur le nez ou déguiſé. Il ſe coule dans vôtre appartement, on l'enferme dans un Cabinet, on le garde trois ou quatre jours ; cependant on fait la malade, pour avoir plus de liberté, & on s'entretient avec lui tant qu'on veut.

DORIMENE.

Mais, comment faire porter à manger à un

Homme, sans qu'on s'en apperçoive dans la maison !

JUSTINE.

Bon ! On le nourrit de confitures. Voilà le meilleur de l'avanture. Vous ne sçauriez croire le plaisir que l'on fait à tous ces Messieurs, de les tenir ainsi enfermez. Comme on est quelques jours sans les voir dans le monde, on leur fait la guerre après, sur ce qu'ils ont disparu ; & ils passent pour gens à bonne fortune. Cela les charme ; sans conter la joye qu'ils ont de dire, en arrivant chez eux ; hai ! qu'on me couche au plus vîte, qu'on me donne un boüillon dans deux heures, &, sur tout, qu'on ne laisse entrer personne dans ma chambre ; je veux dormir trois jours pour me refaire.

DORIMENE.

Oüi. Voilà, sans doute, le meilleur expedient. Mais, allons réjoindre la Compagnie & faire apès tenir un billet au Chevalier, pour l'avertir de se rendre ici cette nuit. Cependant, sois persuadée de ma reconnoissance.

JUSTINE.

J'espere, Madame, de vous faire encore mieux connoître mes talens, & ce que je vaux, dans la suite de l'avanture.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

ANGELIQUE, LISE.

LISE.

VOus l'avez donc bien embarrassé, Madame.

ANGELIQUE.

Je te dis, que je l'ai mis au desespoir; mais il a toûjours crû, que j'étois le Frere d'Angelique; & le volage n'a pas eu le moindre soupçon de la verité. Cependant, je t'avoüerai, que j'ai pris un fort grand plaisir à joüir de son embarras.

LISE.

Mais, n'apprehendez-vous point qn'il vous querelle & vous oblige à déguainer?

ANGELIQUE.

Plût-à-Dieu! Je sçai bien le moyen de lui répondre.

LISE.

Mais, comment sortirez-vous d'un autre embarras bien plus grand à mon gré? De bonne foi, vous avez une terrible affaire sur les bras, & Dorimene ne vous fera point de quartier. Diantre, comme elle y va! A peine vous a-t elle parlé, qu'elle vous écrit de vous rendre chez-elle, envi-

ron sur le minuit ; qu'en toussant deux fois on vous ouvrira la porte, où vous trouverez un Guide qui vous conduira en des lieux, où vous ne serez pas fâché d'être venu. Que pensez-vous que tout cela signifie ?

ANGELIQUE.

Mais toi, qu'en penses-tu toi-même ?

LISE.

Franchement, je croi que l'assignation sera perilleuse, & que vous n'en sortirez pas à vôtre honneur.

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Dorimene veut seulement me parler en particulier ; & voilà tout.

LISE.

Bagatelle. Les Femmes de son caractere ne veulent point perdre de tems. Elles sçavent trop bien qu'on ne le recouvre jamais, quand il est une fois perdu. Enfin, croyez-moi, Madame ; c'est un dangereux animal qu'une Beauté surannée.

ANGELIQUE.

Nous verrons J'ai trop besoin de cette Femme, pour manquer à son rendez-vous. Enfin, quoi qu'il en arrive, je rirai au moins de l'avanture. Mais voici l'heure, à peu près. Approche de la porte ; & faisons le signal. Est-ce de ce côté ?

LISE.

Oüi ; je pense que nous y voilà.

ANGELIQUE, *après avoir toussé.*

St, St. Peut-être ne viendra-t-il personne.

LISE.

On ne viendra que trop. Ce n'est pas par-là que l'Intrigue manquera.

ANGELIQUE.

St, St.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISE, JUSTINE.

JUSTINE, *ouvrant la porte.*

ST, St.

LISE.

Je vous l'avois bien dit. Il y a déja long-tems que la Sentinelle étoit posée.

ANGELIQUE.

Tai-toi. Qui va-là ?

JUSTINE.

Qui va-là, vous-même ?

LISE.

Amis de la garde.

JUSTINE.

Bon. Est-ce vous, Monsieur le Chevalier.

ANGELIQUE.

Oüi, c'est moi.

JUSTINE.

Venez. Donnez-moi la main, que je vous conduise ; sur-tout ne faites point de bruit.

ANGELIQUE.

Non, non ; ne craiguez rien. Je sçai comme il en faut user.

JUSTINE.

Je n'en doute point. Ce n'est pas la premiere fois que vous vous êtes trouvé en pareille Fête.

ANGELIQUE.

Il y paroît bien aussi, que tu n'en ès pas à ton apprentissage.

LISE.

La peste ! La Matoise ne l'entend pas mal.

ANGELIQUE.

Allons. Ferai-je entrer mon Valet ?

JUSTINE.

Non ; vous pouvez le renvoyer.

ANGELIQUE.

Va-t-en au logis.

SCENE III.

LISE *seule.*

BOn soir. La voilà bien gitée, ma foi. Comment fera-t-elle pour s'en tirer ? Car enfin, ce n'est pas pour rien qu'on la fait venir là. Diable ! Les Femmes de Paris y vont dru. Elles ne s'amusent pas long-tems à la ceremonie : C'est aussi le meilleur parti, franchement ; c'est avoir du bon sens. A quoi bon tant lantiponer ? Mais, à propos, quand j'y fais reflexion, l'habillement que j'ai m'a trop enhardie, je croi que j'ai perdu l'esprit : Me voici à minuit seule dans les ruës. Il pourroit m'arriver mal-encontre. Regagnons donc la maison au plus vîte. Mais, qu'est-ce que j'entens ?

SCENE IV.

JASMIN, LISE.

JASMIN.

OUi, morbleu ! c'en est trop, & ceci ne peut pas durer. Voilà une belle heure pour porter un billet au Chevalier. Où diable le trouver ? Ma foi, mon Maître n'a pas de conscience.

LISE.

Je croi que c'est Jasmin, le Valet de Licidas. Oüi, c'est lui-même. Tâchons d'entendre ce qu'il

dit, & d'apprendre ce qu'il vient faire ici, à l'heure qu'il est.

JASMIN.

J'aimerois mieux servir le Diable que cet homme-là. Quoi! il faudra toûjours mener la même vie? Etre exposé, à tous momens aux caprices & à la mauvaise humeur d'un étourdi de Maître; employer la moitié du tems à courir, par son ordre, dans les ruës de Paris, l'autre à le chercher dans les Cabarets, dans les Academies ou autres lieux; & après, pour le refaire, passer la nuit en sentinelle devant la porte de sa Maîtresse, le plus souvent sans avoir soupé? Non, Jasmin, cela ne se peut pas. Vous vous tuërez, mon Ami, & vous êtes un sot. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à vous le dire: Songez donc serieusement, dès demain, à demander vôtre congé, ou à le prendre en cas de refus. Oüi, c'est une chose resoluë. Après demain, plus de peine. Prenons donc patience pour cette nuit; & puisque c'est pour la derniere fois, promenons-nous le long de cette ruë.

LISE.

Je veux aussi me promener & marcher sur ses pas, pour l'embarrasser un peu.

JASMIN.

N'entens-je point quelqu'un. Oüi, je ne me trompe point. C'est peut-être un homme qui ne pense pas à moi, & qui de bonne foi passe son chemin. Mais pourtant il me semble qu'il me suit pas à pas. Voyons encore. Justement. Il faut sçavoir pourquoi il en use de la sorte. L'Ami, parle un peu à moi, écoute.

LISE.

Et bien, qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

JASMIN.

Je voudrois bien sçavoir, quel est ton dessein de venir m'observer ici.

LISE.

Eh ! qui t'a dit que je viens pour cela ?

JASMIN.

Qui me l'a dit ?

LISE.

Oüi ! qui te l'a dit ?

JASMIN.

Vraiment, il ne faut pas être grand ſorcier pour le deviner. Ta maniere d'agir me le fait aſſez connoître.

LISE.

Tu rêves, mon Ami. Je ne penſe pas ſeulement à toi.

JASMIN.

Aurois-je tort, en effet, de l'avoir ſoupçonner ? Et me ſerois-je allarmé mal à propos ? Voyons encore. Eh bien, ne voilà t-il pas mon conte ?

LISE.

Quoi ?

JASMIN.

Pourquoi marches-tu derriere moi, quand je ſuis devant ?

LISE.

Eh ! pourquoi ès-tu devant, quand je marche derriere ?

JASMIN.

Pourquoi ne marches-tu plus, quand je m'arrête ?

LISE.

Pourquoi t'arrêtes-tu, quand je ne marche plus ?

JASMIN.

Pourquoi me regardes-tu, quand je tourne la tête ?

LISE.

Pourquoi tournes-tu la tête, lorſque je te regarde ?

JASMIN.

Bas. Voici un Drôle bien reſolu. Tâchons de

l'épouvanter ; en tout cas, s'il fait le mauvais, j'ai de bonne jambes. *Haut.* Oh, morbleu ! ma patience est à bout. Je ne puis plus souffrir cette insolence.

LISE.

Comment, qu'est-ce à dire ?

JASMIN.

C'est-à-dire, que tu prennes la peine de décamper, autrement tu verras beau jeu.

LISE.

Il ne me plaît pas, moi, de m'en aller ; & n'ai-je pas ma part, comme toi, sur le pavé du Roi ?

JASMIN.

D'accord. Mais, voilà ta part là-bas, & voici la mienne. Si tu t'avises de faire un seul pas sur mes terres, je t'étrillerai comme il faut.

LISE.

Toi ?

JASMIN.

Oüi, moi. Veux-tu voir un peu par plaisir ?

LISE.

Voyons donc ces grandes proüesses.

JASMIN.

Tu vas voir. Ah ! Coquin, tu fuis ? J'avois toûjours bien crû que tu ne valois rien ; & tu ne merites pas que je te suive.

SCENE V.

JASMIN *seul.*

ME voici seul enfin. La triste figure qu'un homme fait la nuit au milieu d'une ruë ! N'importe, consolons-nous. On dit, que les Amans ont toûjours été sujets à ces sortes d'accidens ; & puisque je suis rangé parmi leur nombre, subissons, sans murmurer, toutes les fatigues de l'Amour.

SCENE VI.

JASMIN, L'ESPERANCE, LISE.

L'ESPERANCE *à Lise.*

VA-t-en l'amuser. Montre-lui un peu de resolution. Enfin, s'il fait le mauvais, fais semblant de te vouloir battre, tu verras beau jeu.

LISE.

Prens-y bien garde au moins. Il est brutal comme un Diable, & il m'assommeroit.

L'ESPERANCE.

Va, te dis-je; & laisse-moi faire.

JASMIN.

Parbleu! j'ai été tantôt bien-heureux, d'avoir affaire à un Drôle qui a eu encor plus de peur que moi. Sans cela, j'en aurois pour mon compte. Voilà dequoi sert de parler quelquefois: Mais, on me suit; & je croi que voici mon Homme revenu.

LISE.

A peu près.

JASMIN.

Ah! mon Mignon; tu reviens pour te faire battre. Parbleu! il faut que je t'assomme.

LISE.

Oüi? Voyons qui sera le plus fort des deux.

L'ESPERANCE.

Eh! Messieus. Arrêtez-vous. Les combats sont défendus. Je ne souffrirai point que vous vous battiez.

JASMIN.

La peste! quel coup il m'a donné? Monsieur, prenez garde, s'il vous plaît.

L'ESPE

L'ESPERANCE.

Non ; il faut que je vous separe.

JASMIN.

Diantre ! quelle maniere de separer !

LISE.

Ah, Coquin !

L'ESPERANCE.

Encore ? Ah ! c'en est trop. Vous ne vous battrez point.

JASMIN.

Ce n'est pas moi, Monsieur, c'est lui qui recommence ; & vous ne le frapez point.

L'ESPERANCE.

Je ne frape personne : Mais la charité m'oblige à faire ce que je fais, & d'empêcher qu'il n'arrive du mal à mon prochain.

JASMIN.

à part. Que la peste t'étouffe avec ta charité. Comment, il frape toûjours ? Ah ! je n'en puis plus. Heureux, si la fuite m'en peut délivrer.

SCENE VII.

L'ESPERANCE, LISE.

LISE *riant.*

PAr ma foi, tu ès un Drôle de corps ! Tu ne l'as pas mal repassé.

L'ESPERANCE.

Eh ! ce n'est encore qu'un prélude. Si nous sommes long-tems Rivaux, je lui joüerai souvent de semblables tours.

LISE.

Diable ! Il n'y a donc pas plaisir d'être ton Rival ?

L'ESPERANCE.

Non. Je hais mes Rivaux à la mort ; aussi n'y a-t-il rien de plus haïssable.

LISE.

Ton Maître a-t-il autant de haine pour Licidas que tu en as pour son Valet ?

L'ESPERANCE.

A peu près. Mais que fais-tu si tard ici ?

LISE.

J'attens mon Maître.

L'ESPERANCE.

Le Chevalier est donc enfermé avec Dorimene.

LISE.

Oüi. Il travaille là pour vos interêts. Mais, ne sçaurions-nous entrer dans cette maison ? Je voudrois bien y attendre mon Maître.

L'ESPERANCE.

Vien, vien ; nous y entrerons assûrement. La porte est presque toûjours ouverte ; & quand elle ne le seroit pas, il y a long-tems que Justine m'a enseigné le secret de l'ouvrir. Süi-moi seulement.

SCENE VIII.

On ouvre une fenêtre.

DORIMENE, ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

ENfin, tout le monde est couché. Avancé. Le voici, Madame. Je vous l'ameine sans peine; & il m'a paru qu'il avoit assez du plaisir à se laisser conduire.

ANGELIQUE.

Lors qu'on vient en des lieux comme celui-ci,

on doit au moins marquer par son empressement qu'on est persuadé de son bonheur.

DORIMENE.

Mais, est-il bien vrai que vous comptiez ceci pour un bonheur ? Et n'est-ce point un compliment ?

ANGELIQUE.

Un compliment, Madame ? Ah ! c'est me faire une injustice trop grande, que de l'avoir seulement pensé. Dérrompez-vous, je vous en conjure ; & croyez que je connois mieux le prix des faveurs qu'on me fait.

DORIMENE.

Le prix de celle-ci n'est pas bien grand ; mais, du moins, part-elle d'un cœur sincere ; c'est dequoi j'espere que vous serez bien-tot convaincu. Cependant, retirez-vous, Justine ; passez dans mon antichambre, & prenez garde que personne ne puisse nous surprendre.

SCENE IX.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE.

EN verité, quand je songe à ce que je fais, Monsieur le Chevalier, j'apprehende fort de perdre vôtre estime & d'attirer vos mépris, au lieu de vôtre tendresse : Mais, jugez-en mieux, je vous prie ; n'allez pas vous imaginer que je suis une de ces Femmes à qui de pareilles démarches ne coutent rien. De ces Femmes, dis-je, qui font un commerce perpetuel de galanterie & de Galans. Croyez, au contraire, que c'est ici la premiere foiblesse & le premier égarement de ma vie. Excusez la declaration que je vous ai faite,

par la necessité qu'il y a de vous aimer d'abord qu'on vous connoît.

ANGELIQUE.

Ne doutez point, Madame, que je ne vous rende toute la justice que je dois. Je suis hors de moi-même, lorsque je pense à vos bontez & à l'état heureux où je me trouve. Il faut que mes transports vous marquent, encore mieux que mes paroles, quelle est la joye qui me possede.

DORIMENE.

Ah! prenez garde. Arrêtez-vous. Je sens un rouge furieux qui me monte au visage. De bonne foi, vous me faites trembler, & je connois à present que vous êtes trop dangereux.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame. Je me suis laissé emporter par un premier mouvement dont je n'ai pas été maître : mais ne craignez rien à l'avenir; je contraindrai mes transports, & il n'y aura que mon cœur qui en sentira la violence.

DORIMENE.

Hélas! ce n'est pas sans raison que je vous dis tout cela. Un autre que vous; qui seroit à vôtre place, s'imagineroit que ce n'est pour rien que je vous ai donné un rendez-vous à l'heure qu'il est, & avec tant de mistere, & sur cette confiance, il oseroit, tout entreprendre. Que dis-je? Il croyent même que le soin que je prens de vous le défendre, seroit un avertissement de le tenter, & que ma haine seroit le prix juste & infaillible d'une trop grande retenuë.

ANGELIQUE.

A Dieu ne plaise, Madame, que je conçoive de pareils sentimens!

DORIMENE.

La plûpart des Hommes aujourd'hui sont hardis dans le tête à tête. Ils s'imaginent que trop de sagesse offence les Femmes; & revenus de cette

maniere d'aimer pure & respectueuse qu'on pratiquoit du tems de nos Peres, disent qu'elle est bonne dans les Livres, mais impertinente dans la societé : Ainsi, à la premiere occasion, ils parlent sans façon de ce qui les meine & croyent que c'est agir de bon sens de chercher dès le premier jour la fin de l'avanture.

ANGELIQUE.

Ils ont tort., Madame; & ils sont indignes de la trouver jamais.

DORIMENE.

Je ne sçai s'ils ont tort ou raison; je sçai seulement que c'est la mode maintenant, & qu'en cela, comme du reste des choses, la mode l'a emporté sur toutes les autres considerations; mais je voi bien que vous n'êtes pas fait comme ces Hommes dont je vous parle.

ANGELIQUE.

Hélas! non, Madame, je ne suis pas fait comme eux; mais permettez au moins, Madame, que je vous demande une grace que je souhaite infiniment obtenir de vous.

DORIMENE.

Parlez sans crainte. Il n'est rien que je puisse vous refuser; & vous m'offencez, si vous avez le moindre doute là-dessus.

ANGELIQUE.

Je vous suplie donc, Madame, de ne plus souffrir Licidas chez-vous, de lui interdire vôtre maison; je ne sçaurois l'y voir sans desespoir; & je vous demande ce sacrifice en faveur de ma Sœur, pour la vanger en quelque façon, des maux que cet Amour volage lui a fait souffrir.

DORIMENE.

N'est-ce que cela que vous aviez à me demander?

ANGELIQUE.

Non, Madame; & je vous le demande à genoux,

DORIMENE.

Je vous l'accorde avec joye, & je voudrois...

SCENE X.

DORIMENE, ANGELIQUE, JUSTINE.

JUSTINE.

ON vous vient querir, Madame, & il faut vous separer absolument.

DORIMENE.

Qui me vient querir à l'heure qu'il est? Rêvez-vous?

JUSTINE.

Je ne rêve point du tout. C'est Madame vôtre Niéce qui est en travail d'enfant. Elle souffre beaucoup & crie de même; & celui qui vous vient chercher de sa part m'a juré fort serieusement, qu'elle n'attend plus que vous pour accoucher.

DORIMENE.

Adieu, Monsieur le Chevalier. Je ne puis me dispenser d'aller là. Nous nous reverrons bientôt, & vous aurez demain de mes nouvelles.

ANGELIQUE.

Que je suis malheureux! Pour m'empêcher d'être plus long-tems avec vous, il faut qu'un Enfant s'avise de venir au monde.

DORIMENE.

Nous reparerons demain le tems que nous perdons aujourd'hui, & je vous promets que je tiendrai toutes choses prêtes pour nous marier en secret. Ne le voulez-vous pas?

ANGELIQUE.

Ah! Madame, c'est là le comble de mes vœux.

DORIMENE.

Adieu. Justine, venez avec moi jusques dans ma chambre ; vous viendrez après reconduire Monsieur le Chevalier par le petit escalier.

SCENE XI.

AGGELIQUE *seule.*

CEt accouchement est venu fort à propos. J'ai vû l'heure où le pauvre Chevalier alloit être pris sans vert : Mais m'en voilà quite ; & mon Traître sera chassé de la maison de ma Rivale.

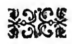
JUSTINE *revenant.*

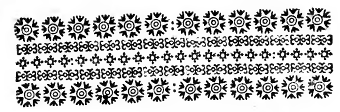
Allons ; allez vous coucher, mon pauvre Enfant ; sortons. N'êtes-vous pas bien content ?

ANGELIQUE.

On ne peut pas plus ; & je t'assûre que je ne manquerai pas de recompenser liberalement tous tes soins.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

LICIDAS, JASMIN.

LICIDAS.

OUI, je veux me couper la gorge avec lui. La chose est resoluë, & rien ne sçauroit me détourner de ma resolution. Il faut que j'aprenne à ce jeune étourdi qu'il est dangereux de pousser à bout des gens comme moi. Ne l'as-tu pas trouvez ?

JASMIN.

Non. Mais, Monsieur, considerez....

LICIDAS.

Je n'ai rien à considerer. Va le chercher encor, porte-lui de ma part ce Billet, & revien me rendre réponse.

JASMIN.

Mais, s'il m'arrive du malheur en faissant ma commission ?

LICIDAS.

Que tu as peur ! Ne m'as-tu pas dit tantôt que tu te volois battre aussi contre le Valet ?

JASMIN.

Sans doute ; & je suis toûjours dans le même

dessein. J'ai sur le cœur l'avanture de cette nuit où je soupçonne ce fripon de Valet d'avoir un peu de part : Mais faisons les choses dans l'ordre ; allez vous-même faire vôtre appel au Maître ; & j'irai faire le mien au Valet.

LICIDAS.

Cela ne se peu pas.

JASMIN.

Et moi je vous assûre, Monsieur, qu'il prendra mal la chose de ma part, qu'il ne manquera jamais de dire que vous le méprisez, & sur ce pretexte il commencera peut-être à se vanger sur moi de l'affront que vous lui avez fait. Où en serai-je, moi, si cela arrive ?

LICIDAS.

Tu te défendras le mieux qu'il te sera possible. N'as-tu pas là une bonne épée ? Elle est assez longue pour le moins.

JASMIN.

Pas trop, me semble. En tout cas, c'est pour tuer les gens de plus loin Cependant, j'en reviens toûjours à ma premiere proposition : Si le Chevalier m'attaque, je suis un garçon perdu. Je me défendrai fort bien contre le Valet ; mais, pour le Maître, il n'en est pas de même. Tous les Maîtres ont un ascendant furieux sur les Valets. D'ailleurs, je me souviendrai, pendant le combat, des coups dont vous m'honorez quelquefois; & la peur, d'en recevoir de pareils de lui, me fera battre fort mal. Je vous l'avoüe, voyez-vous, je me connois, je suis sincere & franc, & vous verrez....

LICIDAS.

Fais ce que je te dis sans raisonner davantage. Je vai t'attendre chez moi.

JASMIN.

Ah Ciel ! Voici le Chevalier. Oh ! demeurez au moins à quelques pas d'ici. Parbleu, il s'en va.

J'ai bien envie de m'en aller auſſi. Abordons-le pourtant. Allons ; ferme, Jaſmin, bon courage.

SCENE II.

ANGELIQUE, LISE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, pourroit-on vous dire un mot ?

ANGELIQUE.

Volontiers ; qu'eſt-ce ?

JASMIN.

Je ne ſçai, Monſieur, ſi vous ſavez que je ſuis le Valet de Monſieur Licidas.

ANGELIQUE.

Que m'importe ?

JASMIN.

C'eſt, Monſieur, que j'ai un billet à vous donner de ſa part.

ANGELIQUE.

N'y a-t-il que cela ? Donne.

JASMIN.

Le voilà.

ANGELIQUE.

Ou vas-tu ?

JASMIN.

Je me retire, afin que vous puiſſiez lire en liberté.

ANGELIQUE.

Non ; attens la réponſe.

JASMIN.

Vous l'envoyerez par vôtre Laquais.

ANGELIQUE.

Non ; te dis-je. Tu la raporteras toi-même.

JASMIN.

Ai, ai ! Ceci ne vaut pas le Diable.

ANGELIQUE *lit.*

Après m'avoir montré tant de fermeté, vous ne ferez pas surpris de recevoir ce Billet de ma part. Je croi même que vous vous y attendez ; au moins devez-vous le faire, s'il vous reste un peu de bonne opinion de moi. Je tâcherai de vous la donner encore meilleure dans nôtre combat. Sachez donc que je veux me couper la gorge avec vous. Vous pouvez choisir le tems, le lieu & les armes que vous croirez vous être les plus avantageuses. Adieu. Il me tarde de voir si vous raillez aussi-bien l'épée à la main que dans une ruelle.

LICIDAS.

Voilà un Billet aussi brutal qu'on en puisse écrire. Vôtre Maître est un sot qui ne sçait pas vivre, de me l'avoir envoyé ; & vous êtes un mal avisé de me l'avoir apporté. Je le punirai tantôt de son insolence. Je vai, en attendant, vous punir de la vôtre.

JASMIN.

Moi, Monsieur ? Est-ce ma faute ? Je ne sçai pas lire. Pouvois-je deviner, si ce billet étoit brutal ou non ? D'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'un Valet doit s'aquitter toûjours, sans rien examiner, de tout ce qu'un Maître lui ordonne. Mettez-vous en ma place, & voyez si j'ai tort.

ANGELIQUE.

Va, je te pardonne ; aussi-bien ès-tu indigne de ma colere.

JASMIN.

Assûrement ; & vous n'auriez point d'honneur à me battre.

LISE.

Quoi ? Avec ce beau raisonnement il s'échapera de vos mains & s'en ira sain & sauf.

JASMIN.

Pourquoi non ?

ANGELIQUE.

Que veus-tu que je fasse à ce miserable ?

LISE.

Que vous le rossiez comme un Diable.

JASMIN.

Voyez le beau conseil ! Monsieur n'en fera rien. Il est trop honnête homme ; & ce n'est pas à un faquin, comme toi, de lui vouloir aprendre à vivre.

ANGELIQUE.

Va-t-en.

JASMIN.

J'obéïs de grand cœur. Fussai-je déja bien loin !

ANGELIQUE.

Dis à ton Maître que je me rendrai ici dans demie-heure au plus tard, & que j'ai choisi ce lieu même pour terminer nos differens.

JASMIN.

Quelles armes voulez-vous Monsieur ?

ANGELIQUE.

Je n'en veux point d'autre que celle que je porte.

LISE.

Oüi oüi, nous vous battrons tous deux comme il faut.

JASMIN.

J'aurai soin de rapporter à mon Maître tout ce que vous venez de me dire. Serviteur.

SCENE III.

ANGELIQUE, LISE,

LISE.

EH bien, Madame, que prétendez-vous faire? Il faut prendre un parti. Il n'y a plus à balancer. Cet appel gâte tout, & met fin à vôtre déguisement. Voulez-vous vous aller battre contre Licidas? Franchement ces sortes de combats ne conviennent guere à des personnes comme vous & moi.

ANGELIQUE.

Vien. Ma resolution est prise. Ne crains rien. Je croi qu'elle réüssira au gré de mes souhaits. Cependant, hâtons-nous de nous éloigner d'ici. J'entens ouvrir cette porte. Ceux qui vont sortir pourroient nous arrêter. Courons. Le moindre retardement romproit toutes nos mesures.

SCENE IV.

DORIMENE, JUSTINE.

DORIMENE.

AH! Justine. C'est lui-même. Oüi; voilà justement le Chevalier qui s'en va.

JUSTINE.

Voulez-vous que je coure après lui pour l'appeller?

DORIMENE.

Non; je rougirois trop à le voir, après ce qui s'est passé entre nous; & il vaut mieux attendre

la même heure où je l'ai vû cette nuit. Je lui parlerai avec moins de trouble.

JUSTINE.

Avoüez, Madame, qu'il y a bien du plaisir d'avoir un Amant fait comme lui. Peu de personnes ont ce bonheur; & je n'en connois que deux où trois à Paris, à qui l'amour fasse de semblables presens.

DORIMENE.

Oüi, le Chevalier est aimable, j'en demeure d'accord: Mais, hélas! Justine, il est bien jeune.

JUSTINE.

Eh! quoi, Madame? Est-ce un défaut?

DORIMENE.

Non; au contraire, c'est la premiere des qualitez qu'on doit souhaiter dans un Amant: Cependant, quelque agrable qu'elle soit, elle a ses incommoditez; les jeunes Gens font de grandes fautes.

JUSTINE.

Il est vrai; mais, Madame, ces fautes portent leurs excuses avec elles.

DORIMENE.

Il y a pourtant de certaines fautes que les Femmes ne pardonnent que difficilement; & de bonne foi, je croi qu'on ne les devroit jamais pardonner.

JUSTINE.

Mais, Madame, qu'est-ce que ce pauvre Garçon vous a fait? Qu'y a-t-il qui vous anime contre lui?

DORIMENE.

Ah! je n'oserois te le dire.

JUSTINE.

Je vous en conjure.

DORIMENE.

Que tu ès pressante! N'est-ce pas t'en dire assez que de te repeter, que le Chevalier est fort jeune?

Une Fille, aussi intelligente que toi, n'a pas besoin d'en sçavoir davantage pour tout deviner.

JUSTINE.

Quoi qu'il ait fait, Madame, vous n'avez pas tout-à-fait raison, ni tout-à-fait tort; car, enfin, vous ne lui avez encore rien donné. Jusques-là il n'est obligé à rien.

DORIMENE.

J'avoüe que j'ai tort, de ne lui avoir pas envoyé quelque present. Tu m'as fort bien prouvé, que c'est par-là qu'il faut toûjours commencer, & que c'est la plus éloquente declaration qu'on puisse faire. Mais, voici ma Fille. Reservons cette conversation pour une autre fois, & allons au plus vite faire nos emplettes. Eh bien, ma Fille, êtes-vous prête?

SCENE V.

DORIMENE, LUCINDE, JUSTINE, LICIDAS, JASMIN.

LUCINDE.

OUi, Madame. Je vous demande pardon de vous avoir fait tant attendre: Mais je vois Licidas, croyez-vous qu'il vienne nous parler?

DORIMENE.

Je ne sçai; cependant il fera fort bien de ne venir point, car il auroit le chagrin d'être fort mal reçû. Il ne viendra pas; il nous saluë en passant, sans s'approcher de nous.

LICIDAS.

Laissons-les aller. Elles troubleroient le dessein où nous sommes.

SCENE VI.

LICIDAS, JASMIN.

JASMIN.

ENfin, Monsieur, nous voici sur le champ de Bataille, tous deux resolus à bien faire. Je me suis mis en escarpins, pour mieux sauter & prendre mieux mes avantages. Là, parlez-moi franchement : N'avez-vous pas un peu de peur ?

LICIDAS.

Moi, non.

JASMIN.

Allons, allons ; dites la verité.

LICIDAS.

Ma foi, je te le dis. Je t'avoüerai que je ne suis pas du même sang froid dont je serois en allant souper avec mes Amis ; & je ne ferai point comme certains Fanfarons qui disent, qu'ils vont se battre avec là-même indifference qu'ils iroient à des Nôces. Ce qu'il y a de certains, c'est qu'on ne peut pas donner justement le nom de crainte au mouvement dont je suis agité, & que c'est plûtôt un transport de colere & un desir de vangeance, qu'un effet de timidité.

JASMIN.

Pour moi j'ai peur tout de bon ; je le confesse ingenument. Ce n'est pas que je n'aye pour le moins autant de colere que vous, mais j'ai encore plus de crainte, & j'ai raison d'en avoir. Je ne viens ici qu'à regret. J'y viens cependant. Je croi que c'est-là tout ce que l'on peut demander à un brave homme. Il ne s'agit pas cependant ici d'un marché d'une heure ; les suites en sont terribles : Point de milieu, ou la mort ou la

Greve. Rassûrons-nous pourtant; Allons; courage, Jasmin. Quoi qu'il arrive, tu te vas couvrir d'une gloire immortelle. Si tu meurs dans le combat, tu auras le sort d'un million de grands Seigneurs ou de Héros. Si tu tues, au contraire, & qu'on te pende après, n'importe, il y aura encore de l'honneur à aquerir, d'être pendu pour une action de valeur: Car enfin, le crime fait la honte & non pas l'échafaut. Allons donc; un peu de resolution. Oüi, tout cela est vrai; mais j'ai beau faire, je ne puis cesser de craindre, & je sens qu'il y a toûjours de l'homme là-dedans.

LICIDAS.

Morbleu, j'enrage. Nos gens ne viennent point.

JASMIN.

Eh! Monsieur; ils ne viendront que trop tôt.

LICIDAS.

J'apprehende que le Chevalier manque à la parole qu'il t'a donnée.

JASMIN.

Plût-à-Dieu!

LICIDAS.

Je le traterois comme il faut: Mais, que cherchent ces deux Femmes?

SCENE VII.

LICIDAS, JASMIN, ANGELIQUE, LISE,

en habit de Femmes en capes.

JASMIN.

CE sont les mêmes que nous avons trouvées vingt fois sur nos pas. Je les reconnois bien.

LICIDAS.

Peut-être ne feront-elles que passer sans s'arrêter ici.

JASMIN.

Non, les voilà qui s'arrêtent, & qui semblent parler ensemble.

LISE.

Ils sont bien embarrassez, Madame ; & nous les chagrinons bien d'être ici.

LICIDAS.

Ah! Morbleu, quel contretems! Qui penses-tu qu'elles soient?

JASMIN.

Ce sont deux avanturieres qui cherchent fortune.

LICIDAS.

Que ferai-je pour les obliger à s'en aller? Si le Chevalier vient tandis qu'elles seront ici, elles pourront bien s'opposer à nôtre fureur, se jetter entre deux & nous empêcher de nous battre.

JASMIN.

Eh! plût au Ciel!

LICIDAS.

Il n'y a pas à balancer. Il faut leur parler. Celle-ci me semble la Maîtresse. Pardonnez, Madame, si j'ose vous aborder malgré le soin que vous prenez de vous cacher; mais je ne puis m'en dispenser, dans l'état où je me trouve, & il m'est si important d'être seul en ce lieu, que je suis contraint de vous suplier de choisir un autre endroit pour vôtre promenade, & de me laisser attendre ici, sans aucun témoins, la fin d'une avanture d'où dépend tout ce que j'ai de plus cher au monde.

ANGELIQUE.

Je suis fâchée, Monsieur, de ne pouvoir pas faire ce que vous demandez. J'allois moi-même vous prier de la même chose, si vous ne m'aviez

prévenuë ; & je dois voir en ce lieu terminer une intrigue dont le bon ou mauvais succès doit absolument decider de ma fortune.

LICIDAS.

Ah ! Madame ; vôtre affaire n'est pas de la consequence de la mienne. Il s'agit de mon honneur. Vous sçavez ce que c'est pour un honnête homme.

ANGELIQUE.

Et la vôtre est peu de chose à l'égard de la mienne. Il s'agit de tout le repos de ma vie ; comptez-vous cela pour rien ?

LICIDAS.

Madame, je vous afsûre que j'ai ici un rendez-vous qui ne veut point de spectateur.

ANGELIQUE.

Et je vous jure, moi, que j'y en ai un qui demande le tête à tête.

LICIDAS. *Bas.*

Mais cette voix me touche sensiblement. Plus elle me parle, plus je croi que le son ne m'en est pas inconnu. Sa taille même me frape d'une maniere toute particuliere. Enfin, sous le masque, cette Personne a l'air d'être jolie. Je voudrois bien la voir au visage. Je pense que j'ai trouvé un moyen pour y réüssir. *Haut.* Je voi bien, Madame, qu'il faudra vous obéïr & vous quitter la place, aussi bien est-il juste que les Cavaliers cedent toûjours aux Dames ; mais, pour prix de ce sacrifice, je vous demande la grace de vous demasquer, que je connoisse, au moins, la Personne pour qui je me fais cette violence.

ANGELIQUE.

Ah ! Monsieur ; il m'est de la derniere consequence de me cacher.

LICIDAS.

Quoi ? Vous me refusez cette legere satisfaction ? C'en est trop, & je vous declare que ce

n'eſt qu'à cette condition que je puis vous laiſſer ici ſeule.

ANGELIQUE.

Eh, bien ! Vous le voulez. Il faut vous contenter. Regardez-moi donc autant qu'il vous plaira, & voyons quel effet ma vûë fera ſur vôtre eſprit & ſur vôtre cœur. Mais, quoi ? Monſieur, qu'avez-vous ? Qu'eſt-ce qui vous ſurprend ?

LICIDAS.

Ne me trompai-je point ? Eſt-ce un ſonge ou ſi c'eſt en effet Angelique, qui paroît à mes yeux ?

ANGELIQUE.

Oüi ; c'eſt elle-même, Perfide. La reconnoiſſez-vous encore ? C'eſt cette même Angelique qui n'a jamais aimé que vous, que vous avez lâchement abandonnée, & qui, malgré tant de juſtes raiſons de vous haïr, ou du moins de vous oublier, s'eſt toûjours fait une étroite loi de vous être fidelle ; qui vous a ſuivi juſqu'ici ſans égard pour ſa condition & pour ſon ſexe ; qui, ſous un habit indigne d'elle, a été le triſte témoin de vôtre amour pour une autre. C'eſt cette Angelique enfin, dont vous vouliez percer le cœur tandis que vous l'avez priſe pour ſon Frere ; & que vous attendez pour cela en ce lieu. Je ne manque point au rendez-vous. Je vous l'apporte, ce cœur malheureux ; percez-le ſans crainte, ingrat, que vous êtes. Le trépas lui ſera moins cruel que les tourmens que vous lui faites ſouffrir tous les jours.

LICIDAS.

C'en eſt trop, Madame. N'augmentez plus ma confuſion & mes remords, par des reproches ſi tendres & ſi juſtes. Vous vous vangeriez trop cruellement ; & je vous jure que mon cœur vous vange aſſez. Oublions ſeulement le paſſé, je vous en ſuplie : Dès ce moment, je rentre ſous vos loix pour n'en ſortir de ma vie, & je me jette à

vos pieds pour obtenir le pardon de tous mes égaremens.

LISE.

Dieu merci, le voilà converti.

JASMIN.

Morbleu ! Il a bien fait ; car autrement je l'aurois renoncé pour mon Maître.

SCENE DERNIERE.

DORIMENE, ANGELIQUE, LUCINDE, LICIDAS, TIMANDRE, JUSTINE, LISE, L'ESPERANCE, JASMIN.

TIMANDRE.

PArbleu ! Madame ; le voilà pris sur le fait ; voilà son inconstance bien confirmée.

JUSTINE.

Ah ! par ma foi ; c'est un grand fourbe.

LUCINDE.

Eh bien, Monsieur ; on avoit grand tort de m'avertir de ne me pas fier à vous. Quoi ? Je vous trouve auprès d'une nouvelle Maîtresse ?

LICIDAS.

Oüi, Madame, voùs, m'y trouvez ; & je devrois y avoir été toûjours. C'est un crime dont je me glorifie, & j'espere que vous me le pardonnerez si vous jettez les yeux sur cette Belle.

DORIMENE.

Il est vrai que c'est une aimable Personne. Mais, n'avons-nous point vû ce visage ailleurs ?

JUSTINE.

Madame, c'est Monsieur le Chevalier.

DORIMENE.

Cela est-il possible ?

TIMANDRE.

Le Chevalier ? Vous, Madame ?

ANGELIQUE.

Voilà tout le mistere, Madame. Le Chevalier & Angelique ne font qu'une même Personne.

L'ESPERANCE.

Voilà, ma foi, un joli Camarade que mon Maître vouloit mener à l'Armée.

DORIMENE.

Ah ! Madame ; permettez au moins que nous vous embrassions.

LUCINDE.

Que je vous marque à quel point vous m'êtes chere.

ANGELIQUE.

Vous sçavez tout ce que j'ai fait pour regagner le cœur de ce volage : J'y ai réüssi. Je me trouve trop bien payée de toutes mes peines : Mais, Madame, ce n'est pas tout ; nous nous allons tous deux unir pour jamais : Accordez le même bonheur à Timandre en faveur & l'amitié dont vous honorez le Chevalier. Nous vous en suplions tous ; & je croi que Madame vôtre Fille n'aura point de peine à l'accepter pour Epoux.

DORIMENE.

J'en suis persuadée ; aussi vous accordai-je de bon cœur tout ce que vous me demandez.

TIMANDRE.

Ah ! Madame ; par quels remercimens...

ANGELIQUE.

Remettons-les à un autre tems. Graces au Ciel, nous sommes tous heureux.

L'ESPERANCE.

Je croi, Messieurs & Mesdames, que vous n'en voudriez pas faire à deux fois. Justine, n'en prendrons-nous pas nôtre part ?

JUSTINE.

Il le faut bien.

JASMIN.

Et nous, garderons les manteaux ?

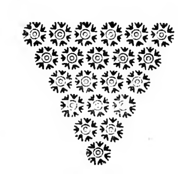
LISE.

Non, ma foi, cela n'est pas de mon goût.

L'ESPERANCE.

Allons donc. Voilà tous nos débats terminez par une espece de combat assez agreable. Demandons seulement au Ciel, pour faveur singuliere, la grace d'être aussi contens, un an après la Fête, que nous le sommes le jour des Nôces.

FIN.





OUVERTURE
OU
SEMONCE,

Prononcée à l'Académie des Jeux Floreaux, le premier Dimanche de Janvier de l'année 1719. par Monsieur de CAMPISTRON de l'Académie Françoise, un des Académiciens.

VOICI un jour célèbre dans nos Fastes, & attendu tous les Ans avec une égale impatience. Comme il renouvelle à nos Citoyens le souvenir des avantages & de la gloire de leur Patrie, qu'il rapelle à leurs yeux l'honneur qu'elle a toûjours eu, d'avoir été regardée comme le centre des Sciences, & d'avoir partagé avec Athenes & Rome les faveurs d'Apollon & de Minerve ; chacun vient joüir ici de cette gloire commune, qui lui semble particuliere, & s'applaudir en secret d'avoir reçû le jour dans une Ville si savante, & si justement renommée.

Tel

Tel eſt le charme invincible, & l'effet merveilleux de l'amour de la Patrie, ſi naturel aux Hommes, tant recommandé par les Anciens, ſi ſacré parmi eux, qu'il fut le principal Objet de leur Morale, & même de leur Religion, & preſque l'Unique cauſe de taut de Faits immortels que nous admirons tous les jours, & qui ont éternisé la memoire. de la plus part des Héros de l'Antiquité.

Ce n'eſt pourtant pas cette ſeule raiſon, qui rend ordinairement cette Aſſemblée ſi nombreuſe & ſi reſpectable par le rang & le merite des Perſonnes qui la compoſent ; le deſir d'entendre les Diſcours qu'on y prononce, & de ſe convaincre ainſi par ſoi-même, que cette Ville devient chaque jour plus digne de ſon ancienne Reputation, ne contribuë pas peu, ſans doute, à reveiller la curioſité de tant d'illuſtres Auditeurs.

Juſqu'ici leur attente n'a pas été trompée ; & ils ont trouvé, dans le plaiſir de ſentir juſques où peuvent aller l'attrait & la force de l'Eloquence, la juſte recompenſe de leur empreſſement, & de leur attention.

Que je les plains aujeurd'hui, & que je me plains moi-même ! Auſſi, combien m'en a-t-il couté, pour me reſoudre à occuper cette Place ! Oüi, Meſſieurs, je me ſuis long-tems défendu de la remplir ; & peut-être me ſerois-je privé pour jamais de cet honneur, ſi je n'avois crû qu'il étoit de mon devoir de ſurmonter mes ſcrupules & ma repugnance, pour me dérober à une eſpece de reproche qu'auroit pû m'attirer un ſilence trop obſtiné. Mais, Meſſieurs, quel ſujet digne de vous occuper ? On ſçait, que l'intention des premiers Legiſlateurs des Jeux Floreaux n'a été, dans ce Jour, que d'inviter les Poëtes ; à la diſpute de nos Prix. Je m'en tiens à cet ancien uſage. Je ne ſonge qu'à les exciter, ces Poëtes ; & comment

pourrai-je mieux les émouvoir & faire naître entre eux une glorieuse émulation, qu'en leur presentant l'excellence & les merveilles de la Poësie. Je ne parlerai point aux Orateurs : Je me contente de les exhorter, en passant, à redoubler leurs efforts, pour mettre dans le plus beau jour tout ce que l'Art peut leur fournir de nouvelles idées, de nobles figures, d'heureuses & de riches expressions. J'estime, je revére l'Eloquence : Je connois ses charmes & son pouvoir ; mais je ne puis la regarder ici, que comme étrangere. Il y a des Théatres, où elle a droit de tenir le premier rang : Mais ce n'est pas sur le Parnasse, où ses plus zélez Partisans sont obligez d'avoüer, que, puis qu'on ne peut être excellent Poëte sans être éloquent, l'Eloquence n'est qu'une partie de la Poësie. Enfin, à la Cour de * *Clemence* les Homeres & les Sophocles sont préferez aux Demosthenes & aux Isocrates, les Virgiles & les Horaces aux Cicerons & aux Quintilliens. Cependant, Messieurs, comment parler aux Poëtes ? Faut-il employer cette espece de discours méthodique, où tout l'Art du monde ne sçauroit empêcher ce même Art de paroître, où chacun sçait d'avance les parties & les mouvemens qui se doivent infailliblement succeder, & dans lesquels les impetueux élans d'une imagination vive & heureusement échauffée sont contraints & resserrez par des regles austeres & inviolables ? Un beau feu, un desordre brillant, & qui tiendroit de l'enthousiasme, ne seroit-il pas plus propre & plus efficace ? Mais, d'où vient que, tout à coup, je me sens

* Clemence Isaure *Demoiselle de* Toulouse, *illustre par sa science & par sa vertu, institua vers l'an* 1320. *les Jeux Floreaux, qu'on célèbre tous les ans à* Toulouse. *On y fait son Eloge, & l'on y couronne de fleurs sa Statuë de marbre, qui est dans la maison de Ville. On y donne des prix à ceux qui ont le mieux réüssi en quelque Ouvrage d'esprit.*

arrêter au milieu de mon projet, & que les termes & les expressions semblent se refuser à mes idées ? N'est-ce point, qu'Apollon, offensé de m'entendre parler à ses Favoris un autre langage que le sien, m'emporte malgré moi, & me fait changer de dessein & de stile ?

Oüi, je cede aux transports, dont la force m'entraîne.
Guide moi, Dieu des Vers, & soûtien mon haleine :
Inspire moi ces feux, dont autrefois épris,
Jeune encor, j'animai mes Chants & mes Ecrits ;
Quand, des traits du Cothurne amateur idolâtre,
J'osai briguer le prix & l'honneur du Théatre.
Ah ! si tu m'as alors flaté par des succès,
Fai, que ce jour réponde à mes premiers essais.
Je voudrois faire entendre à ce nouveau Parnasse
Les accords ravissans du Chantre de la Thrace.
Mais, où va m'engager un mouvement trop prompt ?
S'il est quelques lauriers qui me ceignent le front,
C'est un restes de fruits d'une jeunesse heureuse ;
Quand des esprits brulans l'ardeur impetueuse
Pouvoit faire sentir dans mon expression
Du feu, qui la causoit, la vive impression.
Je frequentoit alors les sources d'Hypocrate,
D'où, selon mes desirs, les Vers couloient sans peine.
Eloigné dès long-tems de ces Bords enchantez,
J'ai presque du Permesse oublié les beautez,
Et l'Helicon, jadis mon séjour ordinaire,
Aujourd'hui me paroît une Terre étrangere.
Mes beaux jours sont passez ; mes esprits & mes sens
Se ressentent déja du poids fatal des ans.
Dois-je encor des neuf Sœurs rechercher les caresses ?

Tel a, dans son printemps, sçû plaire à ces Déesses,
Qui, des vieux Favoris éprouvent le retour,
Ne fait dans son hyver que languir dans leur cour.
Toutefois, craignant moins cette triste avanture,
Mon trouble se dissipe, & mon cœur se rassûre.
Oüi, le sort me seconde, & me sert à mon gré:
Ces Monumens, ce Temple aux Muses consacré,
Cette Image, ces Traits d'une * Muse nouvelle
Ses Preceptes, ses Dons que ce Jour renouvelle
Tant de rares Esprits, tout conspire à la fois
A donner en ces Lieux de la force à ma voix.
O! Vous tous, dont les soins par longue étude
Du langage des Dieux vous font une habitude,
Venez; & qu'à l'envi par de dignes travaux
Chacun de vous s'apprête à braver ses Rivaux;
Venez; Nous presentons à de nouveaux Alcides
De plus riches Trésors que ceux des Hesperides.
Mais ne nous montrez point de vulgaires talens:
Nos Prix sont destinez aux Esprits excellens;
Et déja plus d'une Ode héroïque & superbe
A fait ici revivre & Mainard & Malherbe.
Apollon a rendu, pour l'honneur de nos Jeux,
Leur Lire, qu'il avoit enlevée avec eux.
Dans tout son appareil a parû le Poëme,
Grand, sublime, doüé d'une force suprême,
Tel, qu'à ses Favoris nous sçavons qu'autrefois
La Muse, qui le regle, en a dicté les Loix.
L'Elegie a marqué ses douleurs les plus vives.
L'Idylle a fait briller ses peintures naïves.
L'Eclogue tendre & noble en sa simplicité
Plus que dans la Sicile à montré de beauté,
Sur tout, lors qu'une Belle avec le ton champêtre,
Voulant chanter l'Amour & les soins qu'il fait naître,

* Clemence Isaure, *institutrice des Jeux Floreaux.* Voyez *la Note précedente* p. 290.

A peint les mouvemens de cette Passion,
De ses transports divers l'heureuse expression,
A du moins égale la grace & la tendresse
Des Chansons de Sapho, qu'a tant vanté la Grece.
Accoûtumez à voir ces merveilleux Ecrits,
La mediocrité revolte nos esprits.
Ainsi n'attendez pas, que de foibles Ouvrages
Puissent jamais sur vous attirer nos Suffrages.
La brigue & la faveur sont ici sans apui;
Le Merite éclatant n'a besoin que de lui.
Loin, qu'aucun interêt nous touche, ou nous engage,
Nous formons, dans ces Murs, un autre Areopage.
Ce qui n'est point sublime a pour nous peu d'appas:
Mais aussi, quels plaisirs ne ressentons-nous pas?
Quels transports enchanteurs s'élevent dans nos ames?
Au moment qu'un rayon de ces divines flâmes,
Qu'un Auteur sçait ravir dans le sein d'Apollon,
Vient briller à nos yeux dans ce sacré Valon?
Doux Tyran des Esprits, seduisante Harmonie,
Bel Art, que n'a point fait ta puissance infinie?
Et vous, qui de nos Jeux voulez cueillir les fruits,
Songez aux grands effets par les Muses produits;
Rappellez dans Memphis la discorde étouffée,
La Thrace assujettie aux mouvemens d'Orphée,
Les arbres, les rochers sensibles à sa voix,
Les tigres, les lions asservis à ses loix,
De ses divins Concerts l'attrait & la mesure,
Renversant à son gré l'ordre de la Nature,
Leurs sons victorieux, leurs triomphans accords
Lui frayant un chemin jusques aux sombres Bords,
Rendant à ses desirs la Mort même propice,
Et des Enfers au jour ramenant Euridice.

Songez, par quel prodige on connoît Amphion ;
Quel miracle la Grece a chanté d'Arion ;
Le premier, sans autre art, voit au son de sa Lire
Les pierres se mouvoir, & Thebes se construire ;
L'autre, près de perir par la fureur des Flots,
Sçait trouver dans leur sein la vie & le repos,
Un Dauphin traversant les Plaines de Neptune ;
Attiré par ses Chants, prend soin de sa fortune,
Il l'aborde, il l'emporte, il lui sert de Vaisseau ;
Et, donnent aux Mortels un spectacle nouveau,
Il le fait à leurs yeux, sans peril & sans crainte,
Naviger sur les Mers de Crete & de Corinthe.
Regardez d'Apollon les dignes Favoris,
En tous lieux honorez des plus illustres Prix,
Leurs Noms vainqueurs du tems : Voyez-les dans Athenes
Comparez, égalez aux plus grands Capitaines ;
Leurs honneurs partagez, & le même laurier,
Couronnant le Poëte ainsi que le Guerrier ;
Salamine soumise aux decrets de Sophocle,
Après que les malheurs de la Sœur d'Etéocle,
Exposez sur la Scene, eurent avec éclat
Excité la pitié du Peuple & du Senat.
Considerez dans Rome, & Terence, & Tibulle,
Virgile, Horace, Ovide, & Properce, & Catulle,
Attirant des Romains l'estime & les regards,
Et partageant entre eux l'amitié des Césars.
Transportez-vous enfin sur les bords de la Seine,
Le merite jamais n'y manqua d'un Mecene ;
Que dis-je ? Il le trouva dans le cœur de nos Rois ;
Par-là fut admiré le vaillant Roi François,
Qui, malgré la fortune & l'affront de Pavie,
Par d'immortels Exploits sçût illustrer sa Vie.
Son exemple suivi de tous ses Successeurs
Eleva jusqu'aux Cieux la gloire des neufs Sœurs.
Dans un rang éminent voyez Bertaud paroître ;
Marot admis aux Jeux de la Sœur de son Maître ;

Voiture aimé par tout, & par tout demandé,
Badinant noblement avec le Grand Condé?
Tant d'autres, dont les Noms, fameux dans nôtre Histoire,
Sont encor mieux gravez au Temple de Memoire,
Qui, se tirant du sein de leur obscurité,
Ont aquis à la Cour l'aimable liberté
De vivre auprès des Grands avec indépendance,
Et, malgré le défaut du Rang, de la Naissance,
De lier avec eux un commerce flateur,
Seul prix, qui peut remplir les vœux d'un noble cœur;
Animant leurs pareils, en leur faisant comprendre,
Qu'un excellent Génie a droit de tout prétendre,
Et que, sans le secours de tant de titres vains,
L'Esprit, comme l'Amour, égale les Humains.
Par ces Maîtres de l'Art dirigez vos idées;
Que d'amour pour leurs Vers vos ames possedées,
A force de les lire & de les méditer,
Parviennent à la fin jusqu'à les imiter.
Joignez à la clarté la force & l'harmonie.
Observez, consultez, suivez vôtre génie;
Et n'allez pas chanter, sans épreuve & sans choix,
Le bonheur des Bergers, ou la grandeur des Rois.
Evitez les erreurs d'une audace emportée.
Connoissez sur quel ton vôtrer Lire est montée.
Et vous, qui parmi nous avez reçû le jour,
Et qu'Appollon appelle aux honneurs de sa Cour,
Jeunes Esprits, formez dans le sein d'une Ville
Dès sa naissance mêmes en Poëtes fertile,
Soûtenez son grand Nom, & devenez jaloux
De voir dans vos combats briller d'autres que vous.
Ne laissez plus cueillir par des mains étrangeres
Ces Fleurs, qui tant de fois ont couronné vos Peres.
L'air, que vous respirez, est cheri des neuf Sœurs,

Il attire sur vous leurs soins & leurs faveurs.
Sachez donc profiter de ce rare avantage ;
Animez vôtre espoir ; enflez vôtre courage ;
Entrez dans la carriere ; & par d'heureux efforts,
De ces Jeux immortels ravissant les Trésors,
Remplissez à leur tour d'une estime craintive
Les Esprits que la Seine éleva sur sa rive :
Que l'émulation leur cause un juste effroi.
Cherchez des tons nouveaux pour chanter vôtre Roi,
Ce Monarque charmant, dont laimable Jeunesse
Suit déja les sentiers où conduit la Sagesse ;
Qui, de mille Vertus avant le tems orné,
Ajoûte un nouveau Lustre au Sang dont il est né ;
Et dont les sentimens, dans un âge encor tendre,
Sont garens du bonheur que l'on en doit attendre.
Célebrez le Neveu de l'Auguste Loüis,
Regent, & défenseur de l'Empire des Lis ;
Ce Prince que Steinkerque, au sortir de l'enfance,
Vit des plus vieux Guerriers confondre la Science,
Et, forçant les lauriers de naître sous ses pas,
Servir de Maître au Chefs, & d'exemple aux Soldats.
Dans ce fatal essai de ses premieres armes,
Que son sang répandu nous fit sentir d'allarmes !
Au moment que lui seul, par un sublime effort,
Bravoit également la douleur & la mort !
A Narvinde, Nassau témoin de sa vaillance
Cessa de se flater d'humilier la France ;
Et, sur l'Ebre, à son bras le destin accorda
La gloire d'emporter Tortose & Lerida.
Au milieu des Combats, intrepide & terrible,
Au milieu de sa Cour, humain, doux, accessible;
Plaignant les malheureux, prompt à les écouter,
Toûjours lent à punir, plus lent à s'attirer,
Payant les moindres soins d'un précieux salaire,
Et, sur tout, ennemi de cette erreur vulgaire,
Qu'un Souverain superbe & plein de son pouvoir,

A droit de negliger l'Etude & le Savoir :
Et quand vous le voyez porter ses connoissances
Sur ce qu'ont d'épineux les Arts & les Sciences,
Que leurs profonds secrets, si longs à découvrir,
D'eux-mêmes à ses yeux semblent d'abord s'offrir,
Ecriez-vous, saisis d'une ardeur vive & tendre :
Tels ont été Cesar, Scipion, Alexandre ;
Tels doivent être enfin les Héros, dont le Nom
Merite d'animer la Lire d'Apollon.
Traitez ces grands Sujets, & chantez ces merveilles ;
Vous charmerez nos cœurs, en flatant nos oreilles,
Et nous applaudirons, d'une commune voix,
A des Chants consacrez à l'honneur de nos Rois.

EPITRE

A. S. A. MADAME LA PRINCESSE DES URSINS.

PRINCESSE, qui sçais l'art d'allier dans ton ame
Les vertus d'un Héros aux vertus d'une Femme,
D'unir aux agrémens de ton Sexe enchanteur
Des sublimes Esprits la force & la hauteur,
C'est à toi, que mes Vers, sur une aîle legere,
Vont rendre au bord du Tage un hommage sincere.
Les Muses, de tout tems, par d'immuables loix,
Sont en droit d'approcher des Princes & des Rois.
Aux plus rares vertus, au sang le plus illustre
Appollon, quand il veut, ajoûte un nouveau lustre:
Sans lui, les plus beaux Faits se perdroient dans l'oubli.
De quelques dons du Ciel, qu'Achille fut rempli,
Il ne doit les grands Noms, que l'Univers lui donne.,
Qu'aux Lauriers, dont Homere a formé sa Couronne.
Enée & ses travaux seroient-ils admirez,
Si Virgile, en ses Vers, ne les eut célébrez?
De ces Chantres fameux je connois l'harmonie;
Je suis bien loin d'atteindre à leur divin génie:
Mais j'ai sçû quelquefois, avec de nouveaux traits,

Ranimer des Héros, embellir leurs Portraits;
Et par des Monumens, plus que l'airain durables,
Consacrer pour jamais leurs travaux memorables.
Ainsi je puis, sans crime, après de tels essais,
Esperer de te peindre avec quelque succès.
Je montrerai, du moins, à l'Europe étonnée,
Que toi seule toûjours tu fis ta destinée;
Que, fidéle aux leçons que t'inspire ton Sang,
Tu soûtiens, sans orgueil, la gloire de ton Rang;
Que la droite Raison éclaira ton Enfance;
Que tu fus, parmi nous, l'ornement de la France,
D'où l'Hymen, t'enlevant à nos vœux les plus doux,
Alla joindre ton Sort au destin d'un Epoux,
Dans ces Murs renommez, à qui Mars & la Guerre
Ont soûmis autrefois le reste de la Terre:
Là, ton Palais bien-tôt fût l'unique séjour
Des Ministres, des Grands, des Sages d'une Cour,
De qui la Politique, & sublime, & profonde,
Trouva l'Art d'asservir toutes les Cours du Monde:
Là, ton puissant Génie eut d'abord pénétré
Ce qu'un autre, en ta place, eut toûjours ignoré:
Les Sciences, les Arts te rendirent hommage;
Le Merite emprunta son prix de ton suffrage;
Et, de tes jugemens reconnoissant la loi,
On se fit un honneur de penser comme toi.
Enfin un Roi Vainqueur, à qui par l'Hymenée
Une Auguste Princesse alloit être donnée,
T'appella dans la Cour, pour y suivre toûjours
L'inestimable Objet de ses chastes amours,
Et joindre aux sentimens de cette jeune Reine
De tes sages Conseils la force souveraine.
Quels ont été les fruits de ce Choix glorieux?
Un merite, un esprit qu'on admire en tous lieux,
De toutes les Vertus un parfait assemblage,

Sans les triste leçons, ni le secours de l'âge,
Oüi, de ce Couple heureux les miracles divers
De l'Aurore au Couchant remplissent l'Univers.
Auprès de ce Grand Roi devien mon interprête,
Princesse; je n'ai plus qu'une bouche muette.
S'il lui faut, par moi seul, faire entendre ma voix,
Dis-lui, qu'admirateurs de ses premiers Exploits
Je vis le fier Germain, par sa seule presence,
Sur les bords du Tezin perdre son arrogance,
Ses nombreux Escardrons, en desordre poussez,
Dans de profonds canaux l'un sur l'autre entassez.
Dis-lui, qu'à Luzara, témoin de sa Victoire,
Je vis Bellone & Mars, le couronnant de Gloire,
S'applaudir à l'envi de ses nobles efforts,
Et le Po, grossissant & de sang & des morts
Le juger, à bon droit, digne du diadême,
Et le voyant combattre & vaincre par lui-même.
Après ces grands succès, de fidéles Témoins
Daignerent lui vanter & mon zèle & mes soins.
Il voulut les payer, en Prince magnanime,
Et par de riches dons me prouver son estime.
Cependant je suivis le penchant de mon cœur:
Je ne lui demandai qu'une Marque d'Honneur;
Je la reçûs de * Lui: Mais ce digne Monarque
Me promit hautement d'illustrer cette Marque,
D'unir un nouveau † Titre à ce don précieux,
Et de le rendre utile autant que glorieux.
Tant qu'a duré le cours des fortunes diverses,
Dont ce Prince a subi les coups & les traverses,
Je ne l'ai point pressé de répondre à mes vœux;
J'attendois un tems calme, & des jours plus heureux.
Aujourd'hui, que du Ciel un regard plus propice
Force ses Ennemis à lui rendre justice,
Que les plus fiers d'entre eux reconnoissant ses droits

* *L'Ordre de S. Jaques.*
† *Une Commanderie.*

Lui

Lui rendent les Honneurs, qu'on rend aux plus grands Rois.
Accablé de malheurs, de soins & de tristesse,
J'ose lui demander l'effet de sa promesse.
Quand la Parque à la Terre enleva le * Héros,
Dont la Valeur du Tage assûra le repos,
Qui marchant sous Philippe ainsi qu'en Italie
Servit à rétablir sa puissance affoiblie;
Mon cœur fut pénétré des plus sensibles traits:
Je perdis ce Héros, & je perds ces bienfaits.
Tout semble en même-tems s'unir pour me détruire.
Tel, qui me devoit tout, fait gloire de me nuire.
Non, que par ces revers mon cœur soit abatu:
Chaque trait qu'on me lance affermit ma vertu;
Elle me reste entiere, & la juste esperance
D'obtenir tout d'un Roi plein de magnificence.
Princesse, en ma faveur j'emprunte encor ta voix,
Et je m'adresse à toi pour la derniere fois.
La Parole des Rois doit être inviolable:
Mais, si par un effet du malheur qui m'accable,
Ce grand Roi, † dont j'attens des secours généreux,
Ne croit plus aujourd'hui devoir me rendre heureux,
Bien-loin de faire entendre une plainte importune,
Je n'imputerai rien qu'à l'injuste fortune;
Je l'accuserai seule, & dirai quelquefois,
Que, malgré le penchant des Princes & des Rois,
Lors qu'à faire du bien leur cœur les sollicite,
La Fortune l'emporte, & proscrit le Merite.

* *Mr. de Vendôme.*
† *La Commanderie fut donnée.*

EPITRE
A SA MAJESTE' LE ROI DE SICILE.

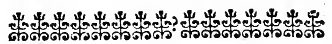
GRAND Roi, car qui jamais par un titre plus juste
A merité les noms & de Grands & d'Auguste ?
Qui jamais, par des faits plus dignes de respect,
Peut prétendre un encens plus pur & moins suspect ?
Souffre que du * Séjour des fameux Tectosages
Ma Muse t'aille offrir, à travers mille homages,
Un tribut qu'Apollon, par une juste loi,
Destina de tout tems aux Héros tels que toi.
Mais, que dis-je, Apollon ! Lorsque j'ose l'écrire,
Je sens que ce n'est point son esprit qui m'inspire.
Non, ma Muse aujourd'hui n'invoque point son nom :
Le vrai n'a pas besoin du secours d'Apollon.
Que faut-il en effet, pour te combler de gloire,
Après t'avoir connu, que compter ton Histoire ?
Et, loin de l'Embellir par de vains ornemens,
En retracer, sans art, tous les évenemens ?
Ah ! pour un Ecrivain incapable de feindre,
Quel bonheur, quand, suivant le Héros qu'il veut peindre,
Il peut rapidement de l'un à l'autre bout,
Sans égard & sans choix, écrire & loüer tout !

* *Toulouse.*

Quel autre a mieux que moi senti cet avantage ?
Et de quelque côté que mon œil t'envisage,
Dans l'âge où je te vois plus jeune, ou presque
Enfant,
Heureux, ou malheureux, défait, ou triomphant,
Ton courage par tout maîtrise la Fortune;
Tu sors, pour la dompter, de la route commune,
Et t'ouvrant des chemins qui font pâlir d'effroi,
Tu te fais un destin que tu ne dois qu'à toi.
Tout l'Univers l'a vû, tout l'Univers l'admire.
Mais, quels sont les secrets pour regir ton Empire ?
Et comment à ton gré penses-tu tour à tour
Au cœur de tes Sujets ou la crainte, ou l'amour ?
Est-ce en leur dérobant ta vûë & ta presence;
Et imitant ces Rois nourris dans l'indolence,
Dont l'orgueil ennemi des soins & des combats,
Les fait vivre inconnus dans leurs propres Etats,
Dont les Peuples, frapez d'une terreur servile,
Frémissent au seul nom d'un Monarque imbecile,
Qui, cachant ses défauts dans son obscurité,
N'a de loi, pour regner, que son autorité ?
Tu regnes par toi seul. L'éclat, qui t'environne,
Ta grandeur, ton pouvoir reside en ta personne.
On t'aborde sans peine en tous lieux, en tout
tems;
Il ne faut point attendre & choisir les instants.
On n'a point à percer d'importunes barrieries;
Toûjours prêt d'écouter les plaintes, les prieres,
Des Grands & des Petits examinant les droits,
La Justice à chacun s'explique par ta voix;
Et gagnant tous les cœurs par ces vertus publiques,
Tu leur parois plus grand, que tu te communiques.
C'est ainsi qu'on parvient à charmer les mortels;
C'est ainsi qu'on se fait élever des autels;

C'eſt par-là, qu'ébloüi de la gloire ſuprême,
Et voyant ſur ton front un nouveau diadême,
Digne prix des efforts que l'on t'a vû tenter,
Par un plaiſir ſecret, je me ſentois flater;
Et je m'applaudiſſois d'être honoré d'un * Titre
D'un Domaine & d'un Rang, dont tu deviens
l'arbitre.
J'obtins tous ces honneurs d'un † Prince malheu-
reux,
Dont mes ſoins, dans le cours d'un ſort trop ri-
goureux,
Soulagerent les maux par d'importans ſervices,
Et lui firent cent fois d'utiles ſacrifices.
Il ſemble, que des droits ſi conſtans & ſi ſaints
Doivent être ſactez pour tous les Souverains.
Peut-être eſt-ce une loi, dont rien ne les diſpenſe,
De ſéller, d'aſsûrer de toute leur puiſſance.
Les dons dont leurs pareils, par le ſort pourſuivis,
Ont crû recompenſer ceux qui les ont ſervis.
Tu viens d'executer cette loi glorieuſe,
Tu fais parler par moi ton ame généreuſe.
Tu confirmes, grand Roi, le don que l'on m'a
fait;
Et je vais, ſous ton nom, joüir de ce bien-fait.
Que je ſuis pénétré de cette grace inſigne!
Mais, j'oſe l'avancer, je n'en ſuis pas indigne.
Conſulte ces Guerriers, qui, ſous tes Etendarts,
Ont en cent lieux divers bravé tant de hazards:
Ils m'ont trouvé toûjours ardent pour ton ſervice;
Mon zèle ne fut point un effet du caprice.
Aliez, ennemis, triomphans, abatus,
J'eſtimai leur valeur, j'honorai leurs vertus;
Ou plûtôt, dans les ſoins que je faiſois paroître,
Je reſpectois en eux le grand Nom de leur Maître.

* *D'un Marquiſat dans le Montferrat.*
† *Monſieur de Mantoüe.*



EPITRE
A SON ALTESSE MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME.

Prononcée dans l'Académie Françoise, par Monsieur de CAMPISTRON, le 1. Mars. 1708.

O ! Toi, qui seul peut-être, au sortir de l'enfance,
Sçus du faux, & du vrai faire la difference ;
Et préferant à tout l'austere verité,
Joüis de la grandeur avec simplicité ;
Qui, sans montrer jamais de servile bassesse,
Ignorant de la Cour les détours & l'adresse,
Par ta seule vertu, ton courage & ta foi,
Possedes & l'estime, & le cœur de ton Roi,
VENDÔME, dans ces traits qu'en toi l'on voit paroître,
Sans attendre ton Nom, l'on doit te reconnoître.
Cependant, permets-moi d'exposer à tes yeux
Quelque leger crayon de tes Faits glorieux :
Mais ce n'est point assez ; le zèle qui m'enflame
Veut qu'avec tes Exploits je peigne encor ton ame.
Je ne me flate point ; Je sçais que ce Tableau
Meriteroit, sans doute, un plus hardi pinceau ;
Que le mien est peu propre à finir cet Ouvrage :
Mais, si je l'entreprens, j'ai du moins l'avantage,

Que, cinq lustres entiers à ta suite attaché,
Des secrets de ton Cœur rien ne me fût caché,
Et que, témoin des faits qui t'ont comblé de gloire,
Il doit m'être permis d'en raconter l'histoire.
Quel autre, plus fameux par ses Travaux guerriers,
En differens climats cueillit plus de lauriers?
Quand tu courus chercher la guerre & les allarmes,
Rien n'égala l'éclat de tes premières armes;
Et l'on jugea dès lors, par ces nobles essais,
Quels devoient être un jour ta gloire & tes succès.
TURENNE, en ta faveur, rendit ce témoignage;
CREQUI te consulta sans égard à ton âge:
Tu leur parus formé pour leurs premiers emplois;
Et si-tôt que l'Armée a marché sous tes loix,
L'Ebre, le Po, l'Escaut, étonnez de ta gloire,
Sur leurs rives t'ont vû ramener la Victoire;
Et dans les mêmes lieux où le Sort en courroux
Nous avoit accablé des plus funestes coups,
Trois fois de ta Valeur la foudre Vangeresse
Changer des jours de deuil, en des jours d'allegresse,
Ranimer les Soldats qu'on croyoit aux abois,
Et reparer, par tout, l'honneur du Nom François.
Que de Combats gagnez! Que de Villes conquises!
Quel nombre! Quel tissu d'heureuses Entreprises!
Nos plus fiers Ennemis tremblans ou dispersez;
Leurs Chefs les plus fameux surpris, embarassez;
Des Roches, dont la cime osoit percer les nuës,
Par de triples remparts & des murs soûtenuës,
Malgré tous les secours de la flâme & du fer,
Contraintes de se rendre au milieu de l'hyver.
Mais, ce qui plus de tout doit paroître incroyable,

Toûjours à tes desseins le Sort fut favorable ;
Les Lauriers immortels qui te ceignent le front
N'ont jamais de ta part reçû le moindre affront ;
Comme si la Victoire attentive à te plaire,
Agissoit par tes loix, ou craignoit ta colere.
Cependant, si ton cœur, pour la Gloire formé,
De plus douces Vertus n'étoit point animé,
Obtiendrois-tu de nous une si haute estime ?
Non, non ; & souvien-toi de ce Guerrier sublime,
D'Alexandre, qui fut le plus grand des Mortels.
En vain à son courage on dressa des autels :
Nous reprochons encor à ce grand Alexandre
Le meurtre de Clitus, Persepolis en cendre,
Lisimacus forcé de combattre un Lion,
Et les Grecs indignez pleurant Parmenion.
La suprême Valeur est précieuse & rare ;
Mais, seule & toute nuë, elle tient du Barbare.
Je veux que le Héros soit pitoyable & doux ;
Qu'il soit fier sans orgueil, & vaillant sans courroux.
Plaindre les malheureux, soulager leur misere,
Les aimer, leur servir de refuge & de pere,
Etre accessible, humain, sont des dons aussi grands
Que tous ceux, dont l'orgueil flate les Conquerans.
Rarement les voit-on briller dans le même Homme.
La valeur, la prudence éclaterent dans Rome ;
Presque tous ses Enfans possedoient ces Vertus :
Mais Rome n'a produit & n'a vû qu'un Titus,
De qui le Ciel, soigneux d'achever son Ouvrage,
Voulut que la bonté fut égale au courage.
C'est par cette bonté, c'est par cette douceur,
Qui fait le caractere & le prix de ton Cœur,
Et qui nous sert d'exemple à tous tant que nous sommes,
Que nous te distinguons entre les autres hommes:

C'eſt par-là que ton Nom aujourd'hui reveré,
Plus que par tes hauts Faits, doit être conſacré;
Et que tout l'avenir, en liſant ton Hiſtoire,
Juſtement attendri benira ta memoire.
C'eſt par-là qu'entraînant tous les cœurs des Soldats
Tu leur fais avec joye accompagner tes pas,
Quand tu cours pour ſervir ton Maître & ta Patrie,
D'un monde d'Ennemis reprimer la furie,
Braver mille hazards, &, prodigant ton ſang,
Remplir tous les devoirs attachez à ton Rang.
Toutefois ne crois pas te ſauver de l'Envie;
Ses traits empoiſonnez voudroient noircir ta vie;
Des Courtiſans jaloux, ſans être tes Rivaux,
S'efforcent d'affoiblir le prix de tes travaux,
Et de mêler quelqu'ombre à l'éclat de ta gloire:
Mais, que peut contre toi la fureur la plus noire?
On n'oſe t'attaquer que ſur de vains ſujets;
On s'attache à chercher de frivoles objets;
On voudroit que ton Cœur, ſemblables aux cœurs vulgaires,
S'occupât de deſirs & de ſoins ordinaires,
Qu'il s'ouvrit à l'intrigue, au faſte, à l'interêt,
Et qu'il fût, en un mot, beaucoup plus grand qu'il n'eſt.
De tous ces Envieux l'odieuſe critique,
En voulant t'abaiſſer, fait ton panegyrique.
Vis donc; & pourſuivant ta courſe & tes projets,
En triomphant toûjours, ramene-nous la Paix.
Enfin, faſſe le Ciel, ſecondant mon envie,
Qu'un bonheur toûjours pur accompagne ta vie.
Que les ans de Neſtor pour toi renouvellez
Après leur dernier jour ſoient encor redoublez;
Et, pour combler les vœux que pour toi l'on peut faire,
Que toûjours à LOUIS tu ſois digne de plaire.

FIN.

